BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°58

« TOTALIZE » AOÛT 1944
L'OCCASION MANQUÉE

I. SS-PANZER-KORPS, ÉTÉ 1944
LA RETRAITE MIRACULEUSE

MERSA MATROUH, JUIN 1942
LA VICTOIRE FATALE DE ROMMEL ?

LA COLÈRE DES VIKINGS
LA BATAILLE DE SARACI-KALESIJA

SCUD HUNTERS !

CHASSE AUX SCUD POUR LES FORCES SPÉCIALES

Batailles & Blindés n°58 - Décembre 2013 / Janvier 2014
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

un magazine des éditions caraktère

M 01699 - 58 - F: 6,90 € - RD

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

NOS MAGAZINES ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n°58

SCUD Hunters !

Ligne de Front n°47

Le chemin de croix
de la *3rd Army* en Lorraine

Trucks & Tanks n°41

Les chars de l'*Afrika-korps*
au combat

Aérojournal n°38

Jagdgeschwader :
les escadres de formation

LOS! n°12

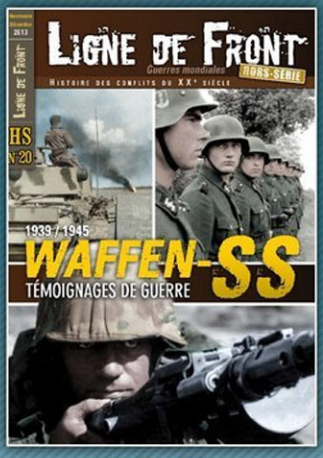
Les sous-marins
de la guerre froide

NOS HORS-SÉRIES ET NUMÉROS SPÉCIAUX

Aérojournal HS n°16

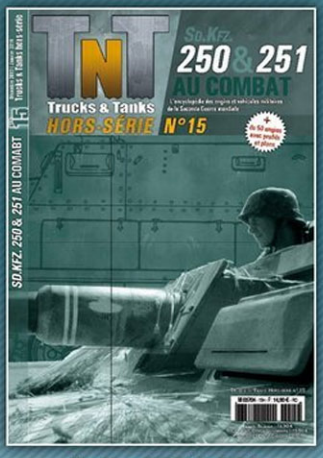
L'IL-2 Chtourmovik

Ligne de Front HS n°20



Waffen-SS :
témoignages de guerre

Trucks & Tanks HS n°15



Sd.Kfz 250 & 251
au combat

LOS! HS n°4

U-Boote en Atlantique

DÉCOUVREZ NOTRE NOUVEAU MAGAZINE

AU SOMMAIRE DU NUMÉRO 3 :

DOSSIER
L'aéronautique navale en 2013

Les 70 ans du 3/3 "Ardennes"

Mystérieuse Meiringen

T-6 sur le Djebel

Anatolian Eagle, Le Red-Flag Turc

Renseignements : Éditions Caraktère - Immeuble le Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

EDITO

L'histoire que je vais vous raconter n'est pas celle d'un tankiste, mais celle d'un aviateur britannique. Eh non ! Je ne me suis pas trompé de magazine, confondant « Batailles & Blindés » et « Aéro-Journal ». À vrai dire, ce qui m'intéresse ici, c'est la force d'un bel exemple dont nous, Français, devrions peut-être nous inspirer…

Harold Jellicoe Percival, surnommé « Coe », était un ancien du *N°617 Squadron*, une unité de Lancaster spécialisée dans l'attaque des barrages de la Ruhr durant la Seconde Guerre mondiale. Seul au monde, l'homme a passé les dernières années de sa vie dans une maison de retraite. C'est là que, le 25 octobre 2013, il s'est éteint à l'âge de 99 ans, dans l'indifférence générale, du moins aurait-on pu le penser… Conformément à la loi, un avis de décès a alors été publié dans un petit journal local. On pouvait notamment y lire un résumé très bref de la carrière de « Coe » au sein de la *Royal Air Force*. Rick Clement, un sous-officier grièvement blessé en Afghanistan, a remarqué l'avis de décès ; puis il a décidé de relayer l'information sur les réseaux sociaux, annonçant son intention d'accompagner le Grand Ancien pour son dernier voyage. Ici ou là, certains ont souhaité se joindre à lui. Et c'est ainsi que, le 11 novembre, en fin de matinée, ils étaient plus de 700 à dire adieu à « Coe ». Parmi la foule, des familles qui avaient roulé pendant des heures pour être présentes, une chorale, des lycéens et des militaires, en civil ou en uniforme, tous venus pour rendre hommage à un homme qu'ils ne connaissaient pas, mais qui avait risqué sa vie pour son pays. Belle histoire emprunte de respect, n'est-ce pas ?

Au même moment, en ce 11 novembre 2013, en France, on pouvait entendre des huées sur les Champs-Élysées, alors que le silence du recueillement en mémoire de nos Anciens aurait dû prévaloir. Mais ce n'est pas tout, car on pouvait aussi entendre le maire d'une commune du nord de la France traiter les soldats français morts au Mali de « mercenaires » et les officiers de la Grande Guerre de « cons » (selon le journal « Courrier Picard »). Oublier le passé est une chose grave ; ne pas respecter ceux qui ont donné leur vie pour la France est inadmissible, selon moi.

Bonne lecture à toutes et à tous

Yannis Kadari

4 **Le Blindorama** — **Tchécoslovaquie** 1923 - 1945

8 **1994 BATAILLE** — **Quand les Vikings se fâchent** La bataille de Saraci-Kalesija

Lorsque des chars Leopard 1 danois du bataillon scandinave de la FORPRONU partent à la rescousse d'observateurs suédois harcelés par les milices serbes de Bosnie-Herzégovine, celles-ci apprennent bien vite à leurs dépens qu'il n'est pas bon de se frotter à ces Vikings des temps modernes… La bataille de Saraci-Kalesija ou le baptême du feu du Leopard 1 !

10 **1944 UNITÉS** — **Le *I. SS-Panzer-Korps*** dans l'œil du cyclone

Il est des retraites qui peuvent se transformer aussi bien en déroutes qu'en victoires. Obligé de rompre le combat à la fin de la campagne de Normandie, le *I. SS-Panzer-Korps* fait face à son destin. Pratiquement encerclés dans la poche de Falaise, ses hommes vont devoir franchir à pied 600 kilomètres de territoire hostile. Mission impossible ?

28 **1941 - 1945 TACTIQUE** — ***Tank Busters !*** (deuxième partie) L'infanterie américaine dans le combat rapproché antichar

La distribution des lance-roquettes bazookas dans les unités de l'US Army, en 1943, a bouleversé la nature du combat antichar pour le *GI's*. Au fil des engagements, cette nouvelle arme va finalement s'imposer comme l'arme indispensable au groupe de combat de l'infanterie américaine jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

34 **SCUD HUNTERS** — CHASSE AUX SCUD POUR LES FORCES SPÉCIALES

Le Scud, un mot qui glace le sang des généraux de la coalition à la veille de l'opération « Desert Storm » visant à libérer le Koweït et détruire le potentiel offensif de Saddam Hussein. Quoi de mieux que des opérations mobiles type *SAS* pour dénicher et détruire ces redoutables lance-missiles irakiens susceptibles d'enflammer tout le Proche-Orient ?

44 **1944 BATAILLE** — **La Worthington Force :** Opération « Totalize »

L'opération « Totalize », entre le 7 et le 10 août 1944, a offert l'opportunité d'une exploitation victorieuse qui aurait pu conduire à un encerclement complet de la *Wehrmacht* au sud de la Seine. Pourtant, l'espoir des Anglo-Canadiens fut déçu, et l'offensive constitue une remarquable étude de cas pour comprendre la difficulté à convertir une percée initiale en une exploitation victorieuse.

66 **1942 BATAILLE** — **Rommel** à Mersa Matrouh

Après la victoire de Tobrouk, la *Panzer-Armee* « Afrika » doit se positionner sur la frontière égypto-libyenne et s'emparer de Malte. Fort de l'appui du *Führer*, Rommel entame pourtant l'invasion de l'Égypte, et se heurte à un premier nid de résistance à Mersa Matrouh. La bataille qui s'ensuit aura de sérieuses répercussions à El-Alamein. Mersa Matrouh : la victoire de trop pour Rommel ?

80 **SECRET DÉFIANCE !**

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Bataille & Blindés n°58
Décembre 2013 - Janvier 2014
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Immeuble Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : E. Teuma Léna

Direction Artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska - A.Ricard
N.Bélivier, V.Deraze

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
1070 Anderlecht – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie CPI Aubin Imprimeur - Ligugé

1923 - 1945

Tchécoslovaquie

Née de l'éclatement de l'Empire austro-hongrois, la Tchécoslovaquie dispose d'un embryon d'industrie militaire avec la société Škoda mondialement réputée pour la fiabilité de ses pièces d'artillerie, mais d'autres entreprises tout aussi prolifiques comme Tatra, Praga et ČKD.

Par **Yann Mahé**

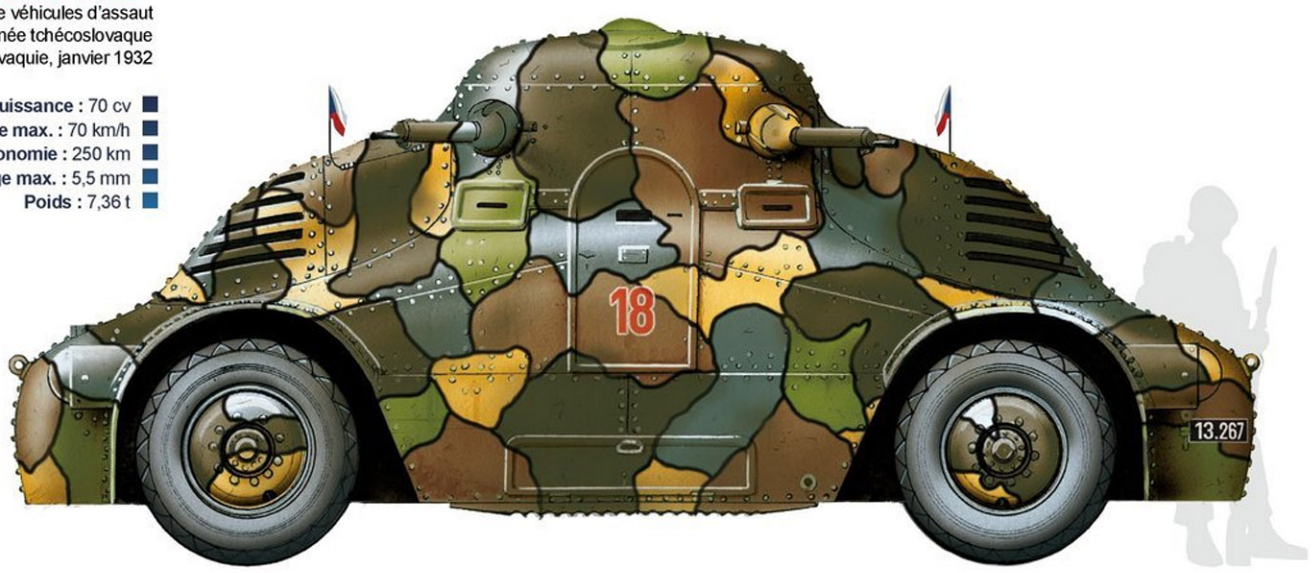
AUTOMITRAILLEUSES PEU RÉUSSIES...

Après douze Fiat-Torino italiennes assemblées en Tchécoslovaquie dans l'immédiat après-guerre, la première automitrailleuse de conception purement nationale est la Praga L (en 1922) franchement ratée qui restera à l'état de prototype, celui-ci servant de véhicule d'écolage jusqu'en 1925. Les deux Škoda PA-I construites en 1923 sont en revanche plus réussies. Armées de deux mitrailleuses MG-08, ces engins quadriplaces se distinguent par un châssis spécifiquement conçu pour elles, alors que les Tchécoslovaques se contentaient jusqu'ici de « surblinder » des camions. La PA-I ne connaît toutefois pas de production en série, l'armée, mise en appétit par les possibilités entrevues, poussant à la conception d'un véhicule encore plus abouti. Les travaux débouchent ainsi sur la Škoda PA-II « Zelva » (tortue, surnom bien choisi compte tenu de la silhouette du véhicule !) dont le blindage présente d'excellentes qualités balistiques car arrondi. La tourelle de la PA-I est abandonnée au profit de quatre MG-08 placées sous rotule aux coins du compartiment de combat. Bien que lourde et peu à l'aise en tout terrain, la « Zelva » atteint 70 km/h. Commandée à 12 exemplaires, elle est produite en 1924-25 (un treizième prototype à canon Škoda de 75 mm sera testé en 1927). L'Armée tchécoslovaque en fait un usage considérable lors de ses exercices, et envoie au printemps 1933 une compagnie de 9 machines à Opava pour étoffer les défenses face à une supposée invasion allemande. Les années suivantes, les PA-II sont vendues à la police de Vienne (3 exemplaires) et cédées à la police anti-émeute tchécoslovaque (les 9 restantes), pour faire place aux toutes nouvelles PA-III. Utilisant le même châssis mais surmonté d'une structure blindée moins lourde et angulaire proche de celle de la PA-I, la PA-III renoue également avec la tourelle armée, cette fois de deux mitrailleuses MG vz. 7/24. Adoptée en 1927 par l'Armée tchécoslovaque sous le nom de OA vz.27, cette automitrailleuse est construite entre mai et octobre 1929 à quinze exemplaires : six sont assignées au régiment blindé de Milovice, les neuf autres à la Cavalerie. Durant la seconde moitié des années 1930, les automitrailleuses de la Cavalerie sont reversées aux trois régiments blindés de temps de paix à raison de trois engins : le *Pluk Útočné Vozby 1* de Milovice, le *PÚV 2* d'Olomouc et le *PÚV 3* de Turčiansky Svätý Martin. Les OA vz.27 vont régulièrement combattre les corps francs des Allemands des Sudètes à partir de 1938. Trois d'entre elles réussiront à passer en Roumanie en mars 1939 au moment de l'entrée des Allemands en Tchécoslovaquie.

L'autre automitrailleuse en dotation dans l'Armée tchécoslovaque est l'OA vz.30 de Tatra. Affecté aux unités de reconnaissance des divisions de cavalerie et d'infanterie, ce véhicule triplace sur châssis de camion Tatra 26/30 est adopté en décembre 1930. Plutôt élégant, ce véhicule armé de deux fusils-mitrailleurs ZB-26 est produit à 51 exemplaires (dont 8 de commandement) et livré seulement à partir de janvier 1934 en raison de diverses modifications demandées par Prague. Une commande de 55 véhicules supplémentaires est envisagée, mais finalement abandonnée. Il est vrai que l'OA vz.30 cumule les défauts : fragilité du moteur, capacités de franchissement limitées en dépit de bonnes performances hors route, blindage trop fin

Škoda PA-II « Zelva »
Régiment de véhicules d'assaut
Armée tchécoslovaque
Milovice, Tchécoslovaquie, janvier 1932

- **Puissance :** 70 cv
- **Vitesse max. :** 70 km/h
- **Autonomie :** 250 km
- **Blindage max. :** 5,5 mm
- **Poids :** 7,36 t



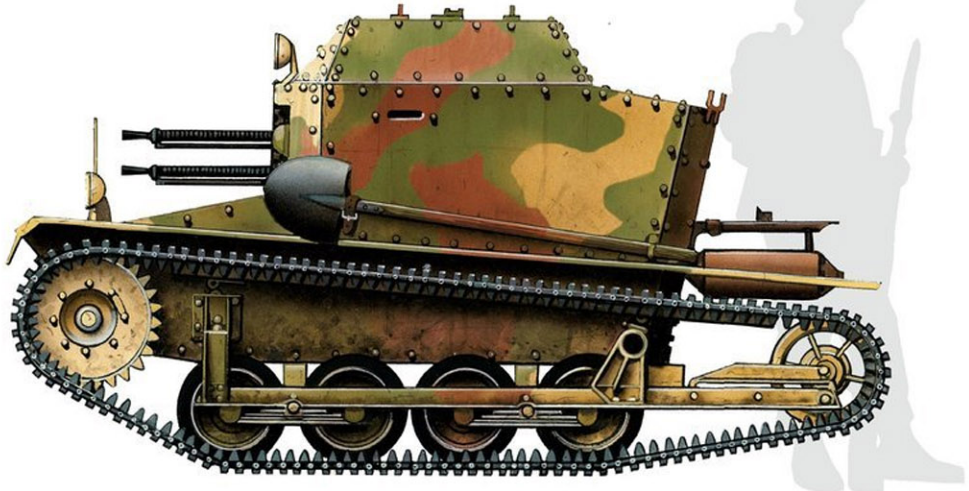
Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

Škoda PA-III
Pluk Útočné Vozby 2
Armée tchécoslovaque
Tchécoslovaquie, janvier 1938

- **Puissance :** 60 cv
- **Vitesse max. :** 35 km/h
- **Autonomie :** 250 km
- **Blindage max. :** 5,5 mm
- **Poids :** 6,6 t

OA vz.30
Pluk Útočné Vozby 1
Armée tchécoslovaque
Tchécoslovaquie, juillet 1937

- **Puissance :** 32 cv
- **Vitesse max. :** 60 km/h
- **Autonomie :** 300 km
- **Blindage max. :** 6 mm
- **Poids :** 2,78 t



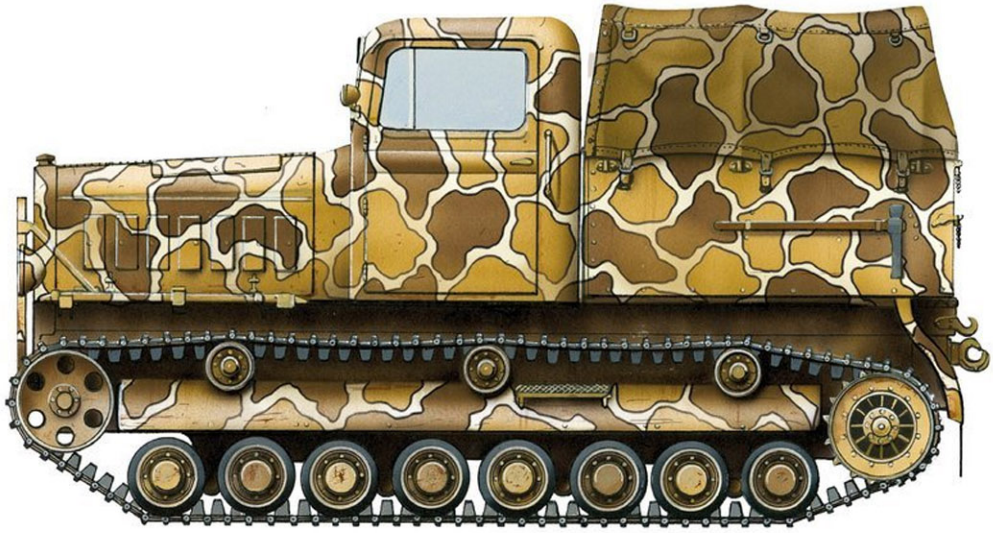
Tancik vz.33
Pluk Útočné Vozby 3
Armée tchécoslovaque
Tchécoslovaquie, avril 1935

- **Puissance :** 30 cv
- **Vitesse max. :** 35 km/h
- **Autonomie :** 100 km
- **Blindage max. :** 12 mm
- **Poids :** 2,3 t

et ZB-26 pas assez puissante pour un véhicule de combat. Réparties entre les trois régiments blindés (alimentant les 1re,3e et 4e divisions mobiles en cas de mobilisation), et l'école des blindés de Milovice, les OA vz.30 combattent aussi les *Freikorps* en 1938, avant d'être cédées à l'Armée slovaque après le démembrement du pays.

... MAIS DES CHARS AU GRAND SUCCÈS COMMERCIAL

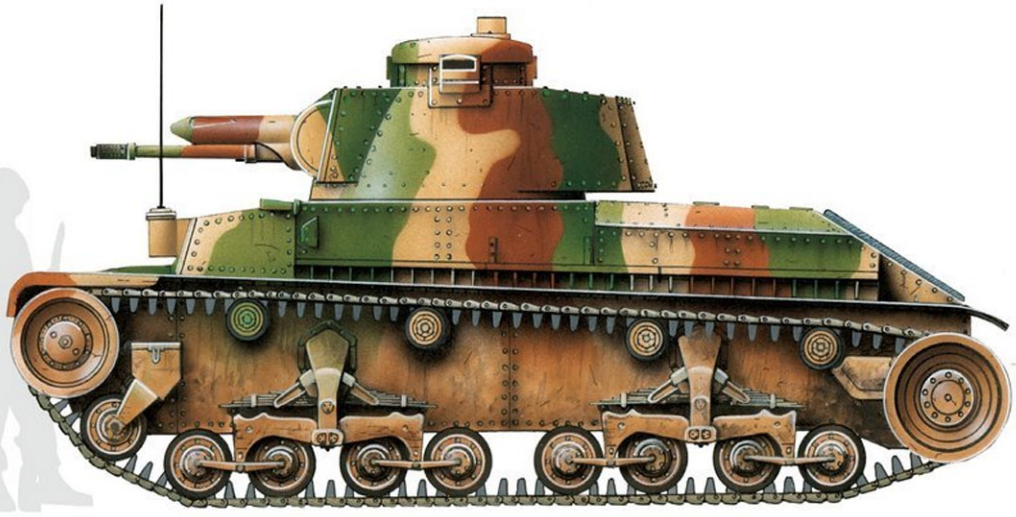
Entre 1921 et 1923, sept Renault FT sont acquis auprès de la France après maintes tergiversations, et sont maintenus en service jusqu'en 1933. Après l'échec du char hybride (roues/chenilles) KH-50, la Tchécoslovaquie achète en 1930 la licence de la célèbre Carden-Loyd *Mk. VI*, dont trois exemplaires sont construits par ČKD sous le nom Praga-Carden-Loyd (le moteur étant un Praga AH). Tenant compte des défauts relevés lors des premiers tests, ceux-ci sont modifiés (habitacle plus grand, épiscopes améliorant la visibilité de l'équipage), donnant naissance à la tankette P-I armée de deux ZB-26. Satisfaite, l'Armée tchécoslovaque commande 70 engins, désignés Tancik vz.33, qui lui sont livrés entre janvier et octobre 1934 : 24 sont attribuées au *PÚV 1*, 16 au *PÚV 2* et 30 au *PÚV 3*. Malheureusement, leurs piètres performances en tout terrain et leur fragilité mécanique relèguent les Tancik vz.33 au simple rôle de formation des équipages. Quelques tankettes seront quand même engagées contre les miliciens allemands des Sudètes en 1938. De son côté, la firme Škoda s'inspire elle aussi de la Carden-Loyd en mettant au point le char léger MU-2 (1 seul exemplaire, travaux abandonnés car la tourelle ne tourne qu'à 290°), puis une version à peine différente de l'engin britannique, la tankette MU-4 armée de deux ZB-26 en casemate. Malgré l'intérêt manifesté par plusieurs pays (Yougoslavie, Roumanie, Afghanistan, Hongrie et Suède), la MU-4 restera à l'état de prototype.



ČKD Praga TH
11e régiment d'artillerie
11e division d'infanterie
Armée tchécoslovaque
Lovinobana , Tchécoslovaquie, février 1938

- **Puissance :** 55 cv
- **Vitesse max. :** 25 km/h
- **Autonomie :** 250 km
- **Blindage max. :** sans
- **Poids :** 7,05 t

Néanmoins, la réputation de l'industrie militaire tchécoslovaque est faite et se répand aux quatre coins du globe. En témoignent les nombreux succès d'exportation qui s'ensuivent avec le char ČKD TNH vendu à l'Iran (50 exemplaires, 300 supplémentaires projetés) et à la Suède (90 commandés mais jamais livrés pour cause d'invasion allemande) ; son dérivé pour emploi en milieu montagneux le ČKD LTP (24 au Pérou) ; la version mieux blindée ČKD LTH (24 à la Suisse, une commande de la Lettonie avortée) ; le ČKD LTL (21 à la Lituanie) ; le char léger ČKD AH-IV acquis en grand nombre par la Roumanie (35), la Suède (48) et l'Iran (51) ; le canon d'assaut Škoda T-32 vendu à 8 exemplaires en 1937 à la Yougoslavie ; et enfin les excellents tracteurs d'artillerie ČKD Praga exportés en Iran, en Turquie, au Pérou, etc.
Car c'est le faible coût, la fiabilité, la simplicité d'entretien et la robustesse de ses matériels qui attirent l'attention des armées étrangères. C'est au milieu des années 1930, au regard des événements se déroulant en Allemagne, que Prague a légitimement manifesté le besoin de disposer de chars de combat de qualité. Les premiers travaux en ce sens aboutissent au LT vz.34 de ČKD (désignation d'usine P-II) dont la construction en série débute en septembre 1933. Disposant d'excellentes qualités de franchissement, facile à conduire, armé de



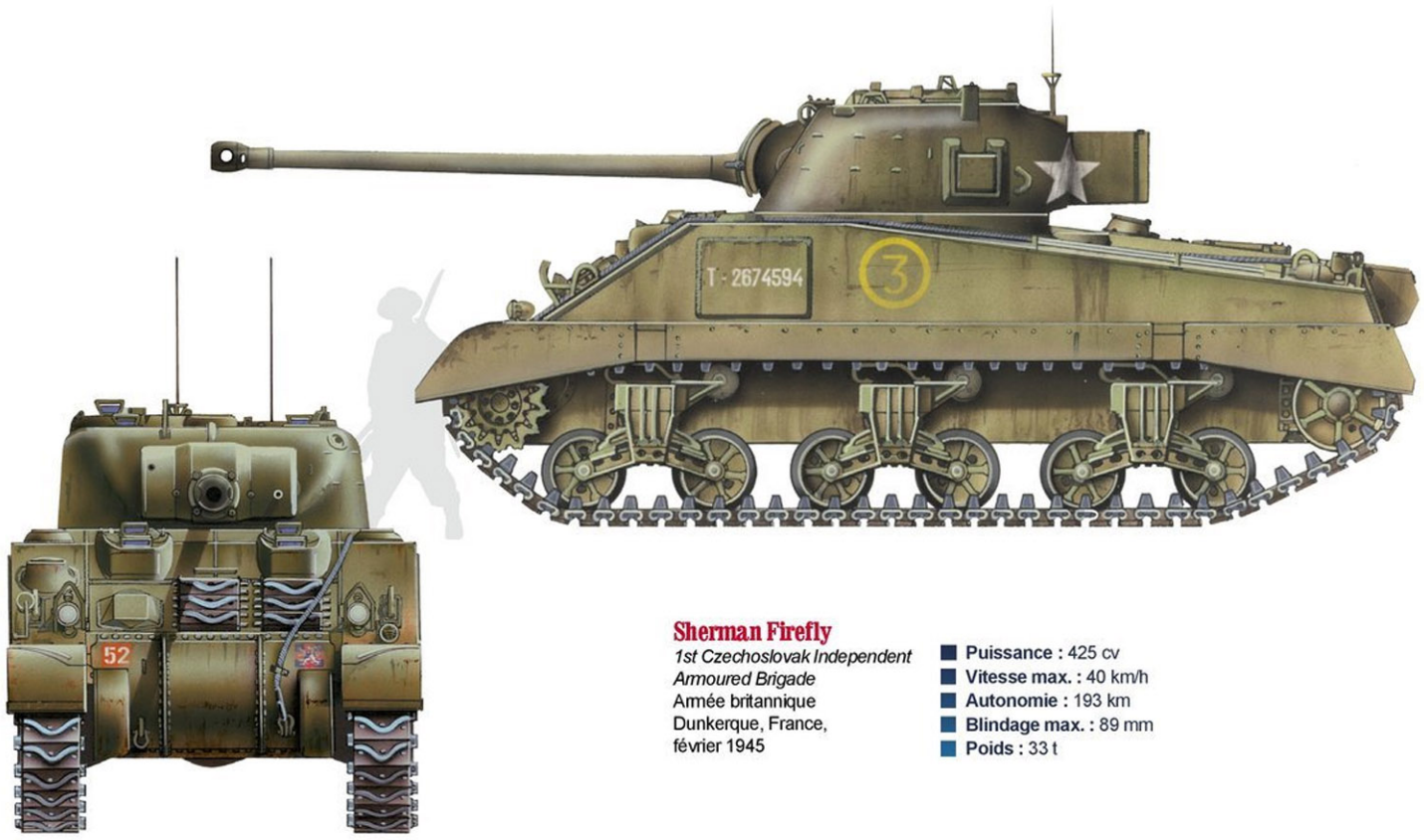
LT vz.35
Pluk Útočné Vozby 2
Armée tchécoslovaque
Tchécoslovaquie, janvier 1938

- **Puissance :** 120 cv
- **Vitesse max. :** 34 km/h
- **Autonomie :** 120 km
- **Blindage max. :** 25 mm
- **Poids :** 10,5 t

JS-2
1re brigade de chars indépendante tchécoslovaque
1er corps d'armée tchécoslovaque
Armée rouge
Tchécoslovaquie, mai 1945

- **Puissance :** 600 cv
- **Vitesse max. :** 37 km/h
- **Autonomie :** 240 km
- **Blindage max. :** 120 mm
- **Poids :** 45 t

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012



Sherman Firefly
1st Czechoslovak Independent Armoured Brigade
Armée britannique
Dunkerque, France, février 1945

- **Puissance :** 425 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 193 km
- **Blindage max. :** 89 mm
- **Poids :** 33 t

l'excellent canon semi-automatique Škoda A3 de 37 mm, le LT vz.34 souffre pourtant d'un blindage trop faible (8 à 15 m), ce qui n'empêche pas son adoption par l'armée en juillet 1935 : 50 engins sont fabriqués et affectés aux *PÚV 1*, *PÚV 2* et *PÚV 3*, étant prévu par la plan de mobilisation qu'ils serviront dans les unités de reconnaissance des divisions d'infanterie en cas de guerre. Lorsqu'ils feront main basse sur le pays, les Allemands envisagerons de remettre les LT vz.34 à leurs alliés croates, mais le projet restera sans suite.

Plus réussi est le LT vz.35 de Škoda. Ce char n'est rien d'autre que le Š-II-a (le compétiteur malheureux du LT vz.34) amélioré. Commandé à 298 exemplaires par le ministère de la Défense entre octobre 1935 et juin 1936, l'engin doit faire l'objet d'une production partagée 50-50% entre Škoda et ČKD. Validés par l'armée en décembre 1936, les LT vz.35 servent au sein des *PÚV 1* (197 exemplaires), *PÚV 2* (49) et *PÚV 3* (52). Pesant 10,5 tonnes, le nouveau char présente un blindage accru jusqu'à 25 mm. Il reprend le tube Škoda A3 de 37 mm logé dans une tourelle biplace et dispose en outre de deux mitrailleuses ZB-37 (une coaxiale et une en caisse). Très réussi, le LT vz.35 est acheté par la Roumanie (126 exemplaires dits R-2, mais plusieurs seront réquisitionnés par Prague au moment de la crise de Munich) et l'Afghanistan (10 exemplaires qui ne seront pas livrés), la Grande-Bretagne manifestant un intérêt pour une production sous licence. La Tchécoslovaquie mise au pas, les Allemands réquisitionneront 218 LT vz.35 (renommés *Panzer 35(t)*) qui les intègreront principalement à la *6. Panzer-Division*, remettront le reliquat de sa commande à Bucarest, et cèderont le reste à l'Armée slovaque. L'autre merveille tchécoslovaque, successeur désigné du LT vz.35, est le LT vz.38 (désignation d'usine TNHPS) de ČKD. Pourvu d'un canon Škoda A7 de 37 mm et deux mitrailleuses ZB-37, ce dernier est en avance sur son temps avec sa tourelle biplace et son train de roulement à grands galets lui procurant de grandes capacités en tout terrain. Les 150 exemplaires commandés par l'Armée tchécoslovaque en juillet 1938 sont saisis par les Allemands sur les chaînes de montage. Ces derniers, impressionnés par l'engin, vont d'ailleurs les réactiver, la production s'étalant jusqu'en juin 1942 pour un total de 1 396 exemplaires construits pour la *Panzerwaffe* ! Ces *Panzer 38(t)* seront utilisés par les *7.*, *8.*, *12.*, *19.*, *20.* et *22. Panzer-Divisionen*, ainsi que par la division rapide slovaque, parfois jusqu'en 1943 !

RENAISSANCE EN GRANDE-BRETAGNE ET URSS

Les Tchécoslovaques expatriés en France après le démembrement de leur pays par le *III. Reich* forment en janvier 1940 la 1re division d'infanterie tchécoslovaque qui, bien que mal équipée, combat en juin sur la Marne, avant d'être évacuée à Sète par la *Royal Navy*. Rejoints par d'autres fugitifs du protectorat de Bohême-Moravie et des opposants au régime slovaque pronazi de Mgr. Tiso, ils servent à mettre sur pied en Angleterre la *1st Czechoslovak Mixed Brigade*, bientôt grossie par l'absorption de l'héroïque *Czechoslovak Infantry Battalion No 11 East* qui s'est couvert de gloire au Levant et surtout à Tobrouk. Le 1er septembre 1943, l'unité stationnée à Colchester devient la *1st Czechoslovak Independent Armoured Brigade* et regroupe un peu plus de 4 000 hommes. Ses trois bataillons blindés sont équipés de chars Cromwell, Sherman Firefly, Cruiser Mk.VIII Challenger et M5 Stuart, son régiment antiaérien de Crusader AA, et son bataillon d'infanterie motorisé de M5 *Half-Tracks* et Universal Carriers. Rejoignant le *21st Army Group* de Montgomery à Falaise le 30 août 1944, la brigade blindée tchécoslovaque se distingue durant le siège de Dunkerque tenu par la garnison allemande jusqu'au 9 mai 1945.

De son côté, l'URSS constitue en mai 1944 le 1er corps d'armée tchécoslovaque à partir des Tchécoslovaques internés sur son sol en septembre 1939 (ex-Légion tchécoslovaque de l'Armée polonaise, commandée par Ludvík Svoboda) et des prisonniers de la division rapide slovaque. Cette troupe de 16 000 hommes comprend notamment à partir d'août 1944 la 1re brigade de chars indépendante tchécoslovaque, forte à son apogée de 78 chars T-34/76 et T-34/85, 5 chars légers T-70, 3 automoteurs SU-85 et 6 automitrailleuses BA-64. La brigade participe aux opérations en Slovaquie à l'automne 1944, mais arrive trop tard pour aider les insurgés. Durant l'opération « Ostrava », elle se fait tailler en pièces et ne comptabilise plus que 6 chars opérationnels. Fort heureusement, lors de la parade de la victoire à Prague en mai 1945, l'Armée rouge consent à lui céder 8 JS-2 (mais pilotés par des Russes, les Tchécoslovaques n'ayant pas été formés sur ce char lourd) pour faire bonne figure auprès de la population nationale ivre de bonheur ! ■

Quand les Vikings se fâchent

LA BATAILLE DE SARACI-KALESIJA

Le rôle délicat de la FORPRONU, cette force de protection des Nations unies déployée dans les Balkans en 1992 pour séparer les factions croates, serbes et bosniaques et créer les conditions de paix nécessaires à un règlement de la crise yougoslave, est apparu aux yeux de la population de l'Hexagone à la faveur du sacrifice des soldats français sur le mont Igman et dans la région de Sarajevo. D'autres contingents de casques bleus ont subi des attaques virulentes de la part des différentes milices, notamment les Scandinaves prêts à faire parler la poudre dans les situations les plus explosives !

Par **Yann Mahé**

Toutes photos *DoD*

Chargé de la protection de la ville bosniaque de Tuzla, et de son aéroport, que se disputent Serbes et musulmans bosniaques, le bataillon scandinave de la FORPRONU (*Nordbat 2*), regroupant Norvégiens, Suédois et Danois, est sous la pression constante de la brigade serbe « Šekovici ». Bien que régulier, ce harcèlement n'inquiète pas outre mesure le colonel Svensson, qui sait pouvoir compter sur les 10 chars Leopard 1 de l'escadron du *Jydske Dragonregiment* danois (lieutenant-colonel Lars R. Møller) et ses transports de troupes Pansarbandvagn 302. Pour parer à toute éventualité, ses casques bleus sont d'ailleurs rompus aux bonds offensifs, Svensson ayant conçu l'opération « Bøllebank » visant à poursuivre les assaillants chaque fois qu'une attaque était portée contre Tuzla. Cependant, depuis l'adoption de cette tactique, les Serbes décrochent systématiquement après chaque attaque pour éviter l'affrontement…

Toutefois, dans la nuit du 29 au 30 avril 1994, la situation du petit poste d'observation suédois *Tango 2*, installé dans le village de Kalesija, à une vingtaine de kilomètres de Tuzla, devient intenable. Ses sept occupants sont soumis, pour la 28e fois, au pilonnage des pièces d'artillerie de la brigade « Šekovici ». Sauf que les canonniers serbes mettent cette fois-ci le paquet. Les Suédois lancent par radio un message de détresse à 22 heures. Svensson réagit aussitôt en mettant sur pied une colonne blindée de secours rassemblant les 1er et 2e pelotons de l'escadron blindé danois, soit sept Leopard 1A5DK (les trois autres, du 3e peloton, sont tenus en réserve), auxquels s'ajoute un PBV 302, le tout manié par 30 hommes commandés par le major Carsten Rasmussen.

La colonne se met en branle, et à peine pénètre-t-elle dans le village de Saraci à 23h15 qu'elle est la cible de jets de grenades et de tirs à l'arme automatique. Forçant l'allure, les blindés scandinaves, imperturbables, poursuivent leur route vers Kalesija, toujours sous le feu ennemi. Mais en sortant de Saraci, la situation se corse, car les miliciens serbes de la « Šekovici » semblent résolus à leur barrer la route : ils tirent des missiles antichars AT-3 Sagger ! Heureusement, les trois projectiles filoguidés manquent de peu leurs cibles. Bientôt, des tirs de mortiers et d'artillerie de campagne s'abattent autour des blindés scandinaves. Les Danois sollicitent un appui aérien, mais celui-ci leur est refusé par la FORPRONU. Cette fois, pour Rasmussen, les Serbes ont franchi la ligne : « *Quand nous fûmes attaqués par des missiles antichars, je pensai : «* assez, c'est assez *» et j'ordonnai aux chars de riposter sur les positions des lance-missiles antichars.* » Prévenu de la situation, Møller estime que son escadron est en état de légitime défense : il autorise son subordonné à ouvrir le feu. Le 2e peloton de Leopard du Erik Kirk tire le premier sur les départs supposés des Sagger, mais les Serbes continuent de tirer au RPG-7. Pendant ce temps, le 1er peloton de Claus Andresen traverse Kalesija et fonce sur *Tango 2*, se frayant un chemin à travers les lignes serbes à grands coups de 105 mm sur les collines environnantes. Les obus des Leopard sont pour le moins dissuasifs, car les Serbes finissent par cesser le feu sur le poste d'observation. Les Suédois sont sauvés : deux chars danois vont désormais rester auprès d'eux pour riposter en cas de besoin, jusqu'à ce que la FORPRONU décide d'évacuer le poste.

Quant au reste de la colonne de Møller, il se replie sur Tuzla en délivrant un feu d'enfer, causant de lourdes pertes aux Serbes. Trois T-55 rameutés par la brigade « Šekovici » débouchent, mais leur sort reste incertain : les Danois certifient qu'ils n'y ont pas touché, ayant constaté à travers leurs lunettes thermiques que leurs moteurs étaient froids, et donc qu'ils ne manifestaient aucune hostilité. Toutefois, certaines sources prétendent que les Leopard les ont tous détruits. Le dernier obus, tiré par Jacob, canonnier du 2e Leopard du 2e peloton, pulvérise un dépôt de munitions, une gigantesque explosion illuminant la nuit.

En deux heures de combat, les Leopard danois ont tiré 72 obus (44 brisants, 19 perforants et 9 au phosphore) et montré aux Serbes de quel bois ils pouvaient se chauffer : outre de nombreuses pièces de campagne et un dépôt de munitions détruits, peut-être 3 T-55, les Serbes reconnaissent officiellement 9 morts, mais les civils de la région apprendront aux Danois que l'explosion du dépôt de munitions a en fait tué plus de 150 miliciens. En face, le *Jydske Dragonregiment* ne déplore aucun tué ni blessé, pas un blindé n'ayant été perdu, même si le PBV 302 a été touché par une roquette qui n'a heureusement pas occasionné de gros dommages. Le premier combat de l'Armée royale danoise depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale s'achève par un succès retentissant ! ■

▲ Un transport de troupes suédois Pansarbandvagn PVB 302 du *Nordbat 2* en Bosnie.

◀ Page de gauche : Char danois Leopard 1A5DK du *Jydske Dragonregiment*, composant le *Nordbat 2*. Le T-55 est bien incapable de se mesurer au char de construction allemande.

T-55 modèle 1970
Brigade « Šekovici »
Vojska Republike Srpske (Armée de la République serbe de Bosnie)
Kalesija, Bosnie-Herzégovine, avril 1994

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

LE I. SS-PANZER-KORPS

1

DANS L'ŒIL DU CYCLONE

Il est des retraites qui peuvent se transformer aussi bien en déroutes qu'en victoires. Lorsqu'il est obligé de rompre le combat à la fin de la campagne de Normandie, le *I. SS-Panzer-Korps* fait face à son destin. Pratiquement encerclés dans la poche de Falaise, ses hommes n'ont que très peu d'espoir de s'échapper. Cependant, la qualité de son encadrement, la cohésion et la motivation propre à cette armée prétorienne sont autant de facteurs susceptibles de la sauver du désastre. Pour s'en sortir, les *Waffen-SS* du *SS-Obergruppenführer* Georg Keppler, successeur du célèbre « Sepp » Dietrich, vont devoir franchir à pied 600 kilomètres de territoire hostile en étant talonnés par deux groupes d'armées mécanisés. Mission impossible ?

Par **Hugues Wenkin**

UNE BATAILLE D'USURE

Le *I. SS-Panzer-Korps* est activé en 1943 et placé sous les ordres du *SS-Gruppenführer* Josef « Sepp » Dietrich. Il est transféré du Tyrol à la région de Bruxelles au cours de l'hiver 1943-44, l'état-major allemand l'envisageant comme une puissante force de frappe destinée à repousser un débarquement allié dans le nord-ouest de l'Europe. Le corps blindé *SS* comprend alors quatre divisions :

- La *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » (*SS-Brigadeführer* Fritz Witt) en cours de constitution en Belgique, dans la région de Turnhout, depuis octobre 1943, à partir d'adolescents issus des Jeunesses hitlériennes. Bien équipée, elle jouit d'un encadrement de qualité pouvant compter sur des recrues fanatisées.
- La très expérimentée *2. Panzer-Division* du *Generalleutnant* von Lüttwitz retirée du front de l'Est fin de 1943 pour reconstitution.
- La *1. SS-Panzer-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » (ou LSSAH) ayant intégré l'ordre de bataille en mars 1944, après une éprouvante campagne hivernale en URSS. Elle prend ses quartiers à Turnhout, profitant du départ de la « Hitlerjugend » vers Dreux.
- La *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen », stationnée au Mans, mais loin de disposer de tout son parc de véhicules.

Jusqu'en mai 1944, les entraînements se poursuivent, et le matériel continue d'arriver aux quatre formations. Quand survient le débarquement, la *12. SS-Panzer-Division* est la première à être engagée contre la force d'invasion aux côtés de la *21. Panzer-Division* qui vient de passer sous le contrôle du *I. SS-Panzer-Korps* pour des raisons de cohésion dans le commandement. Ces unités déjouent une à une les offensives britanniques successives autour de Caen, mais leurs effectifs s'érodent au gré de ces combats acharnés. Lorsque les hommes de Dietrich sont affectés à la défense du front entre Caen et Falaise le 7 juillet, les moyens disponibles se sont réduits comme peau de chagrin : la *21. Panzer-Division* n'a plus que 50 % de son personnel et environ une trentaine de *Panzer IV* et de Panther, la « Hitlerjugend » (commandée par Kurt « Panzer » Meyer depuis la mort de Witt le 14 juin) plus que 40 % de ses effectifs et 40 chars (plus 10 en réparation). La LSSAH a moins souffert en raison de sa tardive montée en ligne, et elle dispose encore des trois quarts de ses effectifs (80 chars et 30 *StuGe*). L'ensemble est renforcé par la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* qui ne dispose plus que de 15 Tiger I opérationnels sur les 37 qu'elle avait au départ. Quant à la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division*, elle a été engagée à partir du 13 juin sur Carentan, après un difficile transfert vers le front. Elle va être en grande partie écrasée sous le tapis de bombes largué en préparation de l'opération « Cobra ».

1 Un *Panzer IV* de la 8e compagnie du régiment blindé de la *2. Panzer-Division* photographié lors des ultimes phases de la bataille de Normandie. Bien qu'appartenant à la *Heer*, la formation de Lüttwitz est rattachée au *I. SS-Panzer-Korps*. Archives Caraktère

2 19 août 1944. Un Panther de la *9. Panzer-Division* vient d'échapper à un straffing de « Jabos » sur la route Ferrières-Haut-Clocher - Ormes, dans l'Eure, lors de la course à la Seine. Une scène vécue quotidiennement par bon nombre de *Panzerschützen* en Normandie ! Archives Caraktère

3 & 4 Le 13 août, alors que la bataille de Normandie est en passe de connaître son dénouement, une *Scout Car* Dingo et un Tiger I de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* retraitent vers l'est pour éviter la destruction. Archives Caraktère

Les ordres donnés par l'*OKW* sont catégoriques : il faut défendre avec ténacité chaque pouce de terrain. Une instruction bien peu en adéquation avec le rôle des unités de *Panzer* qui ont été entraînées pour une défense plus flexible. Elles sont ainsi envoyées en première ligne dans le bocage, alors que des divisions d'infanterie seraient bien plus adaptées. De sorte que les *Kommandeure* réclament à cor et à cri le transfert de leurs divisions à l'arrière du front afin de pouvoir les utiliser à bon escient, notamment comme réserve mobile pour d'énergiques contre-attaques. Le *SS-Obergruppenführer* Paul Hausser commande la *7. Armee* depuis le suicide de son commandant, Friedrich Dollmann, et dispose à ce titre du *I. SS-Panzer-Korps*. Le 19 juillet, le premier général *SS* à la tête d'une armée allemande, affirme : « Nos forces ont été sévèrement diminuées par les lourdes pertes en phase défensive. L'artillerie ennemie et ses mortiers provoquent une diminution continuelle de notre puissance de combat. L'adversaire utilise une quantité incroyable de munitions, et pour ses attaques majeures, il nous pilonne pendant près de trente heures. Dans une bataille longue, cela provoque une réduction des effectifs de notre infanterie, qui passent de la taille du régiment à celle d'une compagnie. Les pertes des combats précédents ont diminué nos troupes sur la ligne principale de résistance en un si grand nombre d'endroits que le seul résultat ne peut être qu'une pénétration du dispositif. » Hausser ne se trompe pas, le front est sur le point de s'effondrer à l'extrême Ouest de la péninsule du Cotentin. Ainsi, le *I. SS-Panzer-Korps*, comme d'ailleurs les autres corps d'armée allemands en Normandie, est usé par deux mois de combats continuels. Il n'est pas au bout de ses peines…

▲ Un Panther *Ausf. G* de l'état-major (le code R02 désigne normalement l'engin de l'*Ajudtant* du chef d'unité) du régiment blindé de la *1. SS-Panzer-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » dissimulé derrière une haie.
AMC # E026040

UNE OPÉRATION FATALE

Le 30 juillet 1944, à la suite de l'opération « Cobra », la *3rd Army* de Patton et la *1st Army* de Hodges réussissent à rompre les lignes allemandes à la base de la presqu'île du Cotentin, à Avranches. Depuis ce corridor très mince formant un pivot, les deux armées américaines peuvent prendre les forces allemandes à revers et libérer la Bretagne. Comme le subodorait Hausser, le front a fini par rompre. Si la situation est très dangereuse pour le dispositif de la *Wehrmacht*, elle offre néanmoins une opportunité de reprendre l'initiative. Une attaque éclair contre le couloir américain pourrait, si elle réussissait, isoler Patton et Hodges. C'est ainsi qu'Hitler conçoit l'opération « Lüttich ». Il espère, grâce à elle, couper la

▼ Cliché hautement symbolique saisi, comme l'indique la pancarte posée sur le capot de cet Opel Blitz, lors de la percée d'Avranches. C'est l'avance décisive qui va permettre aux Américains de déborder les armées allemandes résistant au sud de Caen.
US Nara

▶ Les restes de ce qui semblait être une automitrailleuse de reconnaissance *Sd.Kfz. 222* pulvérisée par un coup au but à l'arrière de la caisse. Cet engin obsolète est alors encore largement en dotation dans les *Panzer-Divisionen*. Nous sommes dans le secteur de Mortain, au sortir de l'opération « Lüttich ».
US Nara

presqu'île du Cotentin entre Mortain et Avranches au moyen d'une puissante offensive blindée.

L'effort principal doit être fourni par le *XLVII. Panzer-Korps* du *General der Panzertruppen* von Funck, constitué des *1.* et *2. SS-Panzer-Divisionen*, de la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen » et enfin des *2.* et *116. Panzer-Divisionen*. Puissantes sur le papier, ces divisions sont en réalité exsangues. Elles totalisent en fait seulement 210 chars et une trentaine de canons d'assaut !

Le dilemme pour le *Generalfeldmarschall* von Kluge, chef de la *Heeresgruppe B*, est de rassembler cette force considérable en sachant pertinemment que ces transferts affaibliront le front devant Caen. C'est prendre là un très gros risque, raison pour laquelle les généraux commandant les troupes sur la ligne de feu désapprouvent entièrement l'opération. « Sepp » Dietrich, qui coiffe depuis le 1er août la *5. Panzer-Armee* (il a été remplacé par Keppler à la tête du *I. SS-Panzer-Korps*), est de ceux qui s'opposent à cette entreprise : « J'ai protesté devant von Kluge pendant plus d'une heure sur l'infaisabilité de cette opération. J'ai utilisé tous mes arguments. Il n'y avait pas assez de carburant pour une telle tentative ; si trois divisions blindées se déplaçaient vers l'ouest, il serait impossible de tenir Falaise ; il était impossible de concentrer et de déployer autant de chars sans provoquer un désastre venu du ciel ; il n'y avait pas suffisamment d'espace pour mettre en œuvre une si grande force cuirassée ; les Américains étaient bien trop puissants dans le Sud, et une telle attaque allait uniquement se profiler en une pointe si étroite qu'elle serait un piège dont nous aurions peu de chance de nous tirer. »

▲ et ▲▲ Une colonne de semi-chenillés *Sd.Kfz. 250* d'une division blindée allemande a fait les frais de l'intervention des chasseurs-bombardiers alliés durant la contre-offensive de Mortain. Pendant la phase de reconquête du terrain, ces *GIs* viennent constater les dégâts. Compte tenu de la configuration géographique et de la suprématie aérienne alliée, « Lüttich » était vouée, dès le départ, à l'échec.
US Nara

En dépit de l'appui de 300 appareils du *II. Jagd-Korps*, l'opération « Lüttich » échoue lamentablement du fait des faiblesses justement remarquées par Dietrich. La *Luftwaffe* est littéralement balayée du ciel normand par la puissance de l'aviation alliée. Les Typhoon britanniques et les Thunderbolt américains empêchent tout déplacement terrestre de jour. De fait, les *Panzer* et leurs colonnes de ravitaillement ne se mettent en mouvement que la nuit pour éviter les pertes. Les blindés allemands ne peuvent véritablement commencer leur attaque que le 7 août. Dans un premier temps, le *XLVII. Panzer-Korps* bénéficie de l'effet de surprise. Au sud et au nord, des éléments avancés du dispositif allemand réussissent sans grande difficulté à créer deux poches isolant presque la *3rd Armored Division* et la *30th Infantry Division* du reste de l'Armée américaine. Cependant, au nord, la progression de la *2. Panzer-Division* est bloquée à Mesnil-Adelée, ce qui permet aux deux unités menacées de maintenir ouverte une étroite voie de communication avec la *3rd Army* de Patton.

Le 8 août, avec l'arrivée du jour et la dispersion du brouillard très dense, les escadrilles de la *2nd Tactical Air Force* peuvent enfin décoller. Les chasseurs-bombardiers britanniques infligent de nombreuses pertes aux chars et véhicules allemands. Les *Panzer* sont contraints de stopper leur progression pour se mettre à l'abri. Plus de 100 véhicules allemands sont détruits lors de cette terrible journée.

Les heures cruciales qui suivent voient la *1st Army* résister avec opiniâtreté aux poussées allemandes, tandis que plus au sud, Patton, grand spécialiste de l'exploitation des situations mobiles, se lance dans une grande manœuvre d'enveloppement. La région de Mortain est constituée de vallées encaissées, entrecoupées de hautes haies et de petits cours d'eau. Les *Panzer* sont obligés de se déplacer en colonnes et peuvent facilement être attaqués par l'aviation tactique alliée. Ainsi, du 9 au 11 août, Allemands et Américains s'affrontent pour le moindre mètre carré de terrain. Finalement, le 11, comprenant que la situation n'évoluera plus, l'état-major allemand décide de retirer ses unités blindées du secteur de Mortain. Il faut dire que l'heure est grave. Les chars américains se dirigent vers Alençon, avancée qui menace la *7. Armee* d'un encerclement par le sud. La retraite du *XLVII. Panzer-Korps* est calamiteuse. Un officier de la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* raconte : « La vallée dans laquelle nous nous trouvions était entièrement en feu. Des épaisses colonnes de fumée montaient des véhicules détruits. Dans la soirée, nous avons encore été bombardés, et avant que la nuit ne tombe complètement, ils nous ont encore arrosés avec leur artillerie. Il faisait complètement noir, et les rues étaient encore totalement obstruées. Une image à vous glacer le sang. Partout, il y avait des véhicules en flammes, des munitions qui explosaient, du carburant en feu. Tout le monde fuyait vers l'arrière. Si les Américains avaient utilisé des parachutistes à ce moment-là, le chaos aurait été complet ou bien cela aurait été la fin. »

L'heure est d'autant plus grave pour les Allemands que les Anglo-Canadiens exercent une dure pression sur les *85.* et *89. Infanterie-Divisionen*, ainsi que sur la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » à la faveur de l'opération « Totalize » (voir page 44 l'article de Nicolas Aubin) ayant pour enjeu une percée vers Falaise. Le camouflet infligé à Montgomery fait un temps croire à Kluge qu'il peut poursuivre son offensive sur Mortain, étant donné que les positions défendant le verrou de Falaise paraissent tenir le choc. Toutefois, c'est mal juger de la situation générale, car la menace alliée se situe moins du côté de Falaise que de celui d'Alençon : le 9 août, Le Mans est tombé aux mains des *GIs*, le *XVth US Corps* ayant infléchi sa course le lendemain pour remonter vers la ville de l'Orne. Un immense mouvement de tenaille se dessine, tandis que le dispositif allemand montre des signes de faiblesse de plus en plus visibles dans le secteur de la *7. Armee* faisant face à la *1st US Army* entre Vire et Sourdeval. En conséquence, l'*OKW* décide de mettre un terme à « Lüttich ».

Les débris des unités engagées dans la contre-attaque manquée sur Mortain refluent, dans un désordre indescriptible, au cœur de la poche en cours de formation. En définitive, l'opération « Lüttich » n'a eu pour effet que de déstabiliser le front allemand et de précipiter la fin de sa résistance en Normandie. Le *SS-Brigadeführer* Kurt « Panzer » Meyer, *Kommandeur* de la « Hitlerjugend », assiste médusé au spectacle : « Les réfugiés et les soldats des armées allemandes défaites regardaient sans le moindre espoir les bombardiers volant continuellement au-dessus de leurs têtes. Il était inutile de chercher à trouver un couvert contre les obus répandant leurs éclats et les bombes. Concentrés dans un espace aussi confiné, nous offrions des cibles rêvées à la puissance aérienne ennemie. Les zones boisées étaient remplies de soldats blessés et de corps de chevaux démembrés. L'ombre de la mort planait au-dessus de nous à chacun de nos pas. Nous étions comme des cibles dans un champ de foire… »

▲ Au cours des opérations de poursuite vers la Seine, deux *Landser* dissimulés dans un verger viennent tout juste d'être capturés par l'infanterie d'accompagnement d'un M4A1 Sherman. Ils seront des milliers de « traînards » à ainsi tomber entre les mains de la *3rd US Army* de Patton lancée dans une course effrénée vers la frontière allemande.
US Nara

L'ORDRE DE REPLI

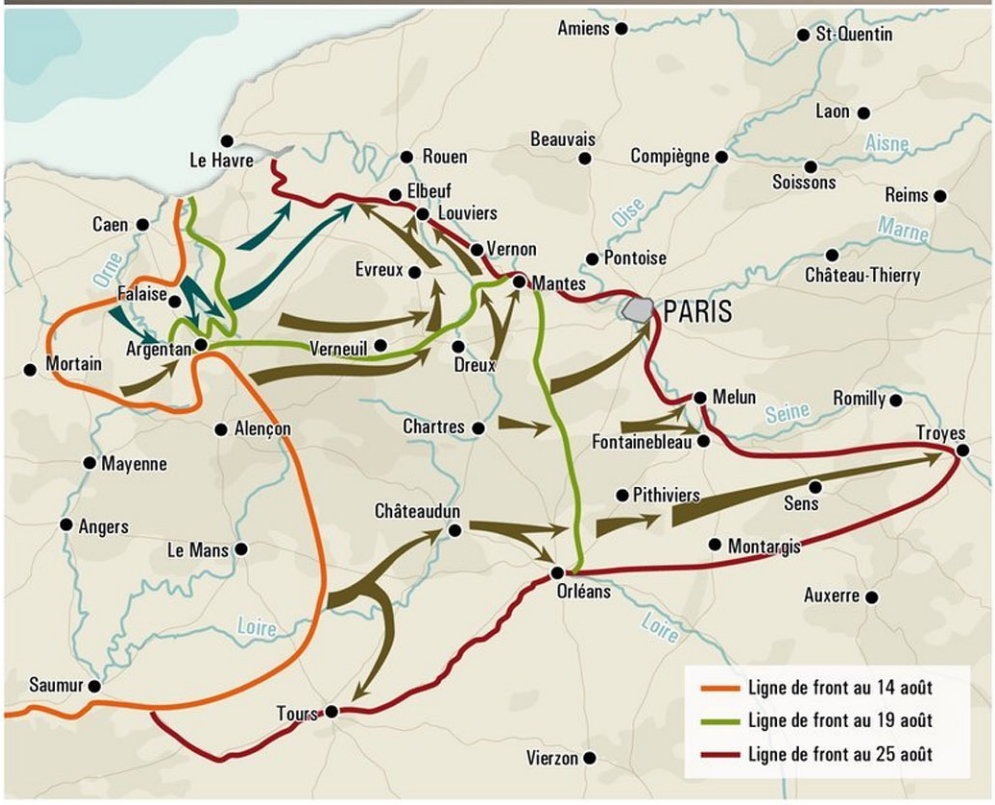
C'est l'hallali. Sachant la victoire à portée de main, les Anglo-Canadiens renouvellent sans cesse leurs attaques contre l'aile Nord de Kluge en remontant les deux rives de l'Orne. Les pertes en infanterie sont énormes, et le flanc gauche du *I. SS-Panzer-Korps* est sur le point de s'écrouler. Il n'y a plus de chars disponibles pour contre-attaquer. Ces coups de boutoir répétés, assénés simultanément à l'avance américaine sur Argentan, prouvent que les intentions des Alliés sont bien d'encercler toutes les *7. Armee* et *5. Panzer-Armee* dans une poche au sud de Falaise. Après « Totalize », sachant qu'il leur sera impossible de contenir une autre attaque

▶ La poche de Falaise-Chambois réduite, un *GI's* observe la dépouille d'un soldat germanique tombé à côté de son semi-chenillé *Sd.Kfz. 251/1 Ausf. D*. Les Allemands laissent dans ce *Kessel* (« chaudron ») pas moins de 50 000 prisonniers, 10 000 morts, 500 chars et *StuGe* et environ 9 000 véhicules divers !
US Nara

d'envergure, les *Kommandeure* divisionnaires proposent de retirer leurs troupes derrière la Dives et l'Orne. Mais l'*OKW* reste inflexible et continue d'ordonner de s'accrocher au terrain. Néanmoins, à partir du 12 août, le *I. SS-Panzer-Korps* replie ses formations de soutien (en particulier les hôpitaux moins mobiles et les ateliers de campagne) derrière la Dives. Il est temps, car de larges brèches commencent à apparaître entre les unités de première ligne.

Le 17 août, la *271. Infanterie-Division*, placée sur l'aile gauche du dispositif, envoie un message radio inquiétant : « trente chars submergent le poste de commandement de la division ! » Dans le même temps, la *277. Infanterie-Division* et la *12. SS-Panzer-Division* sont presque anéanties. Pourtant, le lendemain, aucun ordre de repli n'est transmis par Berlin ! *Landser* et *Waffen-SS* doivent tenir la ligne, mais tous les véhicules considérés comme non essentiels commencent à évacuer. Une machine bien rodée par les nombreux replis à l'Est se met en marche. Il ne reste plus qu'un corridor de 15 kilomètres par où les véhicules peuvent passer. Hausser, en accord avec Kluge, décide de donner l'ordre d'évacuation : le régiment blindé de la *1. SS-Panzer-Division* forcera le passage à Chambois, la *2. Panzer-Division* et la *3. Fallschirmjäger-Division* feront de même à Saint-Lambert peu après minuit. Les restes de la *12. SS-Panzer-Division* doivent tenir l'extrême Nord-Ouest de la position pour ensuite se joindre aux parachutistes. Les autres formations doivent coller à celles qui ouvrent la route et tenter de s'extraire du chaudron. Lüttwitz, qui commande la *2. Panzer-Division*, donne une vision apocalyptique de cette évacuation : « Au soir du 19 août, un grand nombre de nos hommes étaient agglutinés ensemble dans une aire restreinte entre Fourches–Trun–Chambois–Montabord. Certains d'entre eux ont déjà fait plusieurs tentatives d'échappées vers le nord-ouest avec les véhicules et le charroi hippomobile. Outre les attaques aériennes, le territoire entier était balayé par les tirs d'artillerie ennemis, et nos pertes augmentaient d'heure en heure. Sur la route conduisant à Saint-Lambert-sur-Dives, par où ma division devait passer, un nombre colossal de chevaux tués et de véhicules détruits restaient là, mélangés avec un gros tas de soldats morts qui continuellement ne cessait de grandir. Ce soir, les instructions d'évacuation en perçant près de Saint-Lambert ont été données.

LA FERMETURE DE LA POCHE DE FALAISE - AOÛT 1944



▶ Scène de désolation dans le « couloir de la mort », où des carcasses de véhicules détruits par l'aviation tactique alliée s'entassent sur des kilomètres...
US Nara

J'ai ordonné à mes chars survivants, il en restait quinze sur les 120 avec lesquels je suis arrivé en Normandie, et mes autres véhicules blindés de former une avant-garde derrière laquelle nous tenterons de passer de Bailleul vers Saint-Lambert, une distance de moins de 10 kilomètres. Cependant, les reconnaissances ont rapidement établi que conduire dans la pénombre totale était impossible du fait du nombre de véhicules détruits qui jonchaient le terrain. Nous avons donc seulement pu quitter la zone de Bailleul à 4 heures du matin, à partir du moment où il y eût un peu plus de luminosité. Je m'étais attendu à un matraquage d'artillerie et à ce qu'il soit très difficile de s'extraire de la poche. Mais pour une raison inconnue, les tirs ennemis avaient pratiquement cessé au soir du 19 pour ne reprendre que le lendemain matin. Profitant de cette accalmie, nous avons commencé à nous mettre en mouvement dans la brume matinale du 20 août. La route étroite de Saint-Lambert était connue pour être une échappatoire possible au-delà de la Dives. Des colonnes de toutes les unités encerclées étaient mélangées. Soudain, à 7 heures du matin, les canons adverses qui étaient restés muets jusqu'ici rompent le silence dans un fracas tel que je n'en avais encore jamais connu. Le long de la Dives, un grand nombre de trains de véhicules se ruaient directement au cœur de l'indescriptible zone pilonnée et dans certains cas tournaient en rond jusqu'à ce qu'ils soient touchés et obstruent la route. Des colonnes de fumée s'échappaient sans discontinuer des chars détruits, les munitions explosaient, des chevaux sans cavaliers se débandaient, certains atrocement blessés. Commander d'une manière organisée n'était plus possible, et seulement peu de mes chars et de mes fantassins ont réussi à traverser Saint-Lambert. » Lüttwitz ne parviendra à sortir du « corridor de la mort » que le soir du 20 août. C'est à ce moment que le *I. SS-Panzer-Korps* reçoit l'ordre d'installer une position défensive sur la ligne Dives–Oudon pour recueillir le *LXXXVI. Armee-Korps*, tandis que Berlin entérine – enfin – les décisions prises par Hausser et Kluge. Les restes pathétiques des *5. Panzer-Armee* et *7. Armee* laissent derrière eux, dans la poche, 50 000 prisonniers, 10 000 morts, 500 chars et canons d'assaut et plus de 9 000 véhicules divers. Les divisions du *I. SS-Panzer-Korps* sont littéralement exsangues.

GAGNER DU TEMPS…

Immédiatement après le désastre de la poche de Falaise, le commandement allemand dans le nord de la France doit faire face à autre situation critique : éviter que les 150 000 hommes se trouvant encore entre la Dives et la Seine ne se fassent capturer ! Kluge, impliqué dans l'attentat du 20 juillet contre Hitler, s'est suicidé dans la voiture qui le ramenait en Allemagne. Son groupe d'armées B passe sous les ordres du *Generalfeldmarschall* Walter Model. Le *General der Panzertruppen* Eberbach prend, quant à lui, le contrôle de la *7. Armee*, en remplacement de Hausser, gravement blessé par un éclat.

Le 21 août, le *I. SS-Panzer-Korps* récupère la « Hitlerjugend », dont l'effectif est réduit à l'équivalent d'un régiment, ainsi que les *9.* et *10. SS-Panzer-Divisionen*. L'intention des Allemands est de reconstituer un front au sud de Saint-Pierre-sur-Dives et de Livarot. Mais devant le rythme effréné des opérations imposé par les Alliés, un nouveau repli est ordonné derrière la ligne de la Tougue, au sud de Lisieux. Le *I. SS-Panzer-Korps* est relevé par le *II. SS-Panzer-Korps* afin de créer une position défensive dirigée vers le sud, entre Dreux et Mantes-la-Jolie. Pour ce faire, deux groupements de combat sont mis sur pied. La *Kampfgruppe* « Wahl » comprend une partie de la *SS-Sturmgeschütz-Abteilung 1* et de la *SS-Panzer-Aufklärungs-Abteilung 1* de la LSSAH et des restes épars de la *10. SS-Panzer-Division* « Frundsberg ». Celle de Wilhelm Mohnke – l'ancien commandant du *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26* de la « Hitlerjugend » chargé depuis début août, de l'autre côté de la Seine, de réorganiser les éléments de sa division retirés du front – se compose d'un *Infanterie-Bataillon*, d'une *StuG-Kompanie* et de deux *Flak-Kompanien* de la LSSAH. Positionné dans la zone d'Elbeuf, Mohnke aménage un dispositif défensif au sud de Louviers. Dans le même temps, Eberbach ordonne la mise en place de deux points de recueil à Évreux et Passy afin de rassembler et réintégrer les fuyards des deux *SS-Panzer-Korps*.

En face, les Américains laissent la 2e DB française prendre la direction de Paris et se tournent quant à eux vers le nord afin de tenter de s'emparer des ponts empruntés par les troupes allemandes en retraite pour traverser la Seine. Dans la plupart des cas, les instructions données entre l'évacuation de la poche de Falaise et le fleuve sont purement formelles du fait de l'immense désordre qui règne dans les formations allemandes. Il n'est pas possible de créer une ligne de défense stable, et la seule solution est de se retirer de l'autre côté de la coupure humide pour barrer le passage aux Alliés.

Toutefois, les deux *Kampfgruppen SS* remplissent parfaitement leurs missions : Mohnke se maintient pendant trois jours entiers sur ses positions. Le 20 août, il arrête une première vague ennemie en détruisant 15 Sherman. Le surlendemain, ses lignes sont percées en trois points, l'obligeant à se retirer 6 kilomètres en arrière et s'adjugeant au passage 26 chars et 10 *Half-Tracks*. Mohnke reçoit alors le renfort des *SS-Panzer-Grenadier-Regimenter 25* et *26* de la « Hitlerjugend » revenant du chaudron de Falaise. Si ces unités ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes, agglomérées avec la *Kampfgruppe* « Wahl », elles permettent aux Allemands d'occuper Louviers jusqu'à la nuit du 24 au 25 et ensuite de tenir le point de passage à Elbeuf deux jours de plus. L'action retardatrice des *Waffen-SS* permet de sécuriser la zone de franchissement et d'éviter la formation d'une nouvelle poche qui aurait pris au piège les 150 000 *Landser* en retraite depuis la Normandie.

▲ Battus en Normandie, les soldats du *I. SS-Panzer-Korps*, dont beaucoup sont endurcis par les combats à l'Est, ne vont pas tarder à opérer un spectaculaire redressement sur la Meuse, permettant le repli en bon ordre des divisions rescapées de Normandie, mais aussi le rétablissement d'une ligne de front cohérente à la frontière allemande.
US Nara

▲▲ Ces *Waffen-SS* attendent calmement leur embarquement pour le passage de la Seine. Compte tenu de la rapidité de l'avance alliée, le chemin est encore long vers la ligne « Siegfried » !
US Nara

◀ Équipage de la *schwere Panzer-Abteilung 503* attendant lui aussi sur la rive du fleuve d'embarquer son char Tiger I sur un chaland. Ce bataillon de chars lourds a la particularité d'être le seul à compter des Tiger II en Normandie, rassemblés en l'occurrence dans la *1. Kompanie*.
ECPA-D

LE GUÊPIER ARDENNAIS : L'ENTRÉE EN LICE DES *SAS* ET RÉSISTANTS BELGES

Le rapport du *SS-Brigadeführer* Fritz Krämer, qui va succéder à Kurt Meyer à la tête de la « Hitlerjugend », nous éclaire sur les conditions difficiles dans lesquelles s'effectue le repli des *SS* : « En général, la majorité de la population française n'a pas été agressive contre les troupes en retraite, la situation a été entièrement différente en Belgique… Très tôt, les activités de la guérilla belge nous causèrent beaucoup de soucis. Dans toutes les Ardennes, il y avait des civils qui tiraient sur les soldats allemands conduisant des véhicules, marchant individuellement ou en petits groupes. Il était impossible d'envoyer des officiers en mission spéciale sans élément de sécurité. Très souvent, des soldats sont retrouvés blessés, cachés dans des caves par la Résistance. Les lignes de téléphone sont coupées presque chaque jour. Très fréquemment, les routes étaient recouvertes de chausse-trappes en fer qui lacéraient les pneus. Cela ralentissait souvent les mouvements. Contrairement aux activités de guérilla française, les maquisards belges harcelaient les troupes allemandes avec une forte insistance et leur infligeaient de nombreuses pertes inutiles. »

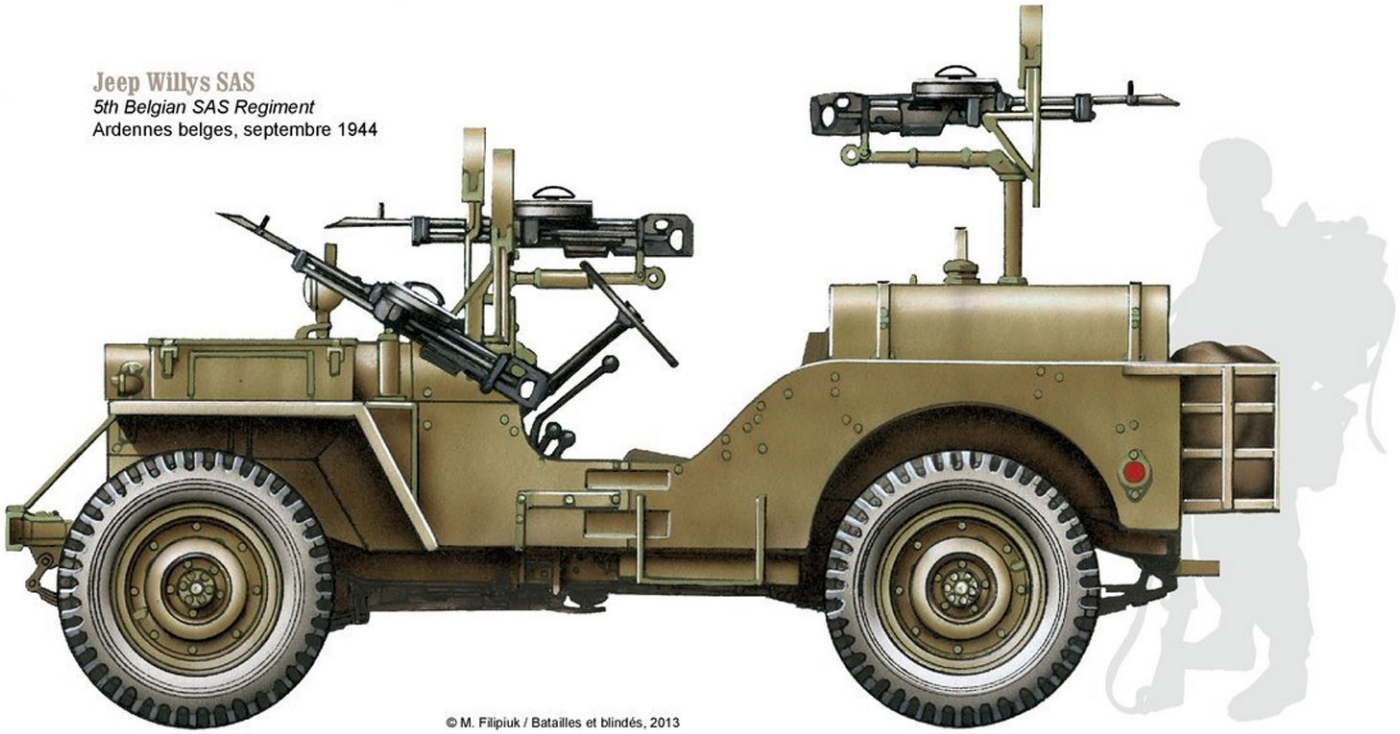
Les mémoires de Kurt Meyer corroborent entièrement les propos de Krämer. En fait, la zone traversée, fortement boisée, est propice à l'installation de maquis. Et ceux-ci, loin de rester inactifs, se sont acquittés de tâches de destruction pendant la campagne de Normandie. Mis en dormance relative la seconde quinzaine d'août, les résistants belges sont remis en alerte le 1er septembre. Le lendemain, ils reçoivent pour mission de renseigner les Alliés sur les mouvements dans leur secteur et réceptionnent des armes parachutées. Le 3 septembre, alors que le *I. SS-Panzer-Korps*, talonné par le *VII US Corps*, commence son mouvement à travers les Ardennes, l'Armée secrète reçoit l'ordre d'entrer en action. Le maquis s'embrase avec l'appui de groupes *SAS*. Ceux-ci sont à pied d'œuvre depuis le 27 août sur l'est de la Belgique. Ils ont ordre de mener des actions de harcèlement et de dresser des embuscades sur les itinéraires empruntés par les troupes allemandes en retraite. Ce sont les opérations « Noah », « Brutus », « Bergbang » et « Caliban ».

Parachutistes et maquisards collaborent avec efficacité. Ils montent embuscade sur embuscade. Le 4 septembre, alors que les forces américaines approchent, la *2. Panzer-Division* se trouve derrière la Meuse, sur le flanc gauche du *I. SS-Panzer-Korps* dont elle dépend. De petites unités mixant résistants et *SAS* multiplient les actions de harcèlement sur ses arrières. L'*After Action Report* des différentes équipes *SAS* permet de se faire une idée de la problématique à laquelle sont confrontées les troupes allemandes chargées de gagner du temps sur la Meuse. Voici l'un de leurs nombreux rapports : « Le sergent Ratinckx part pour s'embusquer au carrefour F.035590. En position à 23 heures, des grenades 75, des clous à quatre pointes sont placés sur les deux branches des carrefours. À 23h15, trois voitures allemandes venant de Wellin

LA SEINE INTENABLE

Ainsi, le *I. SS-Panzer-Korps* franchit la Seine derrière l'écran protecteur tendu par Mohnke. Les difficultés sont énormes. Du 20 au 24 août, pas moins de 300 barges sont détruites par l'aviation alliée. En outre, si les hommes peuvent espérer passer sur ce type d'embarcation, ce n'est pas le cas des véhicules lourds qui doivent traverser le fleuve à Rouen sur un pont ferroviaire. C'est le seul ouvrage d'art en état capable de supporter leur poids. Un soldat de la LSSAH raconte ses péripéties : « En marche vers la Seine, des petits groupes de survivants se forment au petit bonheur la chance. Le nôtre était l'un d'eux. Il comprenait des éléments de l'état-major du régiment et de la *Kompanie* de transmissions, environ dix semi-chenillés blindés, plusieurs camions de transport de troupes. En faisant du troc avec d'autres éléments de l'armée, nous obtenions de l'essence et du ravitaillement. Nous sommes arrivés à l'énorme goulet d'étranglement à Elbeuf. Les ponts n'étaient plus utilisables. Une unité navale avait construit un ferry à l'aide de deux barges. Nous n'avons pas réussi à persuader l'équipage de nous prendre à leur bord au cours de la journée. Une seconde tentative, accompagnée il est vrai de bouteilles de cognac et d'autres boissons, a été couronnée de succès. Le soir, nous avons été embarqués et nous nous sommes retrouvés sur l'eau. Nous étions au milieu de la Seine quand soudain un Lightning est apparu. L'appareil nous a survolés et a continué son chemin. Il devait avoir d'autres ordres. »

Le *Generalmajor* Fritz Krämer, quant à lui, donne les détails suivants :



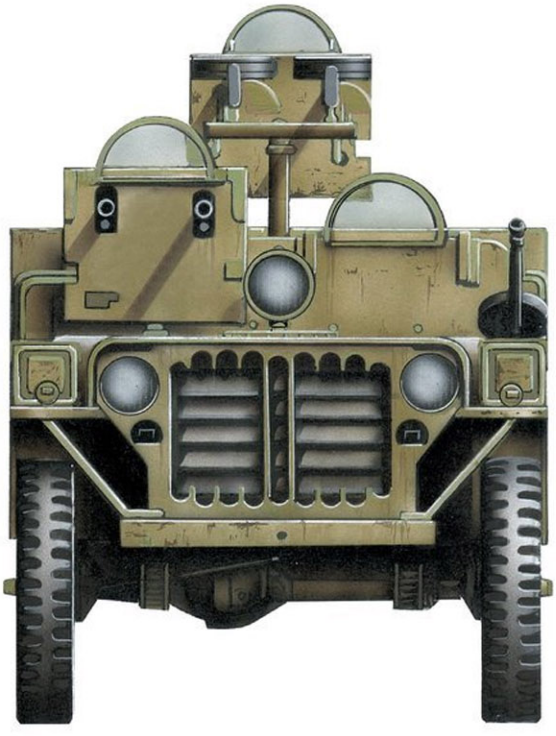
Jeep Willys SAS
5th Belgian SAS Regiment
Ardennes belges, septembre 1944

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

et allant vers Gedinne sont arrêtées par les premières mines. Le premier véhicule, un camion de la Reichsbahn chargé de munitions, prend feu, continue et est arrêté par d'autres mines. Les munitions sautent pendant trois quarts d'heure. Une autoblindée voulant dépasser un camion de 3 tonnes chargé de vingt hommes passe sur des grenades 75 et est attaquée à la bombe Gammon par le sergent Ratinckx. La blindée est hors d'usage. Le 3 tonnes transportant les soldats passe sur les clous. Clamot et Heylen ouvrent le feu avec les Bren. Des grenades et des bombes Gammon sont lancées dans le camion. Décrochage à 23h25. D'après les renseignements pris à Gedinne, les pertes allemandes ont été de 21 morts et 15 blessés par brûlures, dont trois sont décédés par la suite. »
Comme on peut s'en rendre compte, l'arrivée des *SAS* renforce considérablement l'action de la résistance. Les Allemands doivent dégarnir leurs premières lignes pour garantir leurs communications. L'insécurité est partout. [7]
La *12. SS-Panzer-Division* passe quant à elle par la zone de Ciney-Spontin. La région est occupée par le Groupe A/secteur 5 de la Zone 5 de l'AS. Ces deux derniers mois, ce groupe a mené des actions de harcèlement particulièrement efficaces. Pour répondre à la menace et sécuriser l'itinéraire de repli, 2 500 *SS*, appuyés par des rexistes, montent une opération de nettoyage dans les bois de Jannée. La forêt renferme le camp des maquisards comprenant deux compagnies, soit un total de 140 hommes. Parfaitement encadrés et connaissant les bois comme leur poche, les patriotes belges parviennent à s'enfuir. L'engagement se solde par la mort de 6 résistants, contre celle de 87 rexistes. Le camouflet est cinglant pour les hommes de Léon Degrelle, qui décident d'en faire payer le prix à la population, leurs exactions aiguisant encore la haine de l'Occupant. La région est donc particulièrement hostile quand Kurt Meyer et ses hommes s'y établissent. La présence de ces *Waffen-SS* incite le commandement de l'AS à ne monter que des actions d'embuscade nocturne contre des éléments isolés en retraite. Les ordres sont d'éviter de combattre dans les villages afin d'épargner aux populations un sort aussi atroce qu'à Oradour.
Toutefois, la Résistance est une nébuleuse de mouvements différents, et si l'AS maîtrise bien ses effectifs, son influence sur le mouvement des Forces de l'Intérieur (FI) est plus que limitée. Ces groupements moins bien formés et peu disciplinés n'hésitent pas à tirer des coups de feu sporadiques contre les semi-chenillés de la « Hitlerjugend ». Deux *SS* sont attaqués dans le village de Sovet alors qu'ils étaient en mission de ravitaillement. L'un comme l'autre parviennent à s'enfuir, mais ils sont poursuivis par une quinzaine de résistants FI jusque Durnal, où se trouve l'état-major de la division *SS*. La réponse de Kurt Meyer ne se fait pas attendre : Sovet est mis à sac lors d'une attaque menée par une quarantaine de *Waffen-SS*, laissant sur place 23 bâtiments incendiés et 18 civils tués, dont le curé du village.

« La traversée de la Seine se faisait en général grâce à des embarcations. L'utilisation de ponts était proscrite. L'ennemi a capturé une grande quantité d'équipement quand nous étions en chemin vers la Seine, et le nombre n'a cessé d'augmenter au fur et à mesure que nous approchions du fleuve. Les moyens de traversée n'étaient pas suffisants pour transborder l'entièreté du matériel. Néanmoins, nous avons réussi à rembarquer le principal corps de troupe de l'autre côté de la Seine. Tous les pontons disponibles opéraient tant de jour que de nuit, et les forces aériennes n'étaient apparemment pas complètement en action. L'état-major du corps a dirigé le franchissement des unités qui lui étaient assignées à l'aide de cinq chalands au sud de Rouen, et les opérations se sont effectuées en souplesse. »

Le *Generalfeldmarschall* Walter Model a installé son poste de commandement à Rouen. Il ne se fait aucune illusion : pour tenir le front, il lui faudrait 35 à 40 divisions ! Model est loin de disposer de ce nombre. Qui plus est, les grandes unités de la *15. Armee*, détachées du Pas-de-Calais pour venir renforcer ses positions, n'arrivent qu'au compte-gouttes et se retrouvent complètement désarticulées par les bombardements. L'aviation alliée s'en prend systématiquement aux trains et génère des retards considérables. Par ailleurs, les forces alliées ont déjà une tête de pont sur l'autre rive de la Seine et progressent vers le nord. Tenir sur place n'a absolument aucun sens. Model n'a d'autre choix que d'ordonner de se retirer aussi vite que possible vers le *Westwall* afin d'y trouver un front continu qui permettra de créer une position de recueil viable.



▲ La partie n'est pas encore gagnée pour ces tankistes allemands, mais du moins s'apprêtent-ils à franchir la Seine... rejoints par un *SS* du *I. SS-Panzer-Korps* parvenu à sauver son *Schwimmwagen* !
ECPA-D

Le 28 août, le maréchal donne l'ordre de repli par étapes. Il décide de rassembler toutes ses troupes mobiles dans la région de Soissons–Reims–Châlon avec la ferme intention d'enrayer l'avance fulgurante de la *3rd Army* et de l'empêcher de franchir la Meuse. Trois petites *Kampfgruppen*, tout ce qui reste du *I. SS-Panzer-Korps*, refluent donc vers cette région.

Le *SS-Obersturmbannführer* Steineck, le *Kommandeur* effectif de la LSSAH, reçoit l'ordre de rassembler toutes ses unités disponibles dans la zone de Laon–Marle et s'agglomère aux *Kampfgruppen* de la « Hitlerjugend ». La formation se replie sur Hirson, à proximité immédiate de la frontière franco-belge, et forme deux autres groupes de combat avec les restes des *SS-Panzer-Grenadier-Regimenter 25* et *26.* L'unité commence à être rééquipée et est assignée à la *Panzergruppe West*, sous les ordres du *General* Stumpf. Meyer affirme dans ses mémoires que les pertes subies par sa division sont effrayantes : « Les éléments de combat ont perdu 80 % des forces dont ils disposaient au début de la campagne. 70 % de ses autoblindées et SPW sont manquants, 60 % de ses canons, tandis que la moitié des véhicules sont détruits. »

Le jour suivant, Patton est déjà en vue de Reims, tandis que la *1st Army* atteint Soissons. Le 30 août, le *VII US Corps* arrive au contact. La *Kampfgruppe* de la LSSAH, forte des survivants du *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 1* et de deux *Pionier-Kompanien*, est engagée autour de Marles, tandis que les restes de la division de Kurt Meyer repoussent une colonne blindée américaine de 10 kilomètres vers l'est, à Rouzoy. Les *Waffen-SS* sont renforcés par une compagnie de la *Luftwaffe* et les deux derniers Tiger II de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101.* Les deux chars lourds font des merveilles et repoussent une puissante attaque américaine, non sans avoir détruit 8 Sherman. À court de carburant, les Tiger doivent être sabotés par leurs équipages.

▲ Ce Tigre I abandonné dans une bourgade après une manifeste tentative de remorquage est examiné par des soldats américains et des FFI.
Archives Caraktère

◥ *Sd.Kfz. 234/2* Puma de la *1. SS-Panzer-Division* photographié lors de la retraite vers la Belgique.
Archives Caraktère

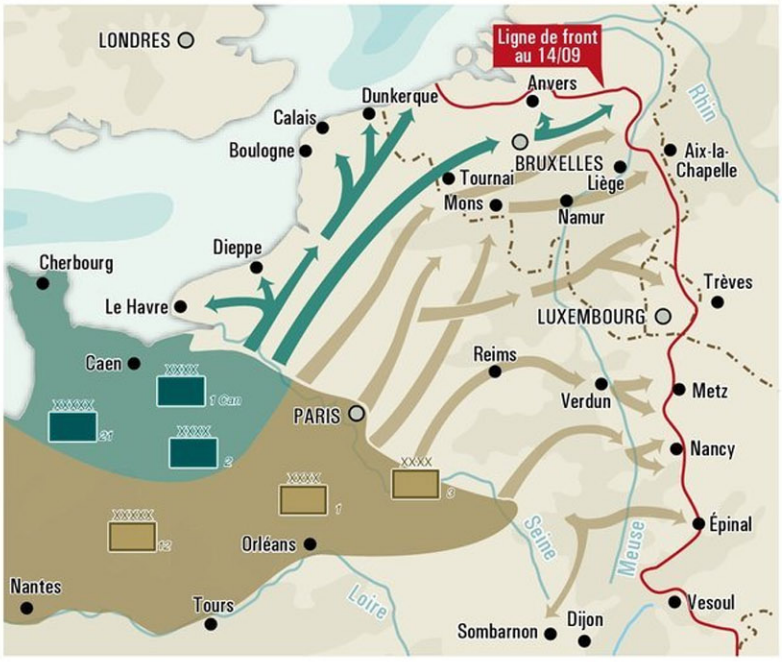
▼ Tiger I de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* engagé dans une ruelle. Sur la Meuse, Keppeler engage les chars qu'il lui reste avec parcimonie, dans de judicieuses patrouilles sur les axes routiers jugés essentiels.
CEGES # 74670

SOLIDE RÉSISTANCE DES *SS* SUR LA MEUSE

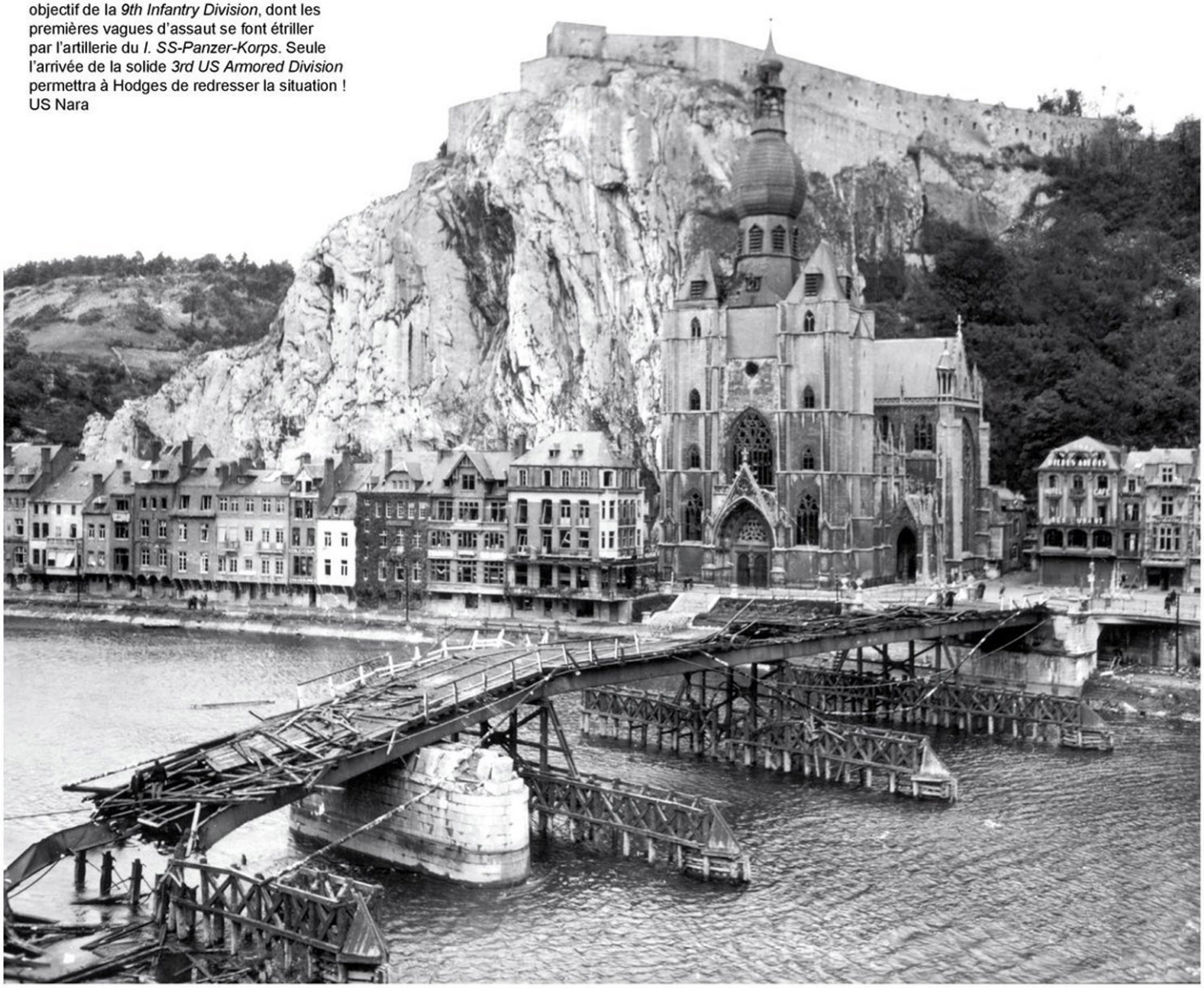
Les attaques américaines obligent la *Wehrmacht* à un nouveau repli sur Anor. Cependant, ces positions doivent être immédiatement abandonnées, et les *SS* refluent vers la Belgique. La Meuse est considérée par le commandement allemand comme une position de recueil où il sera possible de tenir quelques jours afin de gagner du temps et de permettre aux troupes en retraite de se replier en bon ordre. Dans la nuit du 4 au 5 septembre, le *I. SS-Panzer-Korps*, ou plutôt ce qu'il en reste, traverse le fleuve et prend le contrôle de sa rive droite dans le secteur Namur–Givet–Fumay. Le corps s'installe entre Dinant et Givet : la « Hitlerjugend » prend place entre Yvoir et Godinne, sur le flanc droit, la « Das Reich » est au centre et couvre les deux côtés de Dinant, la région de Givet étant tenue par un bataillon de sécurité de la *Kriegsmarine*. Enfin, la *2. Panzer-Division* prolonge le flanc gauche de Givet exclu à Fumay. Le dispositif est complété par la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* avec huit Tiger et la *schwere SS-Artillerie-Bataillon 101* équipée de quatre canons.

Ces forces sont évidemment insuffisantes pour envisager défendre cet énorme secteur. Les Allemands se contentent donc de tenir les ponts et les rivages où une passerelle flottante pourrait facilement être installée par l'ennemi.

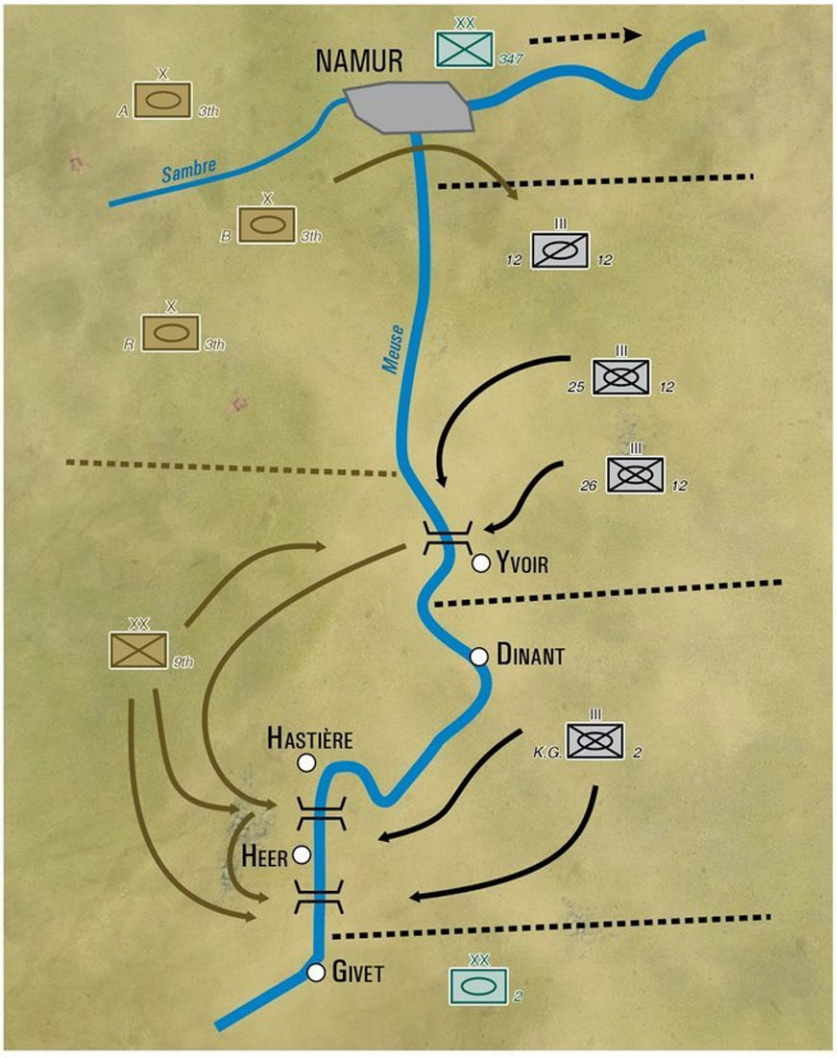
LA POURSUITE DES *5.* ET *7. ARMEEN*



La ville belge de Dinant, sur la Meuse, objectif de la *9th Infantry Division*, dont les premières vagues d'assaut se font étriller par l'artillerie du *I. SS-Panzer-Korps*. Seule l'arrivée de la solide *3rd US Armored Division* permettra à Hodges de redresser la situation ! US Nara



DÉFENSE DE LA MEUSE - SEPTEMBRE 1944



◀ Bien encadrés, les *Waffen-SS* du *I. SS-Panzer-Korps* vont encore donner bien du fil à retordre aux Américains sur la Meuse. Ce mitrailleur armé d'une MG-42 jaillit à l'assaut de l'ennemi après avoir tiré quelques rafales derrière ce remblai. US Nara

▶ Cette colonne motorisée (et hippomobile) allemande n'a pas pu atteindre la frontière belge. Elle a été manifestement surprise par les « Jabos ». US Nara

L'artillerie est positionnée pour battre ces endroits sensibles. La rive droite est patrouillée par des éléments motorisés afin de maintenir le contact entre les formations par trop espacées. Les Tiger sont quant à eux chargés de tenir le pont resté intact de Huy, point de passage prévu de la *116. Panzer-Division*.

Le *General* Hodges, à la tête de la *1st Us Army*, n'entend pas laisser les Allemands s'en tirer à si bon compte et se fixe pour objectif prioritaire d'établir des têtes de pont sur le fleuve. Le *General* Collins, qui commande le *VII Corps*, reçoit l'ordre d'attaquer le secteur tenu par les *SS*. Il charge sa *9th Infantry Division* de prendre d'assaut le secteur de Dinant : celle-ci envoie de fortes patrouilles de reconnaissance, qui prennent pied sur la rive droite.

Le 5 septembre, les premières traversées en force ont lieu. Les *GIs* sont immédiatement confrontés à une résistance bien organisée. La Meuse est traversée à Houx, au nord, et à Heer et Hastière, au sud de Dinant, mais un puissant pilonnage d'artillerie est mis en œuvre du côté allemand pour harceler les sites de franchissement. Dans son carnet de campagne, le capitaine commandant Bodart, chef du groupe de l'Armée secrète (AS, la principale organisation de résistance belge) dans le secteur, explique : « Le 6 septembre, la bataille fait rage sur la Meuse. Cela ne semble pas aller tout seul pour les Américains. L'artillerie allemande à longue portée tire par-dessus nos positions, et la contrebatterie américaine lui répond copieusement. De temps à autre, un obus tombe trop court et explose dans nos bois… Nous passons des moments très gais dans ce «no man's land», avec l'agréable perspective d'être touché par un obus allié… Ce qui eut été pour le moins vexant. L'artillerie de campagne allemande, installée sur les hauteurs entre Thynes-Lisogne et Dorinne, s'est livrée toute la nuit à des tirs d'interdiction sur la Meuse avec une puissance inouïe et une cadence de tir proprement fantastique ; on aurait dit que des centaines de pièces alignées sur la crête tiraient successivement sans arrêt, produisant l'effet d'une longue et interminable rafale. »

Les Américains encaissent durement. La *3rd Armored Division*, retenue à Mons faute de carburant, fait cruellement défaut à Collins. Quand, enfin, les pleins sont faits, le *Combat Command A* de la « Spearhead » est envoyé à la rescousse de la *9th Infantry Division*. Les tankistes américains réussissent à prendre Namur dans la nuit du 5 au 6 septembre, mais, à la limite de la panne sèche, ne peuvent cependant pas exploiter leur succès immédiatement. Pendant ce temps, la situation ne cesse d'empirer pour les *GIs* durement malmenés par les *Waffen-SS*. La tête de pont de Heer est réduite par la « Das Reich », qui fait au passage une centaine de prisonniers. Le lendemain, les Américains se voient également refoulés à Hastière, où 150 des leurs sont également capturés. La *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » s'accroche quant à elle à Houx et continue de tenir en échec les tentatives de franchissement américaines. Le *CCA* de la *3rd Armored* organise donc la *Task Force King*, qui, recevant les dernières gouttes d'essence disponibles, fonce vers le sud sur la rive allemande pour sauver les éléments de la *9th Infantry Division* menacés à Houx. Mais au cours de la journée, la colonne se heurte à la *SS-Panzer-Aufklärungs-Abteilung 12* qui couvre le flanc de la division de Meyer. Imperturbables, les Sherman continuent leur route vers le sud et débordent les défenses allemandes, ce qui va aboutir dans la foulée à la capture de « Panzer » Meyer le 6 septembre à Spontin. Cette manœuvre américaine conduit au nettoyage de la rive droite de la Meuse. Leur devoir accompli (ils ont

gagné trois jours), les *SS* reçoivent l'ordre de décrocher le 7 septembre, entamant dès le lendemain la traversée des Ardennes en direction du *Westwall*.

Car Model n'ignore rien de la situation à laquelle sont confrontées ses troupes, raison pour laquelle il a donné l'ordre de repli sur la ligne « Siegfried ». Le *I. SS-Panzer-Korps* se voit attribuer deux itinéraires : un au nord sur l'axe Namur–Aywaille–Malmedy–trouée de Bütgenbach, et l'autre au sud passant par Fumay–Libramont–vallée de la Sure–Vianden. La décision du maréchal de retraiter à travers les Ardennes est prise pour d'évidentes raisons tactiques. Le couvert des boisés permet de camoufler les mouvements aux yeux d'une aviation tactique alliée totalement maîtresse du ciel. Le massif forestier est le chemin le plus court vers la mère patrie, sans compter que ses coupures humides et son relief escarpé en font une zone facile à défendre et parfaite pour un repli par échelons.

La retraite commence dans la nuit du 8 au 9 septembre, trois positions d'arrêt mettant à profit les rivières des vallées ardennaises. La première ligne de résistance se situe sur la Lesse, la deuxième sur l'Ourthe et la Sure, la troisième sur l'Amblève et la Salm. Pour cette manœuvre, la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » est provisoirement intégrée au *I. SS-Panzer-Korps*. L'aviation alliée n'inquiète que très peu les mouvements allemands. La *2. Panzer-Division* arrive à bon port la nuit du 9 au 10.

▲ Ces très jeunes *Waffen-SS* du *I. SS-Panzer-Korps* ont été capturés par les Américains le 6 septembre à la frontière belge, indique la légende d'époque au dos de cette photo.
US Nara

Les unités restantes rallient dans la journée qui suit. Fermant la marche, la « Das Reich » passe le *Westwall* à la faveur de l'obscurité le lendemain. À la grande surprise des Allemands, l'ennemi ne les poursuit pas ! Krämer affirme dans son rapport : « tous les soldats s'attendaient à une percée sur le Rhin. Ils s'imaginaient un énorme bombardement précédant les troupes ennemies. Celles-ci n'auraient même pas dû combattre, la voie était absolument libre ! »

DÉBUSQUÉ PAR DES POULES ! LA CAPTURE DE « PANZER » MEYER

▲ Kurt Meyer, juste derrière le *Generalfeldmarschall* von Rundstedt, lors d'un exercice avec la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » avant le débarquement. Aux côtés de « Panzer » Meyer, Fritz Witt, à qui il succédera à la tête de la division, et « Sepp » Dietrich, *Kommandeur* du *I. SS-Panzer-Korps* à cette époque.
DR

Le mercredi 6 septembre 1944, vers 14 heures, les Sherman de la *Task Force King* atteignent Spontin. Ils tombent nez à nez avec une colonne de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » qui se replie vers l'est. Un combat s'engage, et une quinzaine d'Allemands sont tués. Après cette rencontre, les Américains poursuivent leur route vers Dinant, tandis que les *SS* survivants se dispersent dans la nature. Le *SS-Gruppenführer* Kurt Meyer, *Kommandeur* de la division, est parmi eux. Voici comment il rapporte l'engagement : « Un coup démantèle le véhicule de tête, et un premier tank américain tourne au coin en tirant. Attaquer une colonne de chars avec deux *Kübelwagen* n'a rien d'une promenade de santé. Nous pouvons faire demi-tour. Je jette un coup d'œil au char qui avance lentement. D'après ma propre expérience de situations similaires, je sais que le chef de bord va utiliser cette unique opportunité pour écraser le véhicule ou le détruire par un tir. Il n'y a plus rien d'autre à faire que de quitter la route le plus rapidement possible. » Le général *SS* saute une barrière et se retrouve dans un jardin dont la seule sortie consiste en une pente abrupte aux pieds de l'église de Spontin. S'il gravit l'obstacle, il sera immédiatement repéré par les Sherman et risque d'être abattu. Meyer, qui a organisé une opération de ratissage quelques jours plus tôt, sait qu'il n'a aucune pitié à attendre s'il tombe aux mains des maquisards. Il entend au loin les tirs sporadiques de la résistance qui pourchasse ses compagnons d'armes en fuite. Il préfère donc se cacher dans un poulailler pour attendre la nuit afin de rejoindre ses lignes sous le couvert de l'obscurité. Les gallinacés, occupants traditionnels de l'abri, refusent d'y entrer en début soirée. Les poules ne veulent pas partager leurs couches avec un *SS*, fût-il général ! Cette situation tragicomique attire l'attention du fermier qui se demande pourquoi ses volatiles ne rejoignent pas leurs pénates comme à l'accoutumée. Il découvre Meyer. Promptement menacé d'une arme, le pauvre homme doit promettre de ne pas donner l'alerte en échange de sa vie. « Panzer » Meyer et l'un de ses subordonnés décident de tenter le tout pour le tout et grimpent la butte de l'église. Ils se réfugient dans le cimetière contigu au lieu de culte.

CACHÉ DANS UNE PORCHERIE

Comme Meyer a laissé le fermier en liberté, ce dernier accourt à la gendarmerie du village qui se trouve à quelques dizaines de mètres de la nouvelle cachette du *SS*. Le rapport de police précise : « Le gendarme Hock prévint ses collègues Demazy et Tilmant, qui possédaient chacun un revolver. Marcel Bertholet et Alphonse Gerson, qui étaient armés d'une carabine de guerre, se rendirent avec eux au vieux cimetière, qu'ils encerclèrent. Dès que les gendarmes Demazy et Tilmant eurent pris position derrière la muraille de l'enclos, en face de l'église, ils aperçurent deux Allemands qui s'apprêtaient à escalader le petit mur qui sépare le jardin de la gendarmerie du cimetière. Le gendarme Demazy fit les sommations d'usage, mais sans résultat. Des coups de feu furent échangés, mais sans dommage. Les deux Allemands parvinrent à sauter dans le jardin de la gendarmerie, le traversèrent en courant et se trouvèrent bientôt sur la route. À ce moment, Alphonse Gerson, qui avait deviné ce qui se passait et avait agi en conséquence, les aperçut et fit feu de son arme. Blessé, l'un des fuyards s'écroula sur la route. Quant à l'autre, il avait disparu sans qu'on s'en aperçoive. Sur ces entrefaites, le commandant de la brigade de gendarmerie de Spontin arriva sur les lieux. Des recherches furent aussitôt entreprises dans le but de retrouver la trace de l'Allemand qui était parvenu à s'échapper. Celles-ci menaçaient de rester infructueuses, lorsque quelqu'un avisa la porte d'une porcherie se trouvant en bordure de la route de Durnal à Spontin, qui était soigneusement close alors qu'elle était généralement ouverte.

Le premier maréchal des logis-chef de gendarmerie Demlenne se posta, sans armes, à 2 mètres de cette porte, autour de laquelle se rangèrent, prêts à intervenir immédiatement, le gendarme Tilmant, Fernand Paye, Marcel Bertholet, Georges Hubot et Alphonse Gerson. Le commandant de la brigade de gendarmerie fit, en allemand, les sommations d'usage. Comme il n'obtenait aucune réponse, il donna l'ordre à Gerson de tirer dans la porte de la porcherie. Cette menace n'ayant amené aucune réaction, il ajouta, s'exprimant en allemand, qu'au troisième commandement, des grenades seraient lancées. Quoiqu'il eût été incapable de mettre cette menace à exécution, il fut bien inspiré de recourir à ce subterfuge. En effet, au premier commandement, une voix s'éleva : « *Ich bin da.* » – « *Sortez, jetez vos armes, levez les bras* », répondit en allemand le premier chef Demlenne. – « *Ja.* » – La porte grinça, et une silhouette imposante s'en dégagea. L'Allemand se redressa, n'ayant rien perdu de sa superbe, claqua les talons, et, montrant la croix de commandeur qu'il portait au col, dit : « *Ich bin General.* » – « *Vous êtes prisonnier de guerre.* » – « *Me garantissez-vous la vie sur votre honneur ?* » – « *Oui, sur mon honneur.* » – « *Vous êtes officier ?* » – « *Non.* » – « *Qui êtes-vous donc ?* » – « *Vous le saurez lorsque je vous remettrai entre les mains des Américains.* »

ENFERMÉ DANS UNE CRYPTE

Le général allemand est aussitôt emmené au bureau de gendarmerie où se trouve déjà son compagnon blessé. Ils sont conduits en secret dans une cave de l'église, dont on bouche les soupiraux au moyen de vieilles pierres tombales et dont on occulte la fenêtre. Un civil réputé avoir la langue trop pendue et un déserteur alsacien rejoignent Meyer dans la crypte. Les gendarmes de la brigade se relayent pour assurer la garde de ces prisonniers. Au cours d'une longue conversation qu'il entretient avec le général allemand dans cette prison improvisée, le commandant de la brigade de gendarmerie de Spontin lui dit notamment : « Vos soldats viennent d'incendier le village de Sovet et d'y fusiller des civils. Ce sont certainement des militaires appartenant à votre division. » – « Oui, s'ils ont fait cela, c'est parce que des partisans y avaient blessé deux soldats allemands », répond Meyer. Ce dernier affirme avoir été malmené pendant sa captivité par ses geôliers.

Les *SS* à la recherche de leur général sont de retour à Spontin. Des groupes de 20 à 30 hommes circulent dans la localité et dans le voisinage de l'église. Le jeudi 7 septembre, aux premières heures, la situation menace de se compliquer pour les résistants. En effet, des rescapés de l'engagement de la veille, témoins de la fuite de leur chef, se mettent également à sa recherche.

Entre-temps, la bataille se rapproche de Spontin. Les gendarmes et les habitants de la localité se cachent dans les bois tout proches. Les Allemands se croyant gardés par un partisan armé ne cherchent pas à s'enfuir. Vers midi, après avoir livré une courte bataille, les chars de l'Armée américaine entrent à Spontin. Les fantassins envahissent le cimetière et découvrent la cave dans laquelle avaient été enfermés les Allemands. Le *SS-Gruppenführer* Kurt Meyer, son compagnon de fuite et les deux soldats allemands, dont le déserteur alsacien, sont immédiatement faits prisonniers. ■

LA CAPTURE DE KURT MEYER À SPONTIN

◀ Moins fringant, moins arrogant qu'à l'accoutumée, Kurt « Panzer » Meyer fait grise mine quelques heures après sa capture.
DR

1

UNE DÉFAITE CERTES… MAIS PAS UNE DÉROUTE !

L'analyse de ce mouvement de recul de 600 kilomètres s'étendant sur deux semaines a de quoi laisser songeur. Des troupes battues et épuisées par deux mois et demi de bataille continue dans le bocage normand sont parvenues à se replier en bon ordre en infligeant des pertes substantielles à l'adversaire, notamment sur la Seine et la Meuse. Pourtant, la saignée est considérable pour le *I. SS-Panzer-Korps* : il a commencé la campagne de Normandie avec 43 000 hommes et n'en compte plus le 12 septembre que 23 000, les véhicules de combat étant réduits à portion congrue. Les *Waffen-SS* de « Sepp » Dietrich et Keppler ont certes été battus, mais ils n'ont pas été annihilés. Ce noyau de vétérans va former l'ossature des unités qui s'élanceront trois mois plus tard dans l'offensive « Wacht am Rhein ». C'est un miracle de redressement militaire qui se termine par une victoire aux Pays-Bas avec la mise en échec de l'opération « Market-Garden » par le *II. SS-Panzer-Korps*. Trois éléments ont permis cette prouesse militaire :

- L'entraînement que les hommes ont suivi. Aguerris par les combats à l'Est pour les anciens, par leur rude formation pour les plus jeunes, les *Waffen-SS* ont affiché une grande maîtrise des tactiques de combat et une volonté d'en découdre à toute épreuve. Le rapport du capitaine *SAS* Blondeel, commandant l'opération « Noah », précise : « nous n'avons rencontré que des troupes *SS*. Comme de bien entendu, de bons combattants. En règle générale, ils ne se rendaient pas, même dans des conditions désespérées quand ils étaient attaqués. Mais pour autant que nous pûmes nous en assurer, ils semblaient avoir perdu la majeure partie de leur esprit agressif, leur enthousiasme et leur foi en la victoire finale. »

Néanmoins, la Résistance capture des soldats allemands dans les forêts ardennaises jusqu'au 25 septembre. Ces hommes auront préféré marcher vers l'est et rejoindre leurs lignes plutôt que de se rendre. Quant aux unités qui parviennent sur la ligne fortifiée, elles retrouvent le moral, comme en témoigne Herbert Rinks, commandant d'une petite *Kampfgruppe* de la LSSAH : « Au moins nous étions en vie. Nous étions choqués et épuisés. Une fois derrière le Westwall, nous avons pu rassembler toutes les unités allemandes

2

1 Un *StuG III Ausf. G* immortalisé durant la bataille d'Amhem, victoire offerte sur un plateau au *II. SS-Panzer-Korps* par un Montgomery désireux de terminer la guerre avant Noël et de prendre sa revanche sur des Américains qui l'ont totalement décrédibilisé pendant la bataille de Normandie.
Archives Caraktère

2 Le capitaine Édouard « Eddy » Blondeel, du *5th Belgian SAS Regiment*, ici à l'entraînement en Écosse, est en charge de l'opération « Noah ». Dans son rapport d'opération, l'homme décrit sans ambiguïté le jusqu'au-boutisme et la combativité des *Waffen-SS*.
CEGES # 30388

3 Ce nid de résistance allemand articulé autour d'un canon antichar *Pak 40* de *7,5cm* vient de céder sous les coups de boutoir de ce Sherman de la *1st US Army*.
US Nara

décimées et battues. Toutes ont réussi à se sortir de 600 kilomètres d'horribles batailles… Nous avons été en mesure de stabiliser le front sur la position bétonnée. Nous avions là un front continu, avec suffisamment de bunkers habitables et des installations de combat adéquates. Et nous qui sommes revenus épuisés et abattus de l'enfer de Caen, qui nous étions extraits de la poche de Falaise au terme d'une course éprouvante pour les nerfs à travers une France et une Belgique infestées de partisans, nous avons pu récupérer des forces et reprendre confiance. »

- Des Alliés qui n'ont pas su saisir les occasions qui leur ont été offertes. La fermeture de la poche de Falaise est arrivée trop tardivement, ce qui a permis à une bonne partie des forces allemandes de s'enfuir. Le repli des *7. Armee* et *5. Panzer-Armee* est si rapide et si bien mené qu'il prend de vitesse la logistique alliée. Celle-ci n'arrive pas à fournir assez de carburant pour poursuivre l'adversaire en retraite et l'empêcher de rejoindre ses lignes. Deux erreurs qui se paieront cash au cours de l'hiver, car elles permettent une reconstitution rapide des unités d'élite allemandes, qui combattront avec la fougue qui les caractérise pendant la bataille des Ardennes.

- Enfin, la qualité de l'encadrement du *I. SS-Panzer-Korps*. La *SS* forme une élite combattante à part, dont les chefs sont appréciés et jouissent de la confiance de leurs troupes. L'omniprésence de ceux-ci sur le front et la dynamique qu'ils insufflent à leurs soldats évitent la débâcle en maintenant la cohésion des unités. Même dans la retraite, les cadres se dépensent sans compter pour sauver le maximum de moyens, maintenant sans cesse leurs formations sur la ligne de feu dès qu'ils pouvaient sauver soldats et véhicules. Tout au long de la campagne, ces officiers ont pleinement eu conscience de l'exacte configuration tactique dans laquelle se trouvaient leurs divisions. Ils ont décidé en connaissance de cause et choisissent les bonnes options rapidement. S'ils ont perdu l'initiative, ils ont en permanence gardé le contrôle de leur situation au niveau tactique. Autant d'éléments qui ont grandement contribué au redressement du *I. SS-Panzer-Korps*, qui allait mettre les Américains à dure épreuve à partir du 16 décembre 1944, avant de connaître une défaite cette fois-ci irrémédiable…■

TANK BUSTERS !

Un tireur au bazooka et sa victime. Il s'agit d'un para de la *101st Airborne Division* qui reproduit pour les besoins de la propagande le tir qui l'a vu détruire ce Panther de la *Panzer-Brigade 107* à Son le 19 septembre 1944, durant l'opération « Market-Garden ». Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

L'INFANTERIE AMÉRICAINE DANS LE COMBAT RAPPROCHÉ ANTICHAR

2eme PARTIE

La distribution des lance-roquettes bazookas dans les unités de l'*US Army*, en 1943, a bouleversé la nature du combat antichar pour le *GI's*. Au fil des engagements, l'emploi au feu de cette nouvelle arme va faire l'objet d'affinements, pour finalement s'imposer comme l'arme indispensable au groupe de combat de l'infanterie américaine jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Par **Luc Vangansbeke**

CHASSEURS DE CHARS

L'arrivée du bazooka change la donne dans la défense antichar, mais à aucun moment il n'est envisagé de remplacer les canons par des lance-roquettes, les deux systèmes d'armes se complétant mutuellement. Le faible poids du bazooka constitue l'un des atouts majeurs des équipes de chasseurs de chars, formées sur base d'un groupe de fusiliers. L'effectif théorique de celui-ci est d'une douzaine d'hommes commandés par un sergent, mais souvent les pertes ont réduit le nombre de ses membres à un total de six à dix. Contrairement à ce qui se pratique dans d'autres armées, les chasseurs de chars américains s'infiltrent rarement dans les lignes ennemies pour attaquer des blindés en bivouac et préfèrent plutôt se poster en embuscade sur un axe de pénétration possible pour ceux-ci. En raison de la portée réduite des armes utilisées, les chasseurs de chars opèrent surtout en terrain fermé (comme un sous-bois ou une zone d'habitations), où les mouvements des blindés sont restreints, et où ils peuvent s'en approcher plus facilement sans être détectés. Ils ont aussi une préférence pour les opérations par mauvaise visibilité, de nuit, par temps de brouillard ou sous une forte pluie, mais ils ont rarement le loisir d'attendre le moment le plus favorable pour agir.

L'équipe se compose d'un élément d'attaque et d'un élément d'appui et de couverture. Le premier comprend le plus souvent un bazooka et ses deux servants, éventuellement renforcés d'un ou deux tireurs de grenades à fusil. Le second a normalement une arme automatique, généralement un fusil-mitrailleur BAR, dont la mission consiste à protéger l'élément d'attaque, à détourner l'attention des équipages de char ennemis et à les séparer de leur infanterie. Les autres membres de l'élément d'appui et de couverture, de deux à quatre fusiliers, sont armés de grenades à main et à fusil pour protéger les tireurs antichars, avec des fumigènes pour les soustraire à la vue des équipages de char et de l'infanterie d'accompagnement, avec des grenades à fragmentation pour tenir les fantassins ennemis à distance.

Dans le dispositif défensif du régiment, des équipes de chasseurs de chars sont parfois poussées en avant, jusqu'à hauteur des postes d'observation et d'écoute. Leur mission primaire peut être d'empêcher les véhicules de reconnaissance adverses d'approcher de la position principale amie, comme le font les éléments de liaison et de sécurité amis contre les patrouilles de reconnaissance ennemies. Au moment où l'adversaire lance son attaque, les chasseurs de chars peuvent infliger quelques pertes à la première vague d'assaut en vue de la retarder ou de la désorganiser, avant de se replier sur la position principale.

Sur celle-ci, d'autres équipes de chasseurs de chars peuvent être en embuscade le long d'itinéraires de pénétration à couvert, par lesquels les blindés ennemis sont susceptibles d'échapper aux tirs des canons antichars et de s'infiltrer dans le dispositif du régiment. Si un obstacle a été installé sur ce passage, le commandant de compagnie fait d'une pierre deux coups en ordonnant à l'équipe de tenir celui-ci sous le feu.

▶ Un autre tir sur un Panther déjà détruit lors de combats antérieurs, comme en atteste la position fort exposée du pourvoyeur. L'image montre le meilleur angle sous lequel engager un char et donne une idée du nuage de fumée dégagé par l'explosion d'une tête de roquette à charge creuse. Le modèle utilisé est encore un M1A1.

ÉQUIPE DE CHASSEURS DE CHARS EN EMBUSCADE

Dans l'exemple représenté ici, le groupe d'infanterie formant une équipe de chasseurs de chars ne compte que 9 hommes. L'emplacement choisi par le chef de groupe se situe le long d'un chemin traversant un bois aux arbres (non représentés) suffisamment espacés pour permettre l'observation, mais trop serrés pour qu'un char puisse y manœuvrer aisément. Le terrain est aussi parsemé de buissons offrant de bonnes possibilités de dissimulation. Le chemin traverse un petit ruisseau à sec par un gué. Le sentier arrivant de la droite n'est praticable que pour des piétons. Le chemin présente une voie d'infiltration possible pour des blindés sur le flanc d'une compagnie en ligne. L'itinéraire est emprunté par un détachement ennemi comprenant un char et une quinzaine de fantassins.

Le chef de groupe (1) occupe une position centrale d'où il a vue sur la quasi-totalité de ses hommes et sur une bonne partie du chemin. L'élément d'attaque comprend un binôme armé d'un bazooka (2) et un autre muni d'un tromblon M7 et de grenades à fusil antichars M9A1 (3). Pour mettre toutes les chances de son côté, le chef de groupe a encore fait poser un bouchon de mines dans le gué, là où elles sont le plus facile à dissimuler.

L'élément d'appui et de protection comprend un binôme armé d'un fusil-mitrailleur BAR (4) et un fusilier (5) qui a pris position à proximité du chef de groupe, juste de l'autre côté du chemin. Le dernier homme du groupe (6) est posté à quelque distance, le long du sentier, de manière à donner l'alerte au cas où une patrouille à pied ennemie arriverait de cette direction. Le pourvoyeur BAR, le deuxième homme du binôme lance-grenades et le fusilier posté près du chef de groupe disposent de grenades à fragmentation pour neutraliser les fantassins ennemis qui ne peuvent être engagés par le tireur BAR. Ils sont munis également de grenades fumigènes pour masquer les mouvements de l'équipe en cas de repli. Le groupe n'ayant aucun moyen de communication interne, le chef de groupe donne l'ordre d'ouvrir le feu à la voix et en commençant à tirer lui-même.

Enfin, des équipes de chasseurs de chars peuvent être maintenues en réserve pour agir dans la profondeur du dispositif. Leur mission primaire est de neutraliser les chars qui réussissent à y pénétrer. Les délais d'intervention sont souvent très courts, et alors qu'idéalement leur action devrait être coordonnée avec celle des autres sous-unités, elle tourne régulièrement au coup de main improvisé sans prendre le temps d'avertir qui que ce soit. Pour diriger leurs équipes de chasseurs de chars, les commandants de compagnie choisissent souvent parmi les jeunes sous-officiers ceux dotés de la plus grande agressivité et de l'esprit d'initiative le plus développé.

▲ Durant l'opération « Varsity », ces paras de la *17th Airborne Division* mettent en œuvre un canon sans recul M18 de 57 mm. Livrée en priorité aux troupes aéroportées peu avant la fin de la guerre, cette arme a une portée de près de 4 km, mais ne dispose que d'une faible capacité antichar. À aucun moment, elle n'est considérée comme un remplaçant potentiel du bazooka.

▼ Ces « Screaming Eagles » se regroupent après les premiers combats de Normandie. Le véhicule à l'avant plan est une chenillette Renault UE, plus légère que les chars français de capture rencontrés par les hommes des *505th* et *508th PIR* les premiers jours du D-Day.

COMBATS RAPPROCHÉS ANTICHARS

En Normandie, le largage des *82nd* et *101th Airborne Divisions* se déroule une fois de plus dans le chaos. L'esprit chasseur de chars des parachutistes se révèle déterminant face aux premières réactions ennemies, parfois appuyées par des *Panzer*. À l'aube du 6 juin 1944, le sergent O.B. Hill, du 2e bataillon du 508e régiment d'infanterie parachutiste (*508th PIR*), se trouve au premier étage d'une maison de Beuzeville en compagnie du sergent-chef Ray Hummel lorsqu'un détachement blindé allemand entre dans le village [1] : « *Nous avons ouvert la fenêtre pour jeter un coup d'œil sur les alentours. Nous avons entendu des bruits de tanks et nous nous sommes baissés pour échapper aux vues. Il s'agissait de chars légers Renault français, utilisés par l'Armée allemande dans ce secteur. Celui du milieu s'est arrêté juste sous notre fenêtre. L'écoutille supérieure s'est ouverte, et l'un des occupants a sorti le buste pour observer. J'ai passé une grenade Gammon à Ray, qui l'a lâchée dans le char par l'ouverture. Le tank a été mis hors de combat alors que les équipages des deux autres se demandaient toujours ce qui venait de se passer.* » Ne disposant d'aucune autre arme antichar, les deux sous-officiers et leurs hommes se replient dans les champs voisins, mais les blindés ennemis survivants ne les poursuivent pas.

Vers 16h00, un détachement d'infanterie allemand, soutenu par trois autres Renault, s'en prend à un élément du 1er bataillon du *505th PIR* défendant un pont sur la Merderet, à 3 kilomètres à l'ouest de Sainte-Mère-Église. Les parachutistes disposent de trois bazookas et d'un canon antichar, qui immobilise le véhicule de tête. Le soldat Marcus Heim Jr., de la *A Company*, est le pourvoyeur du lance-roquettes installé au sud du pont [2] : « *Le second tank s'est avancé et a poussé le premier sur le côté. Nous nous sommes rapprochés du deuxième char et avons ouvert le feu sur celui-ci aussi vite que je pouvais réapprovisionner le bazooka. Nous l'avons d'abord touché à la jonction entre la coque et la tourelle, puis à une chenille et, au troisième coup, il s'est enflammé. Nous commencions à manquer de roquettes, et le troisième blindé avançait toujours.*

[1] Nordyke (P.), *All American All the Way*, pp. 273-274.

[2] Nordyke (P.), *All American All the Way*, pp. 262-263.

LES LANCE-ROQUETTES ANTICHARS DE L'*US ARMY*, 1942-1945

En 1940, Henry H. Mohaupt, un ingénieur d'origine suisse, présente la grenade antichar M10 à charge creuse, mais l'*US Army* lui préfère la M9, plus légère. Son fort pouvoir de pénétration intéresse néanmoins les militaires, plus particulièrement le lieutenant-colonel Leslie A. Skinner et le capitaine Edward G. Uhl, spécialistes des roquettes, travaillant pour l'*Ordnance Department*. Les deux officiers montent la charge M10 sur un moteur-fusée, ce qui donne la roquette antichar T1, standardisée plus tard sous la dénomination militaire M6. Simultanément, Uhl met au point un tube de lancement en acier, d'un diamètre intérieur correspondant aux 2.36 pouces (60 mm) de la roquette et d'une longueur d'environ 1,40 mètre. Celui-ci deviendra le lance-roquettes M1.

Le démarrage du moteur-fusée se fait électriquement, par deux piles de 1,5 volt logées dans la poignée de tir. Une crosse en bois située derrière celle-ci permet d'épauler fermement le tube muni d'une seconde poignée, qui se trouve à une trentaine de centimètres en avant de la poignée de tir. Bien que la portée théorique de la roquette approche les 600 yards (1 yard = 0,9144 mètre) et que la hausse de l'arme soit graduée de 100 à 400 yards, un bon tireur a une chance raisonnable de toucher un char à 250 yards. La charge creuse peut percer jusqu'à une dizaine de centimètres d'acier.

En mai 1942, une démonstration avec des roquettes à tête inerte est effectuée devant un groupe d'officiers conduits par le lieutenant général Lesley McNair, commandant l'*Army Ground Force*. La cible est un char moyen M3 Lee roulant à une vitesse de 40 km/h. Uhl met le premier coup au but. Impressionné, McNair demande à essayer l'arme et fait mouche à son tour, de même que plusieurs autres membres de l'assistance. L'un d'eux compare le tube au bazooka, un instrument de musique bricolé par l'artiste Bob Burns. Le nom lui restera, bien que ce ne soit qu'en 1943 qu'il se généralisera parmi la troupe.

Après une nouvelle démonstration en présence du général George C. Marshall, le tube de lancement M1 et la roquette M6 sont mis en production. Les premiers exemplaires sont livrés aux Soviétiques, et certains ne tardent pas à tomber aux mains des Allemands. L'*US Army* utilise ses premiers bazookas en Afrique du Nord et en perd également quelques-uns. Les ingénieurs du *III. Reich* s'en inspireront pour développer le *Panzerschreck*, d'un calibre de 88 mm.

Le M1 est fabriqué en 112 790 exemplaires, mais il présente des lacunes. Le moteur-fusée de certaines roquettes M6 ayant explosé au moment de la mise en marche, la M6A1 prend sa suite au printemps 1943. Les M6 déjà livrées sur les théâtres d'opérations sont modifiées sur place et rebaptisées M6A2. La roquette M6A3, qui entre en service en août 1943, est munie d'une ogive arrondie.

La version M1A1 du tube de lancement est dotée à l'arrière d'un réseau de cordes à piano, extrêmement résistantes, destinées à protéger le tireur contre une explosion du moteur-fusée, le système de branchement des fils de la roquette est amélioré, la poignée avant est supprimée, et un petit bouclier de déflexion, d'un diamètre de 20 cm et destiné à protéger le tireur contre les particules de charge propulsive projetées vers l'arrière, est monté près de la bouche, mais celui-ci sera souvent retiré par les utilisateurs. Au total, 59 932 M1A1 sont produits à partir de l'été 1943.

▲ Ce parachutiste de la *101st Airborne Division* est armé d'un bazooka M1A1. Celui-ci n'étant pas démontable, contrairement au M9 qui lui succédera, ce n'est pas une mince affaire pour son porteur de passer la porte au moment de sauter. La possibilité de larguer les tubes dans des containers a été écartée en raison de la trop grande difficulté à les retrouver après le largage. Des capuchons de toile sont fournis pour protéger les deux ouvertures aux extrémités de l'arme.

Le tube restant fort encombrant pour les parachutistes, la version M9 peut se séparer en deux éléments, ce qui permet de l'allonger d'une quinzaine de centimètres tout en facilitant le passage dans les portes des avions. La portée utilisable en antichar passe à 300 yards. Les piles ayant tendance à perdre leur charge par temps froid ou en milieu humide, une petite magnéto s'y substitue, produisant le courant électrique nécessaire à la mise en route de la fusée. La crosse en bois est remplacée par une autre, à deux positions et faite d'une lame métallique pliée.

Le système de jonction des deux éléments du tube présentant des défauts, le M9 n'est produit qu'à 26 087 exemplaires et cède la place au M9A1 en septembre 1944. Une nouvelle hausse, graduée de 50 en 50 jusqu'à 600 yards, est adoptée après la mise en service des premiers exemplaires. Un total de 277 819 M9A1 sera fabriqué.

M9A1 Antitank Rocket Launcher

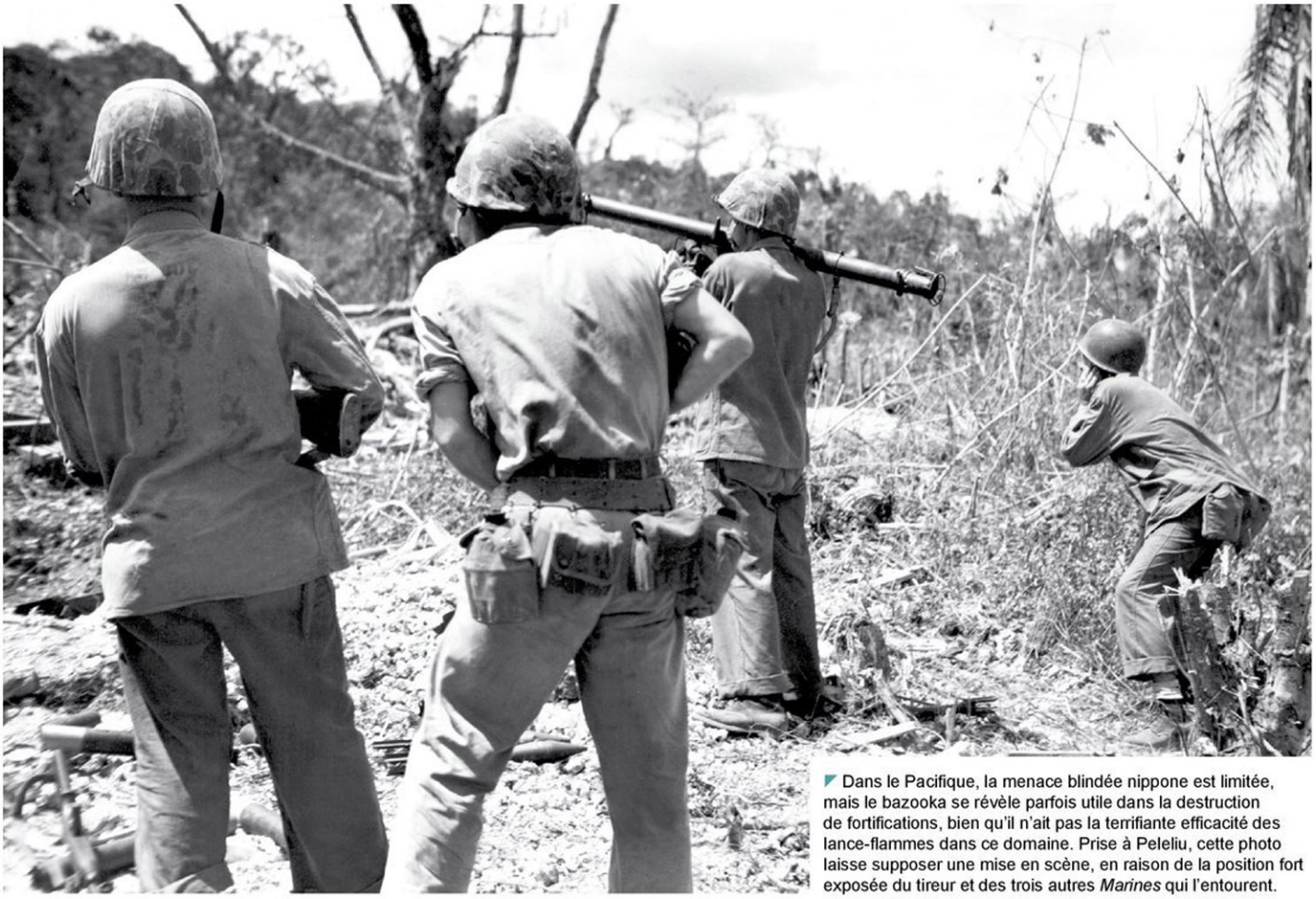
Peterson [le tireur, Ndla] *m'a demandé de traverser la route et de voir si Bolderson pouvait nous en fournir. J'ai bondi de l'autre côté de la route et, avec tout le plomb qui volait, j'ai encore toujours peine à croire que j'y sois parvenu indemne. Arrivé là, j'ai trouvé un soldat tué, mais Bolderson et Pryne avaient disparu. Leur bazooka se trouvait au sol, marqué de plusieurs impacts de balles. Ne trouvant ni Bolderson ni Pryne, j'en ai conclu qu'au moins un des deux était blessé. J'ai trouvé les roquettes qu'ils avaient laissées et traversé à nouveau la route pour rejoindre Peterson. Les Allemands tiraient toujours, et j'ai eu de la chance une fois de plus. Peterson et moi avons fait bon usage de ces roquettes supplémentaires contre le troisième char. C'était la journée la plus dure de ma vie. Comment nous n'avons pas été blessés ou tués, Dieu seul le sait.* »

Comme pour les canons antichars, le développement des blindages des *Panzer* aura toujours une longueur d'avance sur celui des roquettes à charge creuse. Très rapidement, les tireurs cherchent à toucher leurs cibles dans le flanc, particulièrement lorsqu'il s'agit de Panther ou de Tiger dont le blindage frontal est pratiquement invulnérable à tous les types d'armes antichars de l'*US Army* en dehors des canons de 90 mm. Malgré cette faiblesse, le bazooka reste l'arme antichar la plus appréciée des fantassins américains. C'est ainsi qu'invité à nommer les quatre armes ou équipements qui, selon lui, ont le plus contribué à la victoire alliée, le général Eisenhower citera le bazooka avant la Jeep, la bombe atomique et l'avion de transport C-47 Dakota ! ■

Deux parachutistes de la *17th Airborne Division* se réchauffent comme ils le peuvent autour d'un feu en janvier 1945. L'homme de gauche est armé d'un bazooka M9.

BIBLIOGRAPHIE

- Nordyke (P.), *All American All the Way, from Sicily to Normandy, A combat history of the 82nd Airborne Division in World War II,* Minneapolis (MN, USA), Zenith Press, 2009
- Rottman Gordon (L.), *The Bazooka*, Oxford (UK), Osprey Publishing Ltd, 2012
- Rottman Gordon (L.), *World War II Infantry Antitank Tactics*, Oxford (UK), Osprey Publishing Ltd, 2005
- s.n., *FM 7-20, War Department Field Manual, Infantry Battalion*, Washington DC, War Department, 1944



Dans le Pacifique, la menace blindée nippone est limitée, mais le bazooka se révèle parfois utile dans la destruction de fortifications, bien qu'il n'ait pas la terrifiante efficacité des lance-flammes dans ce domaine. Prise à Peleliu, cette photo laisse supposer une mise en scène, en raison de la position fort exposée du tireur et des trois autres *Marines* qui l'entourent.

MOYENS DE FORTUNE

Malgré l'arrivée du bazooka et de la grenade M9A1, la défense antichar aux petits échelons laisse une part à l'imagination et au sens de l'improvisation des combattants. Parmi les techniques de combat rapproché antichars enseignées aux fantassins, figure celle consistant à glisser une mine sous la chenille d'un char en mouvement. Tout l'art réside évidemment dans le fait de réussir à s'approcher du *Panzer* sans se faire repérer, mission quasi impossible quand il est accompagné d'infanterie. Méthode moins périlleuse : former un chapelet de trois ou quatre mines à l'aide d'une longue corde, les dissimuler au bord d'un chemin et les tirer sous l'une des chenilles à l'arrivée d'un blindé ennemi.

L'explosion d'une dizaine de grenades attachées ensemble suffit parfois à rompre une chenille, à bloquer la tourelle ou à provoquer un incendie lorsqu'elle survient au bon endroit. Généralement, une seule grenade est munie de son détonateur, et les autres sautent par sympathie. L'utilisation d'un sac contenant une charge de 5 à 10 kg de TNT a un effet similaire, mais, une fois de plus, le plus dur est de s'approcher suffisamment du véhicule ennemi pour placer la charge au bon endroit.

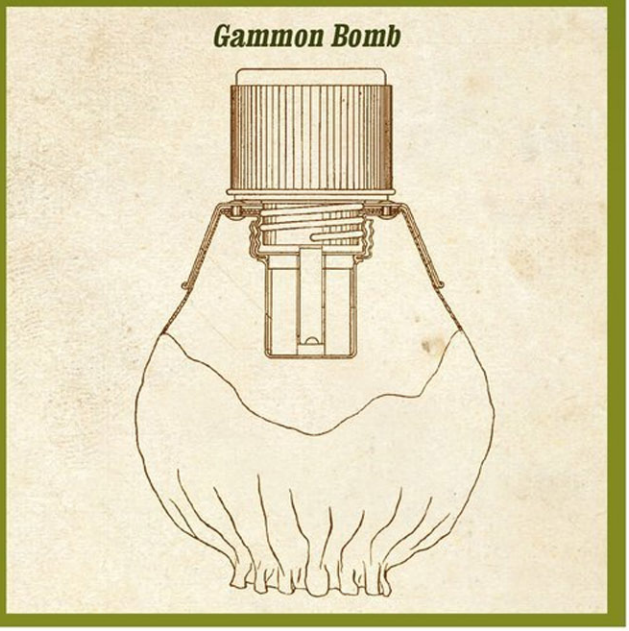
Inventée par le capitaine R.S. Gammon, du *Parachute Regiment*, la *No 82 Grenade* britannique, plus connue sous le nom de *Gammon Bomb,* consiste en un petit sac de toile muni d'une coiffe métallique où se loge une fusée Allways explosant à l'impact. L'utilisateur peut modifier à sa guise la charge contenue dans le sac, et pour obtenir un effet antipersonnel, il y mettra une petite quantité d'explosif et des clous ou d'autres pièces métalliques se changeant en éclats meurtriers au moment de l'explosion. En configuration antichar, le sac est rempli d'explosif à sa capacité maximale, soit environ 900 grammes. Le poids à vide de la *Gammon Bomb* est de 340 grammes. L'arme connaît un certain succès parmi les troupes aéroportées britanniques et américaines, qui l'utilisent contre divers types d'objectifs, mais son effet reste des plus limités contre des chars, comme le *Panzer IV*, le Panther et le Tiger allemands.

Le cocktail Molotov consiste en une bouteille remplie d'essence et d'un épaississeur (huile de vidange, graisse ou morceaux de caoutchouc) pour que le mélange adhère au véhicule visé et brûle plus longtemps. Un bout de chiffon muni d'un nœud est enfoncé dans le goulot et sert à la fois de bouchon et de manchon d'allumage. La mise à feu peut aussi se faire à l'aide d'un bouchon d'allumeur de grenade ou chimiquement, en ajoutant une ou deux cuillerées d'acide sulfurique à l'essence et en attachant sur la bouteille une pochette de tissu ou de papier contenant un mélange de sucre et de chlorate de potassium. Le contact entre le mélange et l'acide dégage une chaleur suffisant à enflammer l'essence.

Bien que le cocktail Molotov ait rencontré un certain succès durant la guerre d'Espagne, il suffit rarement à incendier un char plus moderne, comme le Tiger ou le Panther. Le meilleur espoir du lanceur réside dans l'effet psychologique obtenu lorsque l'équipage aperçoit les flammes à travers ses épiscopes et que, croyant à tort que son véhicule est en feu, il cherche à l'évacuer. Les chances de destruction augmentent évidemment lorsque plusieurs lanceurs visent le même char.

En fait, si ces méthodes semblent infaillibles au cinéma ou lors d'exercices, leur efficacité baisse sérieusement en combat réel, et seuls des chasseurs de chars expérimentés ont une chance de sortir vivants de ce combat. Il s'agit bien d'armes antichars du pauvre, et lorsqu'on a la chance de disposer de canons, de bazookas et de grenades antichars en nombre suffisant, personne ne songe à recourir à de tels expédients.

▶ Ce sous-officier à l'entraînement aux États-Unis (d'où la tenue de travail Blue Denim) présente deux moyens incendiaires. Le premier consiste en une bouteille d'essence, apparemment sans épaississeur et pas encore dotée de sa mèche. Le second semble être un sac rempli de matières inflammables visqueuses, auquel on boutera le feu juste avant de le lancer. La combinaison de la bouteille et du sac pourrait avoir un assez bon effet, à condition que les deux arrivent simultanément à proximité d'une ouverture dans le capot moteur du char, ce qui est plus facile à dire qu'à faire ! US Army



SCUD HUNTERS !

CHASSE AUX SCUD POUR LES FORCES SPÉCIALES

Août 2013. Cela fait presque deux ans et demi déjà qu'une guerre civile aux relents d'épuration confessionnelle déchire la Syrie. Le 21 du mois, une attaque au gaz sarin perpétrée par le régime dans la banlieue de Damas fait des victimes par centaines. Certes, il s'agit là d'une salve de roquettes, mais il n'en reste pas moins que la *Synthèse nationale de renseignement déclassifié*, document français officiel, liste encore, au rang des moyens intrinsèques de l'arsenal syrien, d'antiques Scud-B et Scud-C. Ce n'est pas tout. Diverses nations occidentales caressant alors l'espoir de commanditer une prompte riposte, une des options envisagées consiste à envoyer une escadrille d'avions larguer quelques bombes ou missiles guidés.

Par **Jean-Jacques CÉCILE**

Oui mais voilà, prétendre concrétiser cette ambition nécessite auparavant de réduire au silence les batteries de missiles antiaériens aux ordres de Bachar el-Assad. C'est dans ce contexte qu'en date du 28, le *Mirror Online* fait ses choux gras de la présence clandestine sur le théâtre des opérations d'une poignée d'équipes issue des forces spéciales britanniques, *Special Air Service* en tête, agrémentant son article de ce jugement émis par une source militaire anonyme : « il est vital qu'ils trouvent tous les sites de missiles pouvant menacer soit les bateaux britanniques soit les appareils à réaction de la RAF ; ces sites seront ensuite neutralisés par des missiles lancés depuis la haute mer. Le risque de capture que courent ces unités de forces spéciales n'entre pas en jeu. » [1] Certes, tout cela nécessite confirmation, et comparaison n'est pas raison. Il n'empêche : l'on constate en l'occurrence la réunion à divers degrés d'une sainte trilogie, à savoir les missiles Scud, des substances chimiques et le SAS. Ce n'est certes pas la première fois.

◀ Engagées dans la chasse aux missiles irakiens, les équipes américaines rattachées à la *Joint Special Operations Task Force* utilisent systématiquement des engins motorisés, en particulier des *Desert Patrol Vehicles* (DPV) dont un exemplaire est ici photographié. Le *Special Air Service* dédaignera ce type d'engins, le trouvant trop limité en charge utile ainsi qu'en autonomie. Presque vingt ans plus tard, en 2010, certaines informations feront état de l'évaluation par le même SAS du *Rhino Air*, un *buggy* militarisé basé sur un châssis de quad et suffisamment léger pour être largué d'un avion puis pour planer suspendu à un parachute sur des distances avoisinant les 40 kilomètres Photo Ray Mooney. *Department of Defense*

LE SCUD, UN ÉPOUVANTAIL

Lundi 25 février 1991, à Al Khobar, en Arabie saoudite, non loin de Dharhan. La nuit est tombée. Les militaires du *475th Quartermaster Group (Provisional)*, une unité de réservistes américains basée en Pennsylvanie et spécialisée dans la gestion des approvisionnements, dorment pour la plupart du sommeil du juste. Pas pour longtemps. Sans crier gare, un missile Scud irakien fond sur sa proie. La tête explosive détonne, provoquant une boule de feu d'une hauteur de trente mètres. Les flammes se propagent rapidement, réduisant en particulier un entrepôt à l'état de carcasse fumante. Dans les décombres, l'Armée américaine relève 27 cadavres et près d'une centaine de blessés. Pourtant, une batterie de missiles antiaériens Patriot, ce que la technologie *made in USA* a alors de meilleur, a été basée à proximité. En vain. Deux enquêtes de commandement diligentées après la tragédie révéleront, trois mois plus tard, que le radar de la *11th Air Defense Artillery Brigade* était resté aveugle. Initialement, les premiers rapports avaient en outre fait état d'une désintégration du missile lors de sa retombée, propageant une légende qui aura la peau dure, même si, au final, il sera confirmé que l'engin avait bel et bien conservé son intégrité. Le Scud représente donc une menace avérée. La menace, justement.

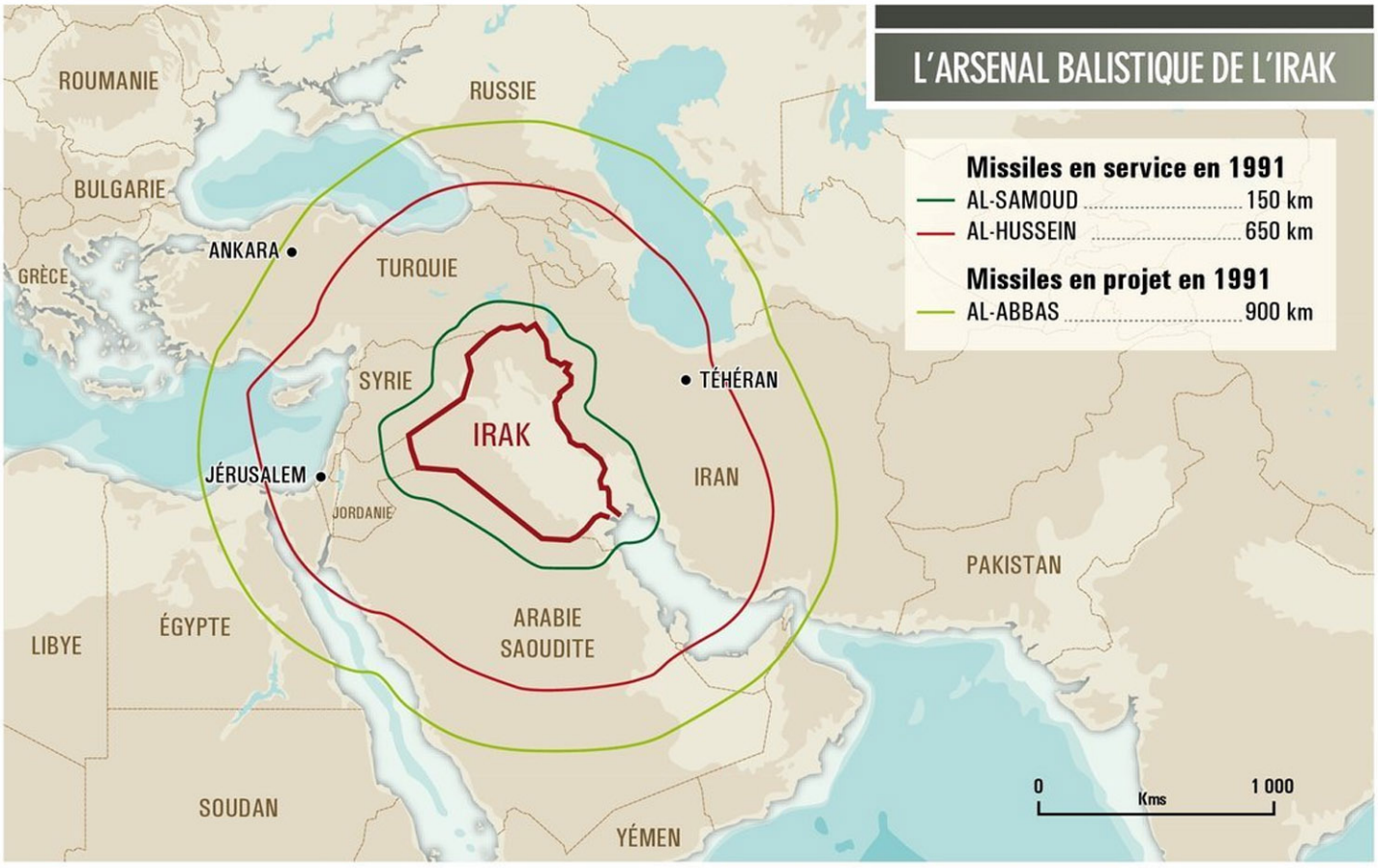
C'est en 1974 que le potentat moyen-oriental reçoit sa première charretée de missiles Scud, plus précisément des engins R17/R300/8K14 (dénomination soviétique) connus en Occident sous la dénomination de SS-1c Scud-B. Côté URSS, cette version, entrée en service dès 1961-62, est tout d'abord basée sur un châssis chenillé dérivé du char lourd JS-3, lequel châssis est très vite remplacé, en 1965, par le MAZ-543, engin blindé à 8 roues. Le Scud y gagne une meilleure mobilité, qui allait, trente ans plus tard, poser tant de problèmes à la coalition. Les premiers à goûter aux missiles irakiens sont les voisins chiites : lors de la guerre Iran-Iraq (septembre 1980 à août 1988), les nervis de Saddam Hussein lancent approximativement 360 engins Scud ou dérivés comparables. Mieux : en quarante jours s'étendant de février à avril 1988, ce ne sont pas moins de 200 fusées qui sont tirées en salves de trois, à raison d'une moyenne à peine inférieure à deux salves quotidiennes [2]. De manière générale, l'engin est crédité d'une portée de 300 kilomètres ainsi que d'une erreur circulaire probable de 450 mètres ; en Union soviétique, il a les capacités nucléaire, chimique et conventionnelle, ce qui n'est pas le cas s'agissant des engins irakiens, du moins initialement.

Dans les années 1980, Bagdad s'essaie à moderniser ses missiles *Scud*, effort qui aboutit à la production des engins al-Hussein (portée de 600 à 650 kilomètres, capable de frapper Israël, 200 engins tirés pendant la guerre Iran-Irak) et al-Abbas. Ce dernier est doté d'une tête militaire réduite à 300 kg (certaines sources évoquent même 140 à 180 kg contre près d'une tonne en ce qui concerne le Scud-B), ainsi que de réservoirs agrandis : il affiche ainsi une portée de 900 kilomètres. Ses dimensions supérieures imposent son emport par un engin spécifique, l'al-Waleed, en fait un poids lourd *Saab-Scania* adapté à ce rôle.

[1] Hughes (C.), « SAS hunting Syrian missiles as Allies prepare for bombing blitz », *Mirror Online*, 28 août 2013. Sauf indication contraire, toutes les traductions ont été effectuées par l'auteur.

[2] Lennox (D.), « Iraq – Ballistic Missiles », *Jane's Soviet Intelligence Review*, octobre 1990.

▼ TEL (transporteur-érecteur-lanceur) SS-1c Scud-B soviétique photographié en 1985. Photo *Department of Defense*.



Quelle est l'étendue de l'arsenal ainsi constitué ? Dans les années précédant l'opération « Desert Shield/Desert Storm », « les rapports de renseignement américains indiquent que Saddam Hussein possède au plus 50 véhicules transporteurs-érecteurs-lanceurs. Ce nombre est révisé à la baisse juste avant le conflit pour aboutir à 18 TEL. Les services de renseignements israéliens avaient auparavant affirmé à leurs homologues américains que la barre se situait beaucoup plus haut, éventuellement jusqu'à 500. Cette information est cependant écartée, et l'estimation américaine de 18 TEL est adoptée comme le décompte officiel de référence par les planificateurs de la coalition. Cependant, les estimations des services de renseignements feront plus tard état d'un nombre s'élevant jusqu'à 15 bataillons dotés de 15 TEL chacun pour un total de 255 » [3]. Or, puisque dûment repérés et catalogués, les quelques sites fixes sont rapidement transformés en chaleur et poussière par l'aviation d'attaque au sol occidentale. Ce sont donc principalement ces engins montés sur des TEL mobiles et furtifs qui vont véritablement poser problème.

Ce beau discours pèche cependant au moins sur un point : il passe sous silence une dimension de la problématique, pourtant essentielle, que l'on pourrait qualifier de « psychologico-stratégique ». Car « en termes strictement militaires, ces armes peu précises et peu fiables n'ont qu'une utilité limitée en tant qu'armes de destruction des forces adverses » [4]. Mais « pendant la première semaine des attaques, 26 missiles sont lancés contre Israël, et même s'ils causent des dommages mineurs, ils instillent au sein de la population un fort sentiment psychologique de malaise » [5]. À la menace qui plane sur les têtes et s'abat sans crier gare s'ajoute la crainte que Saddam Hussein ne garnisse les têtes militaires de substances chimiques. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le spectre malfaisant d'un autre holocauste se profile insidieusement dans les esprits. Le gouvernement israélien est sous pression, la rue exige une riposte foudroyante. Si riposte aérienne il y a, hypothèse la plus probable, les avions portant l'étoile de David ne pourront faire autrement que de violer les espaces aériens syrien, jordanien et/ou saoudien, trois pays pas franchement en bons termes avec Tel-Aviv. Or, l'Arabie saoudite ainsi que la Syrie sont membres de la coalition, la Jordanie ayant quant à elle choisi une voie médiane favorable à l'intervention militaire mais menée exclusivement par des nations arabes. Même si, nous l'avons vu, Saddam Hussein n'épargne nullement l'Arabie saoudite, une intervention israélienne risquerait donc fort de faire éclater cette coalition hétéroclite, provoquant un schisme entre nations occidentales et nations orientales, mettant *de facto* à mal la validité de la caution arabe. Cela, Washington n'en veut à aucun prix. Seule solution pour l'Oncle Sam : donner des gages à Tel-Aviv (par exemple sous forme de batteries de missiles Patriot) et prendre le problème à bras-le-corps afin d'en minimiser les effets. La chasse aux TEL Scud est soudainement propulsée en tête de liste des priorités américaines.

LES FORCES SPÉCIALES À LA RESCOUSSE

Reste que traquer puis détruire ces cibles éminemment furtives est plus facile à dire qu'à faire, car en la matière, les Irakiens savent s'y prendre. Ils utilisent des leurres imitant à merveille les MAZ-543 surmontés de leurs missiles. Certains de ces leurres sont confectionnés en Allemagne de l'Est dans des unités telles que celle encasernée à Storkow, qui survivra miraculeusement à la réunification car maîtrisant des savoir-faire uniques. Lorsqu'en 2010 Uwe Hessler vient y traîner ses guêtres pour le compte du média *Deutsche Welle*, le capitaine Kaiser, maître de céans, lui précise du reste, en lui présentant un leurre de Scud-B : « le dictateur irakien Saddam Hussein a utilisé de tels leurres pour mystifier les avions des forces de la coalition menée par les États-Unis, qui les soumirent à un bombardement massif. Ce qui lui a permis, un peu plus tard, de tirer des missiles Scud réels contre Israël et l'Arabie saoudite, ils avaient été cachés ailleurs ». Et l'officier d'ajouter : « nous-mêmes n'avons rien à voir avec les leurres irakiens, mais des représentants

[3] Hunter (T.), « The Role and Effect of Special Operations Forces in Theater Ballistic Missile Counterforce Operations During Operation Desert Storm », http://www.specialoperations.com/Focus/SCUD-Hunt/default.htm ; sans indication de date.

[4] Rosenau (W.), *Special Operations Forces and Elusive Enemy Ground Targets – Lessons from Vietnam and the Persian Gulf War*, RAND Corporation, 2001, p. 29.

[5] *Ibid.*

de l'OTAN [en visite] ont été vraiment impressionnés lorsque nous leur avons montré des TEL Scud similaires produits au profit des forces armées est-allemandes » [6]. Revenons cependant à nos moutons.

Les Irakiens savent également mettre le terrain à profit, cachant leurs missiles dans des oueds, sous des ponts routiers, excellant aussi dans l'art de les camoufler en un temps record si besoin est. Ils ont préparé des enclos le long des autoroutes dans l'Ouest du pays. La séquence de lancement irakienne est par ailleurs plus courte que celle de son homologue soviétique : moins d'une demi-heure contre 90 minutes. Résultat, lorsqu'un avion de détection aérienne AWACS (*Airborne Warning and Control System*) dirige un chasseur-bombardier d'attaque au sol F-15E vers le lieu où l'on vient tout juste de percevoir un lancement de missile, c'est souvent trop tard. Un pilote témoigne : « vous le voyez monter droit vers le ciel. C'est alors que l'AWACS vous hurle dessus, braille en vous disant d'y aller, et nous mettons cap sur la zone aussi vite que nous le pouvons. En une occasion, le lancement avait eu lieu à environ 45 kilomètres de notre position, mais lorsque nous sommes arrivés sur place, nous avons effectué des allers-retours le long de la chaussée sans que la nacelle de ciblage ne détecte autre chose qu'un spot chaud à la surface du sol. Lorsque nous avons repéré la zone chaude, cela ne faisait pas plus de cinq minutes que le missile avait été lancé. Ces types étaient très rapides. Comme des cafards disparaissant dès que l'on allume la lumière dans la cuisine. » [7]. Lorsqu'une météo boudeuse complique les opérations, le succès devient encore plus aléatoire. Existe-t-il d'autres solutions plus efficaces ? Ne pourrait-on pas noyer les cieux sous une flopée de drones ? Allons donc : nous ne sommes qu'en 1991, et l'emploi de ce genre d'engins n'est encore qu'embryonnaire. Même chose en ce qui concerne l'avion-radar de surveillance du sol américain dénommé *Joint Surveillance Target Attack Radar System* (JSTARS). Lorsque Saddam Hussein jette son dévolu sur le Koweït, il n'en existe que deux exemplaires, et ce ne sont que des prototypes. Ces joujoux technologiques fournissent certes des capacités intéressantes, mais ce n'est pas suffisant, il faut faire mieux. Or, assurer en permanence la surveillance du champ de bataille est une équation qui n'admet alors que de rares solutions au rang desquelles celle-ci : faire appel aux forces spéciales. Ce n'est certes pas la panacée, mais c'est déjà un bon début.

Un début cependant laborieux. Car Norman Schwarzkopf, généralissime des armées alliées, n'est pas un chaud partisan des opérations spéciales. Jeune officier durant le conflit vietnamien, il n'a guère été impressionné par les Bérets verts ; il conserve au contraire le souvenir d'unités spéciales ayant souvent besoin des forces conventionnelles pour se tirer de mauvais pas. Plus tard, le tragique échec de l'opération « Eagle Claw » (avril 1980, tentative de libération des 53 otages détenus dans l'ambassade américaine de Téhéran) allait le renforcer dans sa conviction qu'il s'agit là d'un instrument difficile à manier pour des résultats plus qu'aléatoires.

▲ Une des solutions américaines pour éviter qu'Israël ne joue le rôle du chien fou dans un jeu de quilles nommé « Desert Storm » : défendre le territoire hébreu au moyen de missiles antimissiles *Patriot*.
Photo Spc. Henry, *Department of Defense*

[6] Hessler (U.), « East German army unit finds skills still in demand after reunification », *Deutsche Welle*, 16 août 2010.

[7] Hunter (T.), *op. cit.*

M998 HMMWV
1st Special Forces Operational Detachment-Delta
Armée américaine
Secteur inconnu, Irak, février 1991

Aussi, lorsque ses généraux viennent le voir pour lui proposer de lâcher la bride aux commandos spéciaux, il ne leur concède que des missions de niche : mise à disposition d'officiers de liaison auprès des forces arabes, emploi des nageurs de combat *SEALs* dans des tâches de déminage et enfin recours aux hélicoptères Pave Low lorsqu'il s'avère nécessaire d'aller récupérer un aviateur dont l'appareil a été abattu. Une misère.

À Londres également, on pose des conditions. D'accord pour prêter des détachements issus du *Special Air Service* mais si et seulement si deux impératifs sont respectés : premièrement qu'une mission véritablement stratégique leur soit confiée et deuxièmement que des moyens aériens soient disponibles afin d'extraire les équipes en cas d'urgence. Alors que l'année 1990 se termine, force est de reconnaître qu'aucune de ces deux conditions n'est remplie [8]. Cela fait pourtant plusieurs mois déjà que les Britanniques grenouillent dans le coin. En août 1990, le *22nd Special Air Service Regiment* se compose de quatre escadrons opérationnels (A, B, D et G) plus un escadron de réserve, le *R Squadron*. Lorsque les blindés irakiens passent la frontière, les *D* et *G Squadrons* sont au Dhofar. Les deux escadrons opérationnels restants sont prestement rappelés, et bientôt, 300 soldats du régiment (*A*, *B* et *D Squadrons* plus 15 hommes du *R Squadron*) sont à pied d'œuvre. La presse, elle, ne tarde pas à voir le SAS partout. *Le Monde* reprend des informations publiées par le *Sunday Times* selon lesquelles une équipe de Hereford s'est, au Koweït, emparée d'un missile sol-air irakien. But : obtenir des précisions sur les systèmes de guidage modifiés par les ingénieurs de Saddam Hussein. Pour faire bonne mesure, les servants de la batterie sont par ailleurs kidnappés [9]. Parlant au conditionnel, le présentateur du journal télévisé de *France 2* évoque, le 17 janvier 1991 au soir, la mise en place de balises par les chuteurs du SAS. Il s'agit de guider les avions de la coalition vers leurs objectifs. Info, intox ? Allez savoir…

Puis, en janvier 1991, la situation se débloque brusquement. Du côté britannique, le général Peter de la Billiere, ancien chef de corps du SAS et commandant les forces de Sa Très Gracieuse Majesté affectées à la reconquête, finit par emporter le morceau. Le travail de sape qu'il a engagé aboutit enfin : « pendant des semaines, j'avais périodiquement évoqué avec Norman Schwarzkopf la possibilité d'envoyer des équipes du SAS patrouiller en arrière des lignes irakiennes. Il a tout d'abord été sceptique, en partie à cause de son aversion profondément enracinée envers les forces spéciales et en partie à cause de sa conviction que l'écrasante supériorité aérienne des Alliés allait nous permettre de faire ce que nous voulions en recourant exclusivement à des moyens conventionnels. J'avais cependant réussi à le persuader à temps que les gens du SAS étaient assez grands pour s'occuper d'eux-mêmes, qu'ils ne le laisseraient pas tomber et qu'ils pouvaient être utiles en coupant les communications irakiennes. Ensuite, les Scud se révélèrent constituer une brèche dans nos lignes de défense. En partie à cause de la couverture nuageuse basse, en partie à cause de la mobilité et de l'emploi avisé qu'il était fait des lanceurs, nous n'arrivions pas à trouver puis à détruire les missiles menaçant Tel-Aviv ainsi que d'autres cibles clés en Israël. Norman finit par admettre que nous devions déployer les détachements du SAS. » [10] Certains aspects de l'entraînement subi sont emblématiques de la psychose qui régnait alors. Un membre du *A Squadron* rapporte ainsi avoir reçu, lors d'un exercice mené conjointement avec les Américains sous un soleil de plomb exactement, un message l'avertissant qu'un missile Scud équipé d'une tête chimique venait d'exploser à proximité immédiate. Explosion fictive, bien entendu, mais entraînement difficile, guerre facile, alors on fait comme si. Faire comme si en l'occurrence, cela a signifié revêtir dans l'instant la tenue de protection NBC (nucléaire, biologique, chimique) pour parcourir, sac au dos, les trois kilomètres restants dans le cadre de l'infiltration. Et l'homme d'ajouter : « croyez-moi, ce fut une expérience fort déplaisante. »

▲ Missile *Scud* détruit par un *Patriot*. Ce dernier a certes fait preuve d'une réelle efficacité dans son rôle antimissile, mais celle-ci a été grossièrement exagérée pour des raisons de propagande et de marketing.
Photo *Department of Defense*

[8] Crawford (S.), *SAS – Gulf Warriors*, éditions Simon & Schuster, Londres, 1995, pp. 40-47.

[9] « Américains et Britanniques se sont emparés d'un missile sol-air irakien », *Le Monde*, 15 janvier 1991.

[10] De la Billiere (General P.), *Looking for Trouble – SAS to Gulf Command, the autobiography*, éditions HarperCollins*Publishers*, Londres, 1995, pp. 410-411.

▼ Gambader dans le désert en ayant revêtu tout ou partie de la tenue de protection NBC (nucléaire, biologique, chimique) est une expérience fort déplaisante.
Photo SSgt. Ruark, *Department of Defense*

Des missiles Scud (ici aux mains des Soviétiques) sur leur tracteur-érecteur-lanceur MAZ-543. Ces missiles balistiques sont la hantise de la coalition et d'Israël. En 1991, juste avant l'opération « Desert Storm », ils sont décrétés cibles prioritaires des *Teams SAS* et *Delta Force*.
RIA-Novosti

Fin janvier parallèlement, du côté strictement américain cette fois-ci, le général Colin Powell, chef d'état-major des Armées, enjoint son subordonné, le général Schwarzkopf, d'inclure les forces spéciales dans ses plans de chasse aux Scud. L'ordre donne rapidement naissance à une *Joint Special Operations Task Force* (JSOTF), initialement composée d'un escadron opérationnel issu du *1st Special Forces Operational Detachment-Delta* (1st SFOD-D, la « Delta Force »), auquel s'ajoute un détachement provenant du *160th Special Operations Aviation Regiment* (160th SOAR). Le décor est planté.

LES BRITANNIQUES ENTRENT EN LICE

La chasse aux missiles Scud passe par trois modes d'action complémentaires : surveillance de trois itinéraires principaux d'activités militaires irakiennes (*Main Supply Routes*), nomadisation dans les zones de lancement et destruction des câbles de communication enterrés utilisés par Saddam Hussein pour transmettre les ordres de tir. La surveillance des trois itinéraires est prise en compte à partir du 23 janvier par trois équipes de huit hommes chacune détachées du *B Squadron* : sud (*South Road Watch* menée par l'équipe *Bravo One Zero*), centre (*Central Road Watch* menée par l'équipe *Bravo Three Zero*) et nord (*North Road Watch* menée par *Bravo Two Zero*). *South Road Watch* n'a qu'une existence très éphémère. À l'arrivée en zone de mission, le chef de patrouille s'aperçoit que le terrain désespérément plat n'offre absolument aucune possibilité de camouflage. Il prend la décision d'annuler purement et simplement la mission, il ne descend même pas de l'hélicoptère qui l'amène à pied d'œuvre. La mission menée par *Bravo Three Zero* (*Central Road Watch)* a elle aussi une durée de vie nettement plus courte qu'initialement prévu. Les huit hommes commencent par accomplir la mission de surveillance mais abandonnent très vite pour la même raison que précédemment : aucune possibilité de camouflage. En route vers le point de récupération par hélicoptère, le détachement est servi par la chance. Les hommes aperçoivent un convoi de véhicules irakiens immobilisé. Un raid aérien est requis et obtenu. Trente-cinq minutes plus tard, les avions détruisent l'ensemble, tandis que la patrouille du SAS ramène deux prisonniers, dont un officier. Très médiatisée, l'épopée de *Bravo Two Zero* (*North Road Watch*) est bien connue. Sans doute n'est-il pas indispensable d'y revenir en détail, sauf pour évoquer une des polémiques qui s'ensuivit.

La vie dans une unité classique se déroule immuablement ainsi : les altitudes hiérarchiques, c'est leur rôle, édictent des ordres censés régler dans leurs moindres détails les activités imposées aux échelons inférieurs, il n'y a ni à penser ni à interpréter, il suffit d'exécuter. Dans les unités de forces spéciales en revanche, ce n'est pas cela du tout. Tout chef d'équipe y reçoit sa mission en termes relativement généraux, à charge pour lui, aidé de tous ses hommes, de trouver ensuite la solution tactique la mieux adaptée. Ceci fait, il est tenu d'en exposer les modalités à ses chefs lors d'une séance sacramentelle baptisée « restitution avant mission ». Dans la plupart des cas, l'approbation n'est qu'une formalité. Lorsque Andy McNab, chef de la patrouille *Bravo Two Zero*, reçoit sa mission, l'un des problèmes et non des moindres qui se pose à lui est donc de sélectionner lui-même son mode de mobilité : véhicules ou *pedibus cum jambis* ? Confronté à l'alternative, il pèse le pour et le contre, n'ignorant rien des avantages que présente la première solution : « nous savions tous que des véhicules nous permettraient de nous replier rapidement en cas de problème, d'accéder à une autre section de l'itinéraire de ravitaillement ou de gagner une zone complètement différente au cas où il nous faudrait accomplir une autre mission. Les Pinkies (Land Rover) ou les One-ten (Land Rover à châssis long) nous permettraient en outre de disposer d'une puissance de feu supérieure puisqu'on peut les équiper d'une mitrailleuse, d'un lance-grenades M19 de 40 millimètres et de tout ce que nous souhaiterions ajouter. Nous pourrions emporter davantage d'explosifs et de matériel, et disposer d'une autonomie plus grande. » [11] Mais la médaille a son revers. Tout d'abord, l'un des volets de la mission concerne la surveillance à partir d'un poste d'observation clandestin fixe, surveillance qui requiert une discrétion à toute épreuve. Il n'est pas facile de rester discret lorsque l'on doit camoufler des véhicules sur un terrain absolument plat ou que les engins en mouvement soulèvent des nuages de poussière. Second point : sauf à multiplier le nombre de 4x4 et d'hommes jusqu'à organiser un véritable convoi, la quantité de carburant qu'une équipe peut emporter, et donc l'autonomie des engins, est drastiquement limitée. Andy McNab fait *in fine* le choix du mode *pedibus cum jambis* en étant déposé au plus près de sa zone de mission par un hélicoptère. Ce qui impose à chaque équipier l'emport d'une charge totale de… 104,5 kg ! Ce choix sera maintes fois critiqué par la suite, y compris par le brigadier général Andrew Massey, chef du contingent des forces

▲ Entre le *Special Air Service* et le désert, c'est une longue histoire qui a débuté en juillet 1941. Depuis, le régiment n'a jamais cessé d'engranger de l'expérience quant à ce théâtre d'opérations particulier. Une expérience qui allait se révéler précieuse lors de « Desert Storm ». DR

[11] McNab (A.), *Les brumes du Golfe*, Ifrane Editions, Paris, 1995, p. 33.

▼ Les colonnes du SAS sont composées de Land Rover, de camionnettes Unimog pour la logistique et de motos Harley Davidson pour l'éclairage et la flanc-garde. DR

spéciales britanniques engagées dans l'opération « Granby ». Dans ce jeu de quilles, McNab sera promptement promis au rôle de bouc émissaire, traitement plutôt injuste, sans doute dû à son exposition médiatique. Car le charger de tous les péchés, c'est oublier que les deux autres patrouilles, à savoir *Bravo One Zero* et *Bravo Three Zero*, avaient fait le même choix. C'est oublier, aussi, que la réaction du chef de l'équipe *Bravo One Zero*, à savoir annuler la mission sans descendre de l'hélicoptère pour cause d'impossibilité de camouflage, confère de la substance à cet argument de McNab précisément relatif à la difficulté de camoufler des véhicules. Et puis les équipes ont été contraintes d'effectuer des choix dans un contexte marqué par la pauvreté du renseignement disponible quant à la nature du terrain. Les cartes étaient vétustes, elles remontaient aux années 1950. La majeure partie du travail de planification a donc été effectuée sur une couverture aérienne à grande échelle très mal adaptée aux opérations terrestres. Dans son ouvrage relatant son expérience en tant que chef des forces britanniques engagées dans l'opération « Granby », le général Peter de la Billiere se montre enfin relativement mesuré quand il écrit : « leur premier plan était d'y commettre quatre groupes montés sur véhicules, mais au dernier moment, on leur demanda aussi de fournir trois postes d'observation destinés à surveiller les trois itinéraires principaux, ce qui a provoqué un vif débat au sein du SAS sur la manière dont ces trois patrouilles devaient être insérées : certains pensaient qu'il était plus avisé de s'infiltrer à pied après avoir été déposé par un hélicoptère, d'autres voulaient y aller avec des véhicules. De bons arguments sous-tendaient chacune des deux alternatives. » [12] On notera cependant que même 22 ans après les faits, il est relativement difficile de démêler le vrai du faux. Pour Thomas Hunter [13] par exemple, *Bravo One Zero* était un détachement de 30 hommes du *A Squadron* monté sur véhicules, tandis que Michael Asher [14] prétend :

▲ Mission secondaire attribuée au SAS : détruire les lance-roquettes multiples *Astros II* vendus par le Brésil à l'Irak dans les années 1980. Ce cliché concerne cependant un exemplaire saoudien. Photo Tech. Sgt.Deffner, *Department of Defense*

1) que *Bravo One Nine* était une des trois patrouilles et a été héliportée avec des véhicules ;
2) que c'est *Bravo Three Zero* qui n'est pas descendue de l'hélicoptère l'amenant à pied d'œuvre.

D'autres sources, en fait la plupart, préfèrent quant à elles rester très, très évasives sur le sujet…

Parallèlement à l'envoi des trois équipes d'observation, la nomadisation dans les zones de lancement du Sud-Ouest irakien est l'affaire de quatre colonnes motorisées, soit deux pour chacun des *A Squadron* et *D Squadron* ; elles franchissent la frontière le 20 janvier 1991. Ces colonnes sont composées d'environ douze Land Rover, de camionnettes Unimog pour la logistique et de motos Harley Davidson pour l'éclairage et la flanc-garde. L'arsenal emporté est conséquent, il comprend des mitrailleuses, des lance-grenades de 40 mm, des missiles antichars Milan ainsi que des missiles antiaériens légers Stinger. La plupart des armes sont équipées de systèmes de vision nocturne à infrarouge. Outre la chasse aux Scud, les colonnes du SAS reçoivent une mission secondaire : détruire les lance-roquettes multiples capables de tirer des munitions chimiques, en particulier les BM-21 de conception soviétique ainsi que les Astros achetés au Brésil.

[12] De la Billiere (General P.), *Storm Command – A personal account of the Gulf War*, HarperCollins*Publishers*, Londres, 1995, p. 221.

[13] Hunter (T.), *op. cit.*

[14] Asher (M.), *The Regiment – The Real Story of the SAS*, Penguin, mai 2008, tel que consultable sur *Google Books*.

Land Rover 110 SAS Milan
D Squadron
22nd SAS Regiment
Armée britannique
Autoroute Bagdad-Amman, Irak, janvier 1991

▲ Ce cliché est intéressant en ce qu'il montre un poste de tir pour missiles antichars Milan monté sur affût comme armement principal d'une des Land Rover. DR

À chaque colonne est assignée une zone de chasse incluant une portion de l'autoroute reliant Bagdad à la capitale jordanienne.

À partir du 22 janvier, les choses s'accélérèrent. Le premier succès est à porter au crédit d'une colonne du *A Squadron* qui débusque et détruit un lanceur de roquettes lourdes d'origine soviétique FROG. Au fur et à mesure que le temps passe, les conditions d'accomplissement de la mission deviennent cependant plus ardues. En s'enfonçant sans cesse plus avant en territoire irakien, les membres des forces spéciales britanniques rentrent plus fréquemment en contact avec l'ennemi, bien souvent de nuit. Un sentiment de frustration commence par ailleurs à poindre : les Scud mobiles restent désespérément invisibles.

Pas pour longtemps. Fin janvier, deux convois de missiles Scud sont repérés par le SAS et subissent un raid aérien de la part des avions d'attaque au sol F-15E Strike Eagle du *336th Tactical Fighter Squadron* américain. Peu après, *bis repetita* en ce qui concerne un site de lancement. Une variante est introduite début février : l'attaque de véhicules lanceurs de Scud au missile antichar Milan [15]. Au final, l'action du *Special Air Service* suscitera ce commentaire élogieux de John Major, le Premier ministre britannique : « je vais vous dire qui a détruit les Scud. Ce sont les hommes du SAS britannique. Ils ont été fabuleux ! » Pour Peter de la Billiere, c'est grâce à l'efficacité du *Special Air Service* que les Irakiens ont été incapables, à partir du 26 janvier, de tirer le moindre missile sur Israël. Afin de protéger ses précieux engins, Saddam Hussein avait en effet pris la décision de les éloigner des zones où opéraient les forces spéciales britanniques. Ainsi soustraits à la curiosité de la coalition, les Scud étaient de ce fait trop éloignés pour prétendre atteindre le territoire de l'État hébreu. Au bilan, « durant ce court mais intense conflit, le SAS a opéré en arrière des lignes ennemies pendant 43 jours [...] Sa principale mission était de débusquer et de détruire les sites de missiles Scud [...] Sur ce terrain hostile et difficile, le SAS a dirigé 48 raids aériens contre des cibles militaires et des sites de Scud alors qu'il en détruisait plusieurs lui-même. En une occasion, une colonne mobile du SAS est tombée sur un convoi de Scud en terrain dégagé. Un commandant de section a alors détruit un engin au moyen d'un missile antichar portable Milan. Le combat qui s'ensuivit dura quatre heures et demie » [16]. Et les spéciaux Yankees, pendant ce temps ?

[15] Crawford (S.), *op. cit.*, pp. 121-143.

[16] « Obituary: Brigadier Andrew Massey », *The Independent*, 14 septembre 1998.

▼ La manière dont ce véhicule est surchargé prouve s'il en était besoin l'acuité des problèmes de logistique qui se posent à une équipe de forces spéciales engagée dans une opération de mobilité motorisée à grande élongation en terrain désertique. DR

LES AMÉRICAINS, AVEC UN TEMPS DE RETARD

Car la segmentation du terrain pour affectation à chacune des quatre colonnes à laquelle il a été procédé au sein des forces britanniques trouve un écho à l'échelon international : tandis que les unités spéciales de Sa Très Gracieuse Majesté sont cantonnées au sud de l'autoroute reliant Bagdad à Amman, leurs homologues d'outre-Atlantique se voient affecter une zone coincée entre l'autoroute au sud et la frontière Syrienne au nord-ouest.

Très rapidement, la JSOTF s'installe à Ar'Ar, petite ville jordanienne adossée à la frontière irakienne. Ses rangs ne cessent de grossir, jusqu'à compter 800 hommes, effectif principalement composé de deux escadrons opérationnels du *1st SFOD-D* ainsi que de membres du *75th Ranger Regiment*. D'autres unités jouent des rôles primordiaux dans la chasse aux Scud, c'est tout particulièrement le cas du *160th Special Operations Aviation Regiment* ainsi que de divers détachements dépêchés par l'*Air Force Special Operations Command* (AFSOC). S'agissant du *160th SOAR*, les MH-60 (version « forces spéciales » de l'hélicoptère Blackhawk) acheminent les équipes à pied d'œuvre lors d'infiltrations à longue distance en territoire irakien. D'autres missions, dites « Thunder Run », fournissent aux médias l'occasion de faire connaissance avec une version auparavant inconnue du MH-60 : le MH-60L *Direct Action Penetrator* (DAP, également appelé *Integrated Defensive Action Penetrator* ou IDAP) est une déclinaison lourdement armée utilisée en tant qu'hélicoptère d'attaque ; il peut emporter diverses combinaisons de canons, mitrailleuses ou autres pods de roquettes, soit sous des moignons d'ailes, soit pour ce qui est à tout le moins des mitrailleuses, en sabord. Attaquer, c'est précisément ce que font les MH-60 DAP au détriment des TEL *Scud*, des sites de commandement et de contrôle ainsi que de la logistique ennemis. Du côté de l'AFSOC, citons la participation directe des « canonnières volantes » AC-130 à la chasse aux Scud. Mais revenons à la JSOTF.

Parce qu'agissant avec un temps de retard par rapport au SAS qui a, à proprement parler, essuyé les plâtres – la première mission propre au *1st SFOD-D* date du 7 février –, les commandos américains bénéficient à chaud du retour

Chenowth *Fast Attack Vehicle*
US Navy Seals
Marine américaine
Secteur inconnu, Irak, février 1991

d'expérience. Des véhicules sont systématiquement employés, les détachements sont conséquents, gage du minimum vital en ce qui concerne la puissance de feu tout autant que l'autonomie, et enfin ils sont accompagnés par des spécialistes de l'appui aérien, à savoir des *Combat Controllers* issus du *1720th Special Tactics Group* rattaché à l'*Air Force Special Operations Command*. Forces spéciales au sol plus aviation d'appui-feu : un couple qui fera merveille, une leçon que les spéciaux Américains n'oublieront pas lorsque, dix ans plus tard, ils partiront à l'assaut de l'Afghanistan. Mais ceci est une autre histoire…■

▼▼ Hélicoptère MH-60L *Direct Action Penetrator* du *160th Special Operations Aviation Regiment*. Photo *US Army*.

▼ Cette photo est certes de mauvaise qualité, mais les clichés relatifs aux opérations du *1st Special Forces Operational Detachment-Delta*, ici en pleine chasse aux *Scud*, sont extrêmement rares. Photo *Department of Defense*

«TOTALIZE»

Le général Henry Duncan Crerar, commandant de la *1st Canadian Army*, est une figure méconnue, éclipsée par son supérieur Montgomery et son brillant subordonné Simonds. Accaparé par de lourdes fonctions administratives et politiques en tant que chef du corps expéditionnaire canadien en Europe, il aura l'intelligence de confier la conception des opérations au chef du *IInd Corps*. Bibliothèque et Archives du Canada

OU LA DIFFICULTÉ À CONVERTIR UN SUCCÈS TACTIQUE EN UNE EXPLOITATION VICTORIEUSE

Alors que « Cobra », l'opération qui a permis de rompre le front allemand fin juillet 1944, a été largement médiatisée, on ne peut en dire autant de l'opération « Totalize ». Cataloguée dans la catégorie des offensives infructueuses britanniques, dont « Goodwood » reste l'archétype, cette opération mérite pourtant mieux que cela. La percée du *IInd Canadian Corps* en direction de Falaise entre le 7 et le 10 août 1944 a en effet offert l'opportunité d'une exploitation victorieuse qui aurait conduit à un encerclement complet de la *Wehrmacht* au sud de la Seine. Mais l'espoir fut déçu, et « Totalize » constitue une remarquable étude de cas pour comprendre la difficulté à convertir une percée initiale en une exploitation victorieuse, une manœuvre fondamentale de la guerre mécanisée moderne.

Par **Nicolas Aubin**

30 juillet 1944, après une longue période de blocage, la situation des Alliés en Normandie se décante. Le front allemand a été rompu à l'ouest, et les chars de Patton déferlent sur la Bretagne et la Mayenne. Mais de leur côté, les Anglo-Canadiens piétinent toujours. Lors de l'opération « Spring », le 25 juillet, les Canadiens ont échoué à percer au sud de Caen. Quand Montgomery saisit l'ampleur du succès de « Cobra », il devient pour lui indispensable de « sortir aussi les Britanniques ». Militairement, percer à l'Est piégerait les armées allemandes au sud de la Seine dans une manœuvre classique d'enveloppement dont les Anglo-Canadiens formeraient la pince Nord et Patton la pince au sud. Politiquement, elle est indispensable, tant le crédit des Anglais en général et de leur commandant en chef des forces terrestre alliées, Bernard Montgomery, en particulier s'est dégradé depuis les échecs répétés à Caen. Si « Monty » ne veut pas définitivement basculer dans l'ombre de son allié, il doit absolument retrouver les premiers rôles. Il décide donc d'engager tous ses moyens. À l'attaque des Anglais de la *2nd Army* en direction de Vire (opération « Bluecoat ») doit se joindre, sous huitaine, une offensive de la *1st Canadian Army* le long du corridor Caen–Falaise (opération « Totalize »). Une fois le carrefour routier de Falaise, situé à 30 kilomètres au sud, conquis, les deux armées pivoteront sur leur gauche et fonceront en direction de la Seine.

« TOTALIZE » : CHEF-D'ŒUVRE DE PLANIFICATION ET D'INNOVATIONS TACTIQUES

La planification de « Totalize » est confiée au général Guy Simonds, l'un des plus jeunes et des plus talentueux officiers canadiens en charge du *IInd Canadian Corps*. L'homme sait qu'il va frapper du fort au fort sans pouvoir compter sur l'effet de surprise. La fine fleur de la *Panzerwaffe* (*1.* et *9. SS-Panzer-Divisionen*) s'est retranchée dans les villa ges, les a garnis de canons antichars et est soutenue par une réserve blindée. (*12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend »). Le paysage de plaine agricole, considéré comme un véritable « charodrome », s'est finalement révélé très favorable aux défenseurs. Les Allemands surplombent leur adversaire (en 10 kilomètres, l'altitude s'élève de 46 à 126 m) qui attaque en terrain découvert. Comment démanteler cette ligne alors que « Monty » s'y est cassé les dents avec sa charge de chars lors de « Goodwood » et que Simonds lui-même a connu un échec sanglant en tentant un assaut d'infanterie nocturne le 25 juillet ?

Le Canadien construit son opération en trois temps. La phase I consistera en un assaut de nuit mené par deux divisions d'infanterie appuyées par deux brigades blindées. L'obscurité protégera les assaillants des *8,8cm* et *7,5cm* mais aussi des mitrailleuses. Pour désorganiser davantage les défenseurs, Simonds obtient l'appui du *Bomber Command*. Le 7 août à 23h00, un millier de Lancaster devra déverser 3 462 tonnes de bombes sur les positions allemandes. Outre l'effet moralement dévastateur espéré, ce bombardement économisera l'artillerie, qui pourra se concentrer sur une double mission : couvrir l'avance des colonnes par un barrage roulant et assurer une contrebatterie, une tâche jusque-là négligée dans l'Armée canadienne. Les 720 pièces sont alimentées à 650 obus chacune.

Profitant de cette couverture d'acier, deux *Task Forces* interarmes entièrement mécanisées – composées chacune d'une brigade d'infanterie, d'une brigade blindée et de véhicules spécialisés de la *79th Armoured Division* (chars fléaux) –, avanceront en colonnes pour déborder les villages fortifiés, sécuriser le terrain et ainsi ouvrir des brèches profondes de 6 kilomètres pour la force d'exploitation. Pour permettre à l'infanterie d'accompagner les chars, l'ingénieux général réaménage des automoteurs d'artillerie Priest en véhicules de transport de troupes blindés : les Kangaroo. Pour guider ses colonnes dans la nuit, des canons Bofors tireront des obus traçants au-dessus des axes et des fumigènes de couleur désigneront les objectifs. Un système de radionavigation artisanal est même spécialement mis au point pour les troupes d'assaut. En outre, des projecteurs de DCA seront braqués vers le ciel pour éclairer le terrain par réverbération sur les nuages.

▲ Guy Granville Simonds est le concepteur du plan. Pour des raisons d'intégration avec l'Armée britannique et d'admiration à l'égard de « Monty », il raffine la doctrine anglaise par des innovations techniques (Kangaroo) ou tactiques (attaque de nuit, phalanges), mais sans en changer l'esprit.
Bibliothèque et Archives du Canada

▼ Deux soldats de la *2nd Canadian Infantry Division* grillent une cigarette dans la matinée du 8 août. Après une nuit d'efforts, ils doivent encore nettoyer de nombreux points d'appui qui freinent le déploiement des unités mécanisées de la 2e vague.
Bibliothèque et Archives du Canada

Dans l'après-midi du lendemain commencera la phase II qui doit convertir la percée en une exploitation. Comme jusque-là toutes les opérations anglo-canadiennes s'étaient vite épuisées, victimes de contre-attaques violentes des *Panzer*, Simonds programme un second tapis de bombes sur les zones probables de rassemblement des réserves allemandes pour les anéantir. Si tout va bien, dans l'après-midi du 8 août, la *4th Canadian Armoured Division* et la *3rd Canadian Infantry Division* s'engouffreront dans la brèche. Pour finir, une division blindée fraîche, la 1re polonaise, sera engagée afin de prendre les hauteurs dominant Falaise, la ville, elle-même, étant laissée aux Britanniques de la *2nd Army* qui progressent depuis la région de Vire.

Ce plan exige huit jours de préparation. Mais entretemps, la situation évolue. La *9. SS-Panzer-Division* « Hohenstaufen » part contrer « Bluecoat », puis Hitler ordonne le retrait de la *1. SS-Panzer-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », pivot de la défense, pour contre-attaquer à Mortain. À la place est déployée la *89. Infanterie-Division* tout juste arrivée de Norvège. Avec maintenant en face seulement six bataillons d'infanterie en première ligne, quelques canons antichars et aucun automoteur, l'assaut initial sera facilité. En outre, les réserves allemandes ont fondu. La *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » a dû engager deux *Kampfgruppen* plus à l'ouest, et il ne lui reste plus que 4 500 grenadiers, 29 *Panzer IV*, 10 *Jagdpanzer* et une dizaine de Panther et de Tiger de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*. En outre, l'artillerie allemande, bien que nombreuse, est de moins en moins approvisionnée. « Totalize » devient de fait un assaut du fort au faible. Mais Simonds n'en a pas conscience. Certes, il sait qu'il n'a plus rien à craindre de la « Hohenstaufen » et il apprend, deux jours avant l'opération, le retrait de la « Leibstandarte ». Le Canadien croit que cette dernière a été placée en réserve, renforçant la seconde position allemande ; il modifie alors son plan d'attaque. Pour donner plus de poids à sa force d'exploitation, la 1re DB polonaise reçoit l'ordre de se placer à gauche de la *4th Canadian Armoured Division* et d'avancer en même temps qu'elle, sur un axe parallèle. La *3rd Canadian Infantry Division* est placée en réserve, car sa présence saturerait la zone d'attaque. Simonds prend alors un gros risque d'engorgement en faisant monter en ligne ses deux divisions blindées simultanément. Il faudra absolument que tous les nids de résistance aient été rapidement balayés pour ne pas gêner le déploiement. Les Alliés restent cependant très confiants.

Un Sherman *Crab* du *22nd Dragoon (79th Armoured Division)* dont les 43 chaînes font exploser les mines en battant le sol. Ces engins sont essentiels pour ouvrir la route à chaque phalange lors de la première phase de « Totalize », et ce malgré la lenteur du déminage (2,5 km/h) et le fait que les chaînes soient vite détruites suite aux explosions. La nuit, la présence de cratères et de haies obligera certains officiers à descendre pour guider la colonne à l'aide de la lueur d'une cigarette. Région Basse-Normandie, Archives du Canada

Le parapluie antiaérien offert par ces Bofors de 40 mm n'est guère utile tant la RAF est maîtresse du ciel. Ici, une pièce de la *3rd Canadian Division*. Bibliothèque et Archives du Canada

Un Sherman *Crab* de la *79th Armoured Division* en action, tourelle pointée à midi, alors qu'elle est normalement dirigée à 6 heures (pour éviter que les explosions de mines n'endommagent les optiques du canon de 75 mm), dans ce genre de tâche. Archives Caraktère

Les Polonais de la 1re DB ont équipé leur régiment de reconnaissance, le 10e chasseurs à cheval, du Cromwell britannique, un char médiocre. Ici, l'un d'eux à l'entraînement en Angleterre en juillet 1944, juste avant d'embarquer pour la Normandie. NAC

PERCÉE RÉUSSIE, EXPLOITATION LABORIEUSE

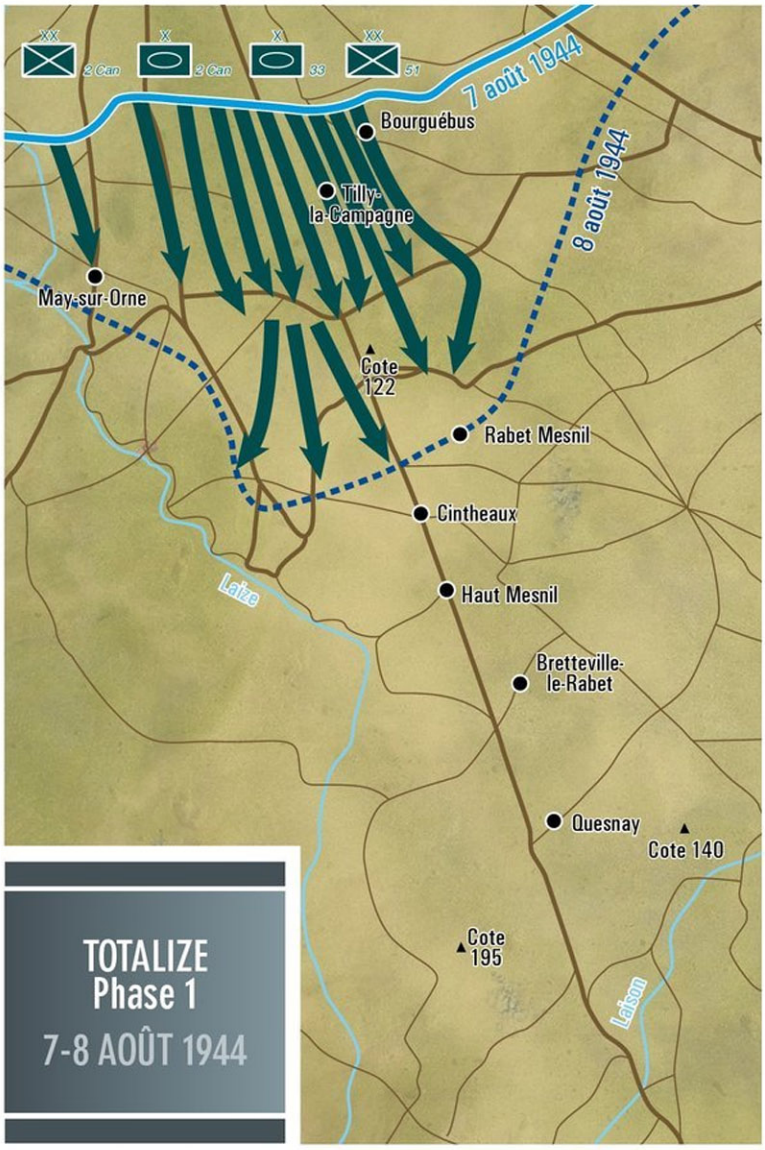
Et ils ont raison, car la première phase est un franc succès, bien que la poussière soulevée par les véhicules, les cratères de bombes et la brume rendent la progression difficile. Mises en mouvement à 23 heures le 7 août, les colonnes s'égarent et se croisent parfois ; mais finalement, à l'aube, tous les objectifs sont atteints. Les points d'appui ennemis ont été débordés. Il faudra cependant attendre la fin de l'après-midi pour que l'infanterie à pied ne les réduise. Pour la première fois de la campagne de Normandie, les Anglo-Canadiens ont enfoncé la première ligne allemande !

L'exploitation est bien moins brillante. Après le passage, à 13h55, des derniers des 492 quadrimoteurs de la *8th Air Force*, rien ne se passe. Les chars des deux divisions blindées restent pour beaucoup englués dans les bouchons. En outre, 24 bombardiers ont largué trop court. Bilan : 315 pertes, 55 véhicules détruits et une désorganisation de plusieurs batteries d'artillerie. Ironie du sort, les B-17 ont par contre manqué la *Kampfgruppe* « Waldmüller » de la *12. SS-Panzer-Division*, qui s'est précipitée pour tuer dans l'œuf l'exploitation ennemie.

Les Allemands contre-attaquent à 12h30, au moment où le deuxième tapis de bombes s'abat sur leurs arrières. Une vingtaine de *Panzer* et 200 fantassins sont repérés par le *1st Northamptonshire Yeomanry*, un régiment de Sherman de la *33rd Armoured Brigade* anglaise [1]. Cette dernière, qui a participé à l'assaut initial, couvre alors le déploiement de la deuxième vague d'assaut. Le combat de rencontre vire au carnage : une vingtaine de Sherman s'embrasent, de même que onze *Panzer*, dont cinq précieux Tiger. Le tireur Joe Ekins, sur le Firefly [2] « Velikye Luki » du *Sergeant* Gordon, en détruit trois à lui tout seul en quelques minutes. Parmi ses « cartons », un de taille : le Tiger I n° 007 commandé par un certain Michael Wittman. L'as de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* aux 138 victoires vient de disparaître, victime de la précision d'un tireur qui vivait là son baptême du feu.

[1] Par tradition, les régiments britanniques et canadiens portent des appellations territoriales. À l'instar des régiments polonais, ils n'ont de régiment que le nom, car il s'agit en fait de simples bataillons rattachés à une brigade correspondant pour sa part au régiment dans les armées allemandes, américaines ou françaises.

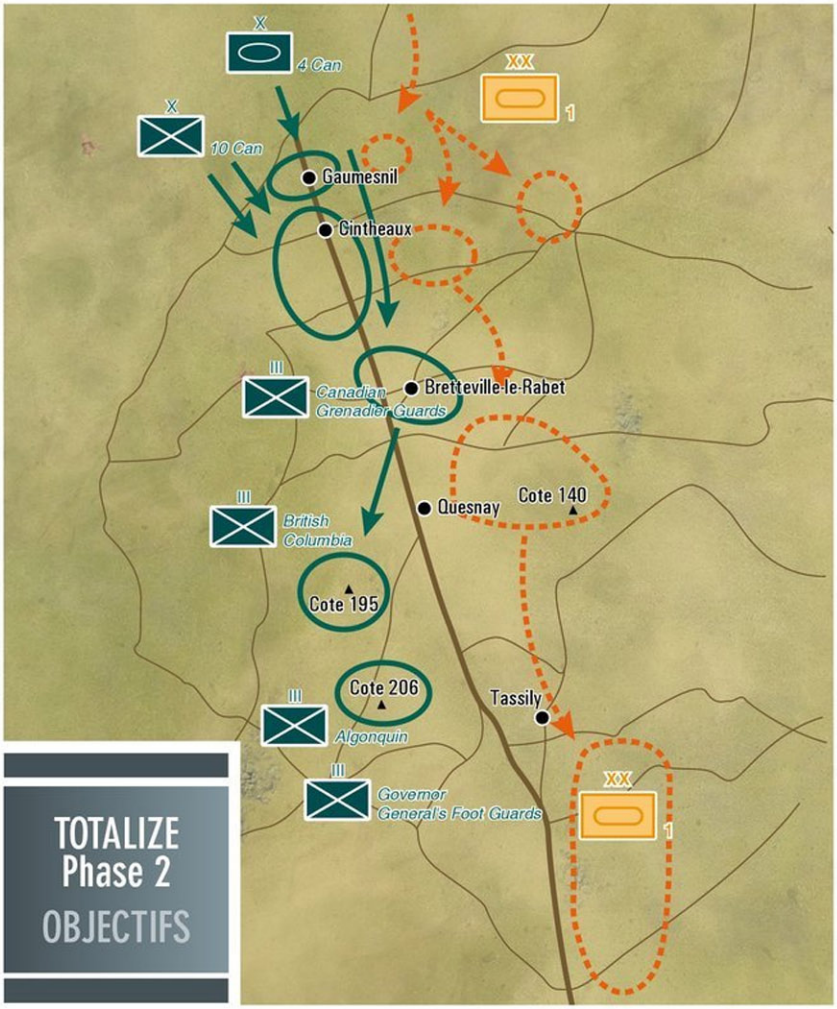
[2] Il s'agit d'une version du Sherman modifiée par les Britanniques pour accueillir leur canon de *17-Pdr*, seul capable de percer le blindage des Tiger. Il y en a en général un par *Troop*.



L'équipage de Gordon n'a pas le temps de s'endormir sur ses lauriers, car son Firefly est touché quelques instants plus tard, et même si le tireur Ekins en réchappe, il sera par la suite affecté comme opérateur radio et ne tirera plus de la guerre. En dépit des lourdes pertes infligées aux Britanniques, la contre-attaque allemande est un échec. Incapable de franchir le barrage anglais, elle ne perturbe pas le déploiement, les unités engagées devant finalement se replier.

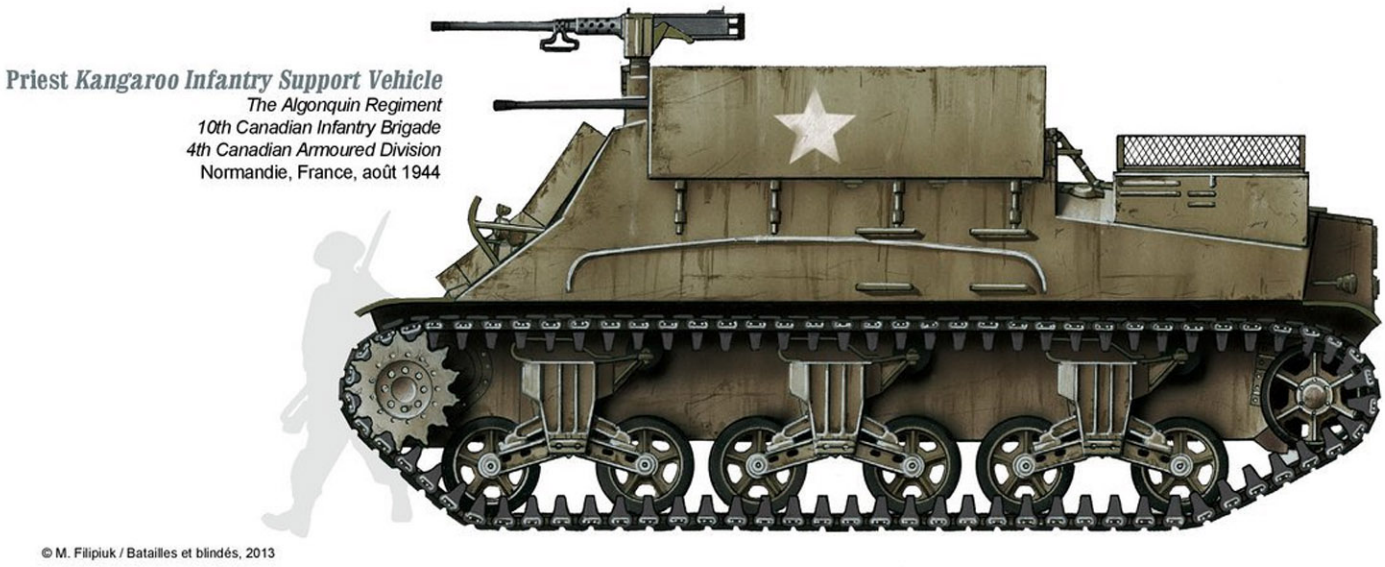
L'avance alliée reprend vers 15h00, avec plus d'une heure de retard. Elle est lente. Toutes les positions potentiellement dangereuses sont systématiquement nettoyées. Le village de Gaumesnil, situé à peine au-delà de la ligne de départ de la 2e vague, n'est pris qu'à 17h00, avec trois heures de retard. Le *Brigadier* Leslie Booth, qui commande la *4th Canadian Armoured Brigade* de la division blindée canadienne, exhorte pourtant ses subordonnés à presser l'allure : à 15h04, « si vous ne rencontrez pas d'opposition, vous devez foncer » ; à 16h17, « Vous ne rapportez pas d'opposition, alors qu'attendez-vous pour avancer ? » ; à 17h02, « Je ne peux attendre plus longtemps. Vous devez avancer vite ». Ce n'est qu'à 18h00 que les Sherman du *South Alberta Regiment* atteignent Cintheaux. Les Canadiens sont à peine à 4 kilomètres de leur point de départ ! C'en est trop pour Booth, qui craque complètement. Deux heures plus tard, le *Major General* George Kitching, son supérieur, le découvre ivre mort.

À l'est, les deux régiments de chars polonais avancent avec plus d'assurance en formation serrée. Mal leur en prend, car ils tombent sur la *Kampfgruppe* « Waldmüller ». Les Polonais perdent quarante chars, se replient, se réorganisent deux heures durant et repartent à l'assaut. Bien que l'ennemi semble avoir entre-temps retraité, les Polonais, échaudés, avancent cette fois prudemment et n'ont parcouru, à la tombée de la nuit, que 2 kilomètres. Pour couronner le tout, Simonds découvre, en arrivant sur place à 20h00, que les formations blindées sécurisent le terrain pour bivouaquer, comme le préconise le manuel, au lieu de poursuivre vers leurs objectifs.



TOTALIZE
Phase 2
OBJECTIFS

▼ Insuffisamment blindé et armé, ce Sherman V peine à appuyer l'infanterie, d'autant que les équipages n'ont pas eu de véritable formation interarmes. Après avoir été étrillés en se lançant à l'assaut des positions retranchées ennemies, les tankistes adopteront souvent une posture plus prudente d'appui indirect depuis des positions en retrait.
Bibliothèque et Archives du Canada



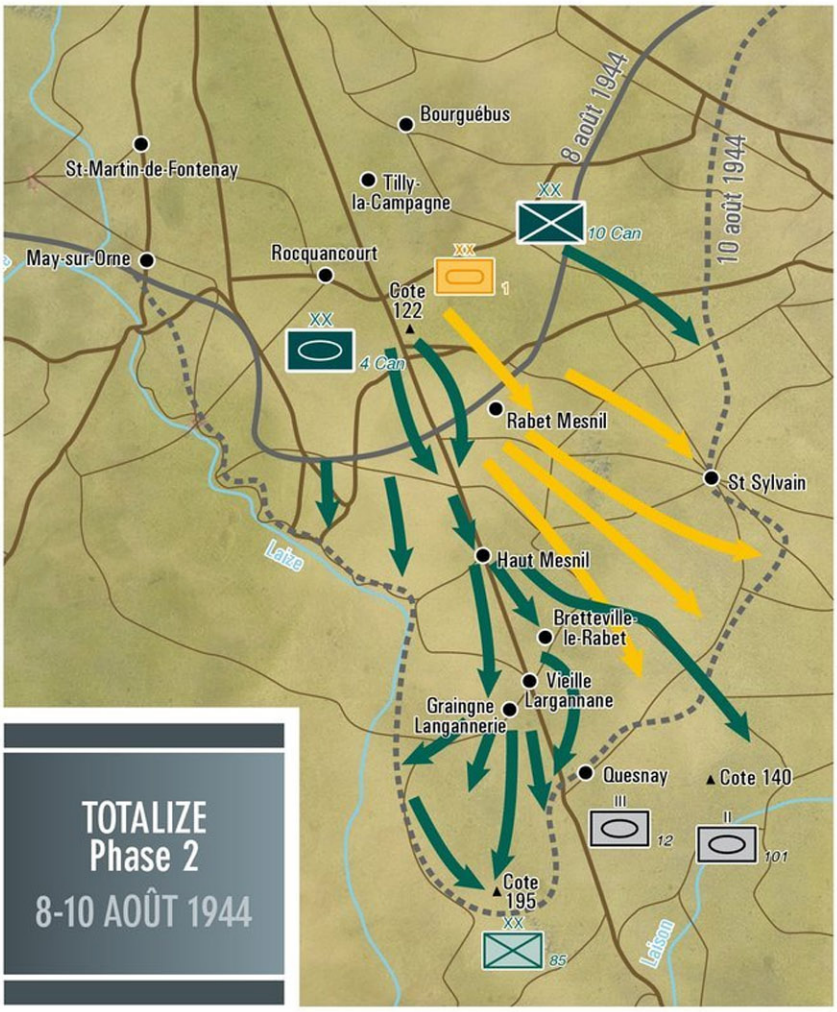
Priest *Kangaroo Infantry Support Vehicle*
The Algonquin Regiment
10th Canadian Infantry Brigade
4th Canadian Armoured Division
Normandie, France, août 1944

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

Cet après-midi est un fiasco. La tornade espérée n'a été qu'une brise misérable. En face, Kurt « Panzer » Meyer, le commandant de la *12. SS-Panzer-Division*, et Eberbach, chef de la *5. Panzer-Armee*, ne sont pas cependant du même avis, car du point de vue allemand, la situation est catastrophique. La *Kampfgruppe* « Waldmüller », affaiblie, est à découvert sur ses deux flancs. Sa position est intenable, et, à 16h00, Eberbach l'autorise à se replier. Le *Kommandeur* de la *5. Panzer-Armee* obtient de von Kluge le renfort, sous 48 heures, d'un bataillon de la *9. Panzer-Division* et d'une poignée de Tiger de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102*, mais en attendant leur arrivée, il doit se débrouiller. Le matin, il avait déjà ordonné le rassemblement de toutes les *Kampfgruppen* de la « Hitlerjugend » pour servir de colonne vertébrale à une nouvelle ligne de résistance sur les hauteurs au nord du Laison. Concrètement, la *Kampfgruppe* « Waldmüller » (*I./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 25* renforcé de la 1re compagnie de la *SS-Panzerjäger-Abteilung 12*) occupera la cote 140, la *Kampfgruppe* « Krause » (*I./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26*) se retranchera sur les hauteurs autour de la cote 183. Le *III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26* et les survivants de la *89. Infanterie-Division* tiendront la cote 195, tandis que le *SS-Panzer-Regiment 12* et les Tiger de la « 101 » se regrouperont à l'abri de l'aviation dans le bois du Quesnay, en position centrale, prêts à contre-attaquer de part et d'autre de la RN 158. Eberbach espère que la *85. Infanterie-Division*, une division fraîche, arrivera assez vite avant que ce mince cordeau ne rompe.

◤ La présence de *Scout-Cars*, d'un char de dépannage et d'un Churchill AVRE, prouve que ces Sherman appartiennent à la *2nd Armoured Brigade* qui a attaqué dans la nuit. Ayant atteint leurs objectifs dans la matinée du 8 août, ils observent le second tapis de bombes tout en assurant la couverture du déploiement de la 2e vague. Ce sont ces chars qui briseront la contre-attaque de la *12. SS-Panzer-Division*.
Région Basse-Normandie, Archives du Canada

▼ Aux côtés des *Waffen-SS* de la « Hitlerjugend », les grenadiers de la *89. Infanterie-Division* offrent eux aussi une résistance opiniâtre aux Canadiens. Ici, un groupe de combat fait le point avec son sous-officier.
NAC



TOTALIZE
Phase 2
8-10 AOÛT 1944

SIMONDS RELANCE L'EXPLOITATION DE NUIT

Pendant ce temps, Simonds exhorte la *4th Armoured Division* à reprendre son avance de nuit. Le commandant de celle-ci, Kitching, réunit ses officiers à 20h00. Il ordonne à Booth, qu'il espère dégrisé, d'engager sa *4th Armoured Brigade* pour saisir les objectifs initiaux de la division : Bretteville-le-Rabet et la cote 195 située encore à 7 kilomètres au sud. La *10th Infantry Brigade* de Jefferson suivra pour sécuriser ses arrières. Booth prend la décision de diviser ses forces : tandis qu'un *Battle Group* (trois S*quadrons* de Sherman du *Canadian Grenadier Guards* avec les compagnies mécanisées du *Lake Superior Regiment*) se chargera de Bretteville-le-Rabet, un autre contournera la ville pour occuper la cote 195. Ce *Battle Group* est composé des chars du *British Columbia Regiment* du *Lieutenant-Colonel* Donald G. Worthington et de trois compagnies de l'*Algonquin Regiment*. Le départ est prévu à 02h00 la nuit du 8 au 9 août. Worthington est prévenu une heure plus tôt, et c'est dans le noir qu'il briefe ses officiers.

Les chars canadiens s'ébranlent et franchissent en colonne serrée la route nationale. Une demi-heure plus tard, les Sherman de tête sont pris sous le feu ennemi. Stimulée par les tirs, éclairée par les blés en flammes et un magnifique clair de lune [3], l'avance s'accélère. Aux rafales des armes automatiques s'ajoutent maintenant des explosions d'obus. Certains semi-chenillés basculent dans des fossés, et il faut l'intervention de Bren Carriers pour les dégager. Vers 6h30, alors que l'aube approche, deux compagnies d'infanterie et le *Squadron B* du *Major* Carson, distancés par les chars du *Squadron* de tête, stoppent. Carson vient de réaliser que la colonne s'égare. Mais il a déjà réorienté deux de ses *Troops* à gauche, dans la bonne direction, quand il reçoit l'ordre par radio de reprendre son avance tout droit ! En effet, la tête de la colonne a entretemps atteint le sommet d'une colline que Worthington pense être l'objectif. En fait, il s'agit de la cote 140, située de l'autre côté de la nationale, à plus de 6 kilomètres de la 195 ! Vers 6h55, ce qui reste de la *Worthington Force* – 55 chars, une compagnie et demie d'infanterie [4] et quelques mortiers de *3-inch* – se retranche. Tandis que les fantassins creusent des tranchées à flanc de colline, les chars se disposent en cercle au sommet. Worthington signale à la *4th Armoured Division* être sur l'objectif et attendre les renforts.

1

2

3

TRAGÉDIE SUR LA COTE 140

Pour son malheur, la *Worthington Force* est immédiatement surprise par le *SS-Obersturmführer* Meitzel qui circule à bord d'un blindé de reconnaissance. Celui-ci cherchait à établir une liaison entre le *SS-Panzer-Regiment 12* déployé dans le bois du Quesnay et la *Kampfgruppe* « Waldmüller » censée s'être repliée sur la cote 140 et est tombé nez à nez avec les Canadiens. Pour « Panzer » Meyer, cette découverte est une catastrophe. Sa nouvelle ligne de résistance a été percée par les Canadiens avant même que la *Kampfgruppe* « Waldmüller » ne l'occupe. Si l'ennemi s'engouffre dans cette brèche, sa division sera disloquée et la route de Falaise définitivement ouverte. Il ordonne à Max Wünsche, chef du régiment blindé de la « Hitlerjugend », de reprendre immédiatement la colline. Meitzel repart pour essayer de se faire une idée plus précise des positions ennemies : « Alors que je m'approche une nouvelle fois des tanks, mon blindé est touché. Je suis projeté en l'air. Je m'écrase sur la tourelle et me brise le bras droit. Quelques instants plus tard, je suis capturé par l'équipage d'un char canadien. J'ai à peine atteint la position canadienne en hérisson autour de la cote 140 que nos canons de *8,8cm* commencent à tirer sur les chars et l'infanterie des Canadiens. Les Tiger et les Panther avancent pour encercler la hauteur. Les tanks canadiens sont détruits les uns après les autres. Quelques équipages qui ont perdu leurs chars cherchent à atteindre le bois proche pour échapper au brasier. Ils m'emmènent avec eux. Bientôt, des chasseurs-bombardiers anglais attaquent continuellement le bois… je leur propose de percer vers mon PC ; ils repoussent cette proposition en me remerciant. Mais après une autre attaque, ils en viennent à une autre opinion. En fin d'après-midi, j'arrive avec mes 23 Canadiens et un bras cassé au PC de la division. »[5] Ce récit héroïque, dans la pure tradition des témoignages d'anciens *SS*, suggère que la force Worthington a été rapidement balayée par la réaction des *Panzer*. En fait, il n'en est rien.

En effet, Wünsche engage deux groupements. Le premier canarde depuis le bois du Quesnay, tandis que l'autre cherche à contourner la position canadienne depuis le sud-est. Au total, on dénombre 15 à 18 Panther, 5 à 8 Tiger, un bataillon de *Panzer-Grenadiere* – le *I./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26* –, qui sera ensuite renforcé par deux compagnies cyclistes de la *85. Infanterie-Division*. Les premiers combats débutent vers 8h00. Loin d'être une charge héroïque, il s'agit en fait d'une canonnade en bonne et due forme. Profitant de leur portée supérieure, les *Panzer* tapis dans le bois pilonnent les positions canadiennes. Plusieurs chars, dont celui de Carson, sont alors engagés pour nettoyer le bosquet, mais tous sont perdus. Au total, en une heure, 12 Sherman sont détruits sans que l'Allemand n'ait eu à montrer sa tête ! Worthington demande immédiatement l'appui de l'artillerie et de l'aviation, qui matraquent… la cote 195 ! Ne voyant rien venir, le colonel reste pourtant calme. Tant que les Allemands se contentent de bombarder sa position, celle-ci n'est finalement pas vraiment menacée.

Vers 9h30, Worthington autorise les onze *Half-Tracks* intacts à repartir vers l'arrière chargés des blessés et de quelques prisonniers. Dix véhicules rejoignent une heure plus tard la *4th Armoured Division*. Naturellement, ces hommes indiquent que la *Worthington Force* occupe la cote 195 puisqu'ils en sont persuadés.

À 10h30, les tirs antichars s'intensifient, et la moitié des Sherman sont détruits, toutefois aucun fantassin n'a été blessé. Une paire de Typhoon surgit alors et s'en prend… aux Canadiens. Les avions cessent leurs mitraillages à la vue des signaux jaunes envoyés par la force Worthington, et ils se détournent enfin vers les Allemands. Toutes les demi-heures, une paire de chasseurs-bombardiers viendra soulager les Canadiens sans pour autant détruire un seul char.

[3] Simonds avait aussi promis de faciliter l'avance à l'aide de ses projecteurs, mais aucun ancien de la *Worthington Force* ne s'en souvient.

[4] Un peloton de la *B Company* arrivera un peu plus tard. Distancés et sévèrement étrillés au sud de Cauvicourt, la *D Company* & le *A Squadron* ne rejoindront jamais la colline, tout comme les deux *Troops* de Carson.

[5] Témoignage paru dans Bernage (G.) et Meyer (H.), *op. cit.*, p. 472.

1 Le *Lieutenant Colonel* Donald Worthington, commandant du *British Columbia Regiment*, était considéré par son supérieur Kitching comme un « *incomparable officier, indispensable dans une brigade blindée. Il était le plus jeune, débordait d'énergie et était prompt à saisir une opportunité* ». DR

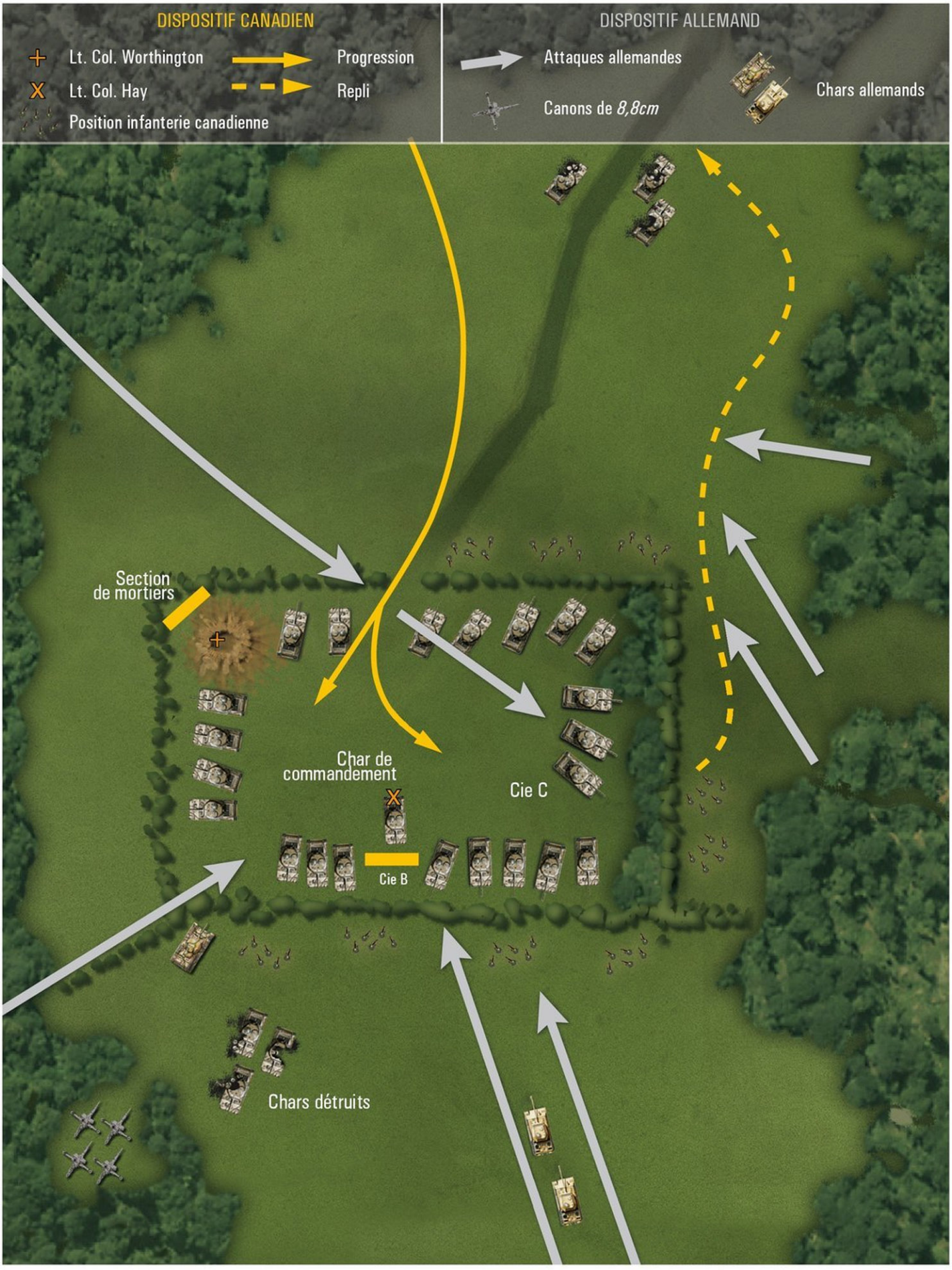
2 Une des Humber Mk. IV du régiment de reconnaissance de la *3rd Canadian Division* croise un Bren Carrier. Par négligence, ces excellents véhicules n'ont que rarement été engagés pendant «Totalize », privant les stratèges alliés d'informations essentielles pour évaluer correctement les positions allemandes une fois les opérations en cours. Bibliothèque et Archives du Canada

3 Max Wünsche, commandant du *SS-Panzer-Regiment 12* et responsable de la plus puissante *Kampfgruppe* de la « Hitlerjugend ». Au moment de « Totalize », il est en mission plus à l'ouest. Rappelé en urgence, il sera le pivot de la défense dans le bois du Quesnay dès son retour dans la nuit du 8 au 9 août. DR

4 Un soldat canadien observe la plaine de Caen depuis son trou d'homme. La bataille de Normandie est avant tout un déluge d'obus, et s'enterrer est devenu un réflexe vital. Il tient un fusil-mitrailleur Bren, une arme d'appui distribuée à plus de mille exemplaires par division mais à la puissance d'arrêt limitée par rapport à celle des MG allemandes. Bibliothèque et Archives du Canada

5 8 août, ces prisonniers de la *89. Infanterie-Division* en état de choc laissent imaginer la violence des combats, d'autant qu'il s'agissait de leur baptême du feu. Mais, contrairement aux affirmations de Kurt Meyer, la division n'a pas été disloquée, et les Canadiens ne feront que 1 270 prisonniers lors de « Totalize ». Région Basse-Normandie, Archives du Canada

DESTRUCTION DE LA *WORTHINGTON FORCE*



La RAF sait alors que des forces amies occupent la cote 140. Hélas, elle garde cette information capitale pour elle, alors qu'elle eût été fort utile au *IInd Canadian Corps* !

Plus à l'arrière, l'inquiétude commence à se faire sentir dans les états-majors. Le contact radio a été rompu, à l'exception d'un des régiments d'artillerie de la division – le *23rd Field Regiment (SP)* – qui reste en liaison avec son observateur avancé jusqu'à 18h30. Les artilleurs ont bien compris que la force Worthington n'est pas sur la cote 195, mais personne ne vient les questionner, et nul au régiment ne prend l'initiative de faire remonter cette information. Plusieurs postes avancés font état de combats sur la cote 140… tous en déduisent qu'il s'agit des Polonais. Des blindés de reconnaissance du *12th Manitoba Dragoons* sont envoyés vers la cote 195 et rapportent que la position est inoccupée. Le *Brigadier* Lane, de la *Royal Artillery*, s'envole alors dans un petit Auster pour localiser Worthington. Sans succès. Mais où est donc passé le *British Columbia Regiment* ? Booth et Kitching pensent qu'il est allé trop loin et s'est installé au sud de Potigny.

Le patron de la *4th Canadian Armoured Division* doit lui prêter main-forte, mais il n'a plus guère de réserves. La force Halpenny est encore engagée à Bretteville-le-Rabet. Mise en branle vers 3h30, elle a abordé son objectif seulement vers 6h00. Mais du fait d'une résistance acharnée de 200 *Landser* de la *89. Infanterie-Division*, ce n'est qu'à 15h00 que le village est nettoyé. En début d'après-midi, conformément au plan, le reliquat de la *10th Infantry Brigade*, appuyée par les Sherman du *South Alberta Regiment*, a attaqué Langannerie et Grainvile-Langannerie, deux villages en enfilade de Bretteville-le-Rabet situés sur la route qui mène à la cote 195. En nettoyant méthodiquement chaque point d'appui ennemi, Kitching a embourbé sa division dans des combats de rues qui durent tout l'après-midi, ce qui fait que, quand il comprend que la cote 195 n'est toujours pas entre ses mains et que la force Worthington a besoin d'aide, il n'a plus qu'un régiment blindé de disponible : les *Governor General's Foot Guards* ! Les chars sont engagés dans une grande confusion sur la route qu'aurait dû suivre la *Worthington Force* et qui passe à l'extrémité Ouest du bois du Quesnay. Défilant à portée des canons allemands, les *Guards* se font tailler en pièces : 26 chars sont perdus, soit la moitié des effectifs. Les engins rescapés n'ont d'autre choix que de faire demi-tour. L'échec est logique : il faut avoir à l'esprit qu'il n'y a guère plus de 2 kilomètres (la largeur du bois) qui séparent les *Guards* à l'ouest et les *Columbia* retranchés sur la cote 140 à l'est. Par conséquent, les *Panzer* allemands peuvent rapidement faire basculer leur centre de gravité contre l'un ou l'autre en profitant du couvert boisé.

▲ Les Sherman du 1er régiment blindé polonais parviendront jusqu'à 300 mètres des positions tenues par Worthington avant de devoir se replier sous les pertes ! NAC

▼ Le *III. Flak-Korps* a déployé plusieurs *Flak-Kampftruppen*, des unités composées de deux *8,8cm* et trois pièces de *Flak* de *2cm* pour endiguer la déferlante alliée. Hantise des tankistes, cette pièce, plus haute que le *Pak 8,8cm*, est cependant aisément identifiable, et son personnel n'a pas été entraîné au combat antichar. Le tableau de chasse des « 88 » restera modeste. DR

L'ESPOIR POLONAIS DÉÇU

À cet instant, le salut de Worthington ne peut plus venir que des Polonais, dont l'objectif est justement la cote 140. Mais face à eux, la *Kampfgruppe* « Waldmüller », qui n'a pu décrocher du fait de l'irruption imprévue des Canadiens, est renforcée dans la matinée par le *Grenadier-Regiment 1053* (*85. Infanterie-Division*). Surtout, pas moins de 90 pièces antichars attendent de pied ferme les chars polonais !

▼ Les portes de Falaise, après s'être entrouvertes, se referment pour ce *Tank Destroyer M10* du *6th Royal Canadian Artillery Regiment*. Equipé d'un canon de 76 mm en tourelle et non sous casemate comme sur les chasseurs de chars allemands, le M10 d'origine américaine combine mobilité et bonne puissance de feu.
Région Basse-Normandie, Archives du Canada

Il s'agit de canons appartenant aux *Flak-Kampf-Truppen*, de nouvelles unités de circonstance créées par le *III. Flak-Korps* pour constituer le pivot de nids de résistance [6]. Chacune compte deux *8,8cm* et trois pièces de *Flak* de *2cm*. À cela s'ajoutent celles de *Pak* des deux *Infanterie-Divisionen*, la *Flak* et les chasseurs de chars de la *12. SS-Panzer-Division*. En appui-feu, Waldmüller peut compter sur les lance-roquettes du *Werfer-Regiment 83* et sur *l'Artillerie-Abteilung 1193*. Chaque hameau a été transformé en fortin. Les pièces ont été habilement camouflées. En quelques heures, les Allemands sont parvenus à reconstruire une défense cohérente.

Les Polonais attaquent à 9h00, plein sud, avec deux régiments cuirassés : le 1er blindé et le 24e Lanciers. L'avance se fait le long d'un corridor bordé à l'ouest par Cauvicourt et à l'est par Soignolles. Quand, en fin de matinée, les blindés arrivent en vue de Cauvicourt, l'artillerie allemande ouvre le feu. De fait, les Polonais piétinent plusieurs heures. Il faut attendre l'appui des Typhoon pour pouvoir repartir et dépasser Cauvicourt. M. Ciuba, du 24e Lanciers, se souvient : « Soudain, nous constatons que nous sommes visés. Une ligne de défense allemande se dessine devant nous. Les canons antichars ennemis sont bien camouflés, et les tankistes ont enterré leur Tiger. Seule la tourelle dépasse du sol avec le tube de *8,8cm*. Le feu de tous ces canons sème la confusion dans nos lignes. Je panique. […] Un autre obus éclate devant moi. Mon périscope est obscurci par les flammes et la fumée. Aveuglé, je me mets à zigzaguer comme un crabe ne sachant où aller. C'est un ordre, hurlé par la radio, qui me permet de reprendre mes esprits. Il somme à tous les tanks de s'arrêter sur place immédiatement. J'ouvre ma tourelle et, effaré, je découvre l'horreur : nos chars explosent ici ou là. Certains brûlent, laissant échapper quelques tankistes qui sautent à terre. Des hommes rampent tout en criant… » [7]. C'est alors que plusieurs Panther de la *Kampfgruppe* « Wünsche » entrent dans la danse. Il faut toute la puissance de l'artillerie polonaise pour briser la résistance allemande. Vers 16h00, les lanciers enlèvent le village de La Croix. Le 1er régiment blindé souffre aux portes de Soignolles, bien tenues par les pièces de *Pak* de la « Hitlerjugend ». Impossible d'aller plus loin sans prendre le village. Une fois de plus, les chars se retrouvent engagés dans un lent et coûteux combat de rues.

Pendant ce temps, sur la cote 140, la situation devient intenable. En début d'après-midi, Worthington ordonne à huit de ses chars encore en état de rouler de percer vers le nord. Ils rejoindront les lignes polonaises. Vers 14h00, Max Wünsche lance un premier assaut et fait donner les deux compagnies cyclistes de la *85. Infanterie-Division*, mais les Typhoon les repoussent. L'espoir renaît une heure plus tard, quand les Canadiens repèrent des Sherman qui arrivent du nord. Les renforts sont là ! Hélas, les tankistes polonais sont cloués au sol à quelques centaines de mètres de la cote (certains disent moins de 300). Pire, ils tirent sur les malheureux Canadiens ! À 17h30, ces derniers sont de nouveaux seuls. Ce qui ne les empêche pas de repousser un deuxième assaut. La noix est encore trop dure, et les Allemands, prudents, n'insistent pas : ils reprennent leur matraquage systématique, ajoutant un pilonnage de mortiers aux tirs des *Panzer*. En fin d'après-midi, Worthington est tué par un obus. C'est l'hallali. L'assaut final a lieu vers 19h45, une fois le dernier char canadien incendié.

Au même moment, le 1er régiment blindé polonais tente un dernier coup de boutoir pour atteindre la cote 140. Deux escadrons attaquent en ligne, sans infanterie, avec l'appui-feu du 3e qui masque Soignolles. Rien n'y fait.

[6] Contrairement à ce qui est souvent écrit, l'essentiel des batteries du *III. Flak-Korps* n'ont que rarement engagé les chars alliés. Elles étaient déployées en arrière du front et remplissaient leur rôle antiaérien. Durant la campagne, elles auraient abattu 462 avions pour 92 chars détruits. Cf. Zetterling (N.), *Normandy 1944*, JJ Federowicz Pub, 2000, pp. 152-156.

[7] Cité par Lodieu (D.), *op. cit.*, p. 46.

[8] Ce chiffre est avancé par les anciens combattants polonais. Neuf chars auraient ainsi été détruits. Cela va dans le sens des données allemandes. Le 9 août, la 12. *SS-Panzer-Division* revendique 31 chars dans le secteur du 1er régiment blindé polonais, auxquels il faudrait ajouter ceux détruits par les autres unités. Pourtant, le journal de marche du 1er régiment blindé affirme que le soir du 9 août, « *à l'appel, il manque 13 chars* ». Entre souvenirs déformés et exagération grossière, il est difficile de s'y retrouver. Autre exemple, les *Kriegstagebücher* affirment que de 90 à 100 chars polonais ont été détruits les 8 et 9 août. En fait, la 1re division comptabilise 66 touchés entre le 8 et le 12 août dont… seulement dix irrécupérables !

Le 2e escadron est noyé sous un déluge d'acier : roquettes de *Panzerfäuste*, torpilles de mortiers, obus de *14,9cm*, projectiles *Pak* des chasseurs de chars et de six *Panzer* les prenant de flanc, les Allemands tirent avec tout ce qui leur passe sous la main. Seulement sept chars polonais auraient réussi à sortir de cette embuscade [8]. Le 1er escadron croit être embourbé dans un champ de mines – ce qui est peu probable – et se désorganise. Finalement, sans fantassins d'accompagnement pour sécuriser le terrain, il faut retraiter. Cette charge polonaise a juste permis de libérer une centaine de Canadiens encerclés. Sur la cote 140, à 22h00, le dernier nid de résistance de la *Worthington Force* est emporté. Toute la nuit et dans la journée du lendemain, quelques dizaines de fantassins et de tankistes rescapés rejoindront les lignes polonaises. Pour son baptême du feu, le *British Columbia Regiment* a perdu 44 Sherman, 2 Stuart, un Crusader AA et un véhicule de reconnaissance ainsi que tous ses officiers, alors que l'*Algonquin Regiment* déplore la perte de la moitié des 220 hommes qui ont combattu sur la colline.

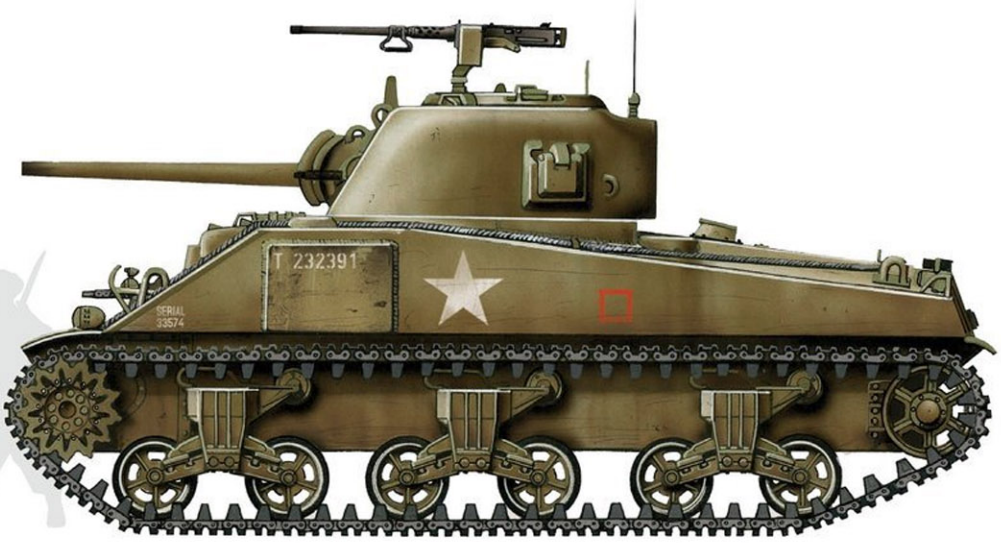
▲ Des infirmiers viennent en aide à un fantassin blessé au pied (une mine ?). Entre le 8 et le 12 août, la 1re DB fait état de 656 pertes dont 121 tués. Il ne s'agit nullement d'une saignée, comme les témoignages le suggèrent. Avec 10 chars détruits et 56 endommagés, la division pourra d'ailleurs être opérationnelle dès le 14 pour une nouvelle offensive. NAC

◀ Au cours de leur avance vers la cote 111, les Polonais se heurtent à une résistance farouche. Soumis à un intense barrage d'artillerie, menacés par les antichars, ils ferraillent aussi les Panther de la *Kampfgruppe* « Wünsche ». Les pertes sont sensibles, comme en témoignent ce Panther et ce Sherman unis par un destin tragique. NAC

« TOTALIZE » S'ENLISE

Malgré ce désastre, Simonds s'obstine. Dans la nuit de 9 au 10 août, la *10th Infantry Brigade* se saisit de la cote 195 à l'occasion d'une remarquable attaque nocturne qui surprend les *SS*. Par un chemin couvert, non défendu, les fantassins du *Argyll & Sutherland Highlanders Regiment* s'infiltrent jusqu'au sommet, lui aussi vide, et s'y enterrent vers 5h00 avec l'appui de pièces antichars. La chance semble tourner. Kitching dépêche les *Foot Guards* pour s'engouffrer dans cette brèche et contourner Potigny par l'ouest, avec pour objectif la cote 206. Mais, impressionné par une contre-attaque du *III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26* de la « Hitlerjugend » qui utilisent des engins téléguidés Goliath, pilonné par les *Nebelwerfer* et traumatisé par les pertes de la veille, le commandant des *Foot Guards* tergiverse. Quand une reconnaissance aérienne lui signale que vingt-quatre *8,8 cm* l'attendent en contrebas, il annule son attaque.

M4A4 Sherman
2e escadron
1er régiment blindé
1re division blindée polonaise
Normandie, France, août 1944



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

À 10h00, le général Simonds tient une conférence avec ses divisionnaires. Il faut redonner « à l'attaque, l'élan perdu ». Sa dernière réserve, la *3rd Canadian Infantry Division*, doit être engagée en direction du bois du Quesnay avec l'appui de la *2nd Canadian Armoured Brigade* et de toute l'artillerie disponible. Une fois le bois nettoyé, elle franchira le Laison et occupera la crête qui domine le paysage à l'est d'Epaney. Les Polonais suivront de près « en occupant la cote 140, en traversant le Laison et en s'avançant vers Sassy ». L'attaque ne commence qu'à 20 heures, le temps de rassembler dix régiments d'artillerie. Les *Waffen-SS* ne se révèlent que lorsque les deux compagnies de tête du *Queen's Own Rifles Regiment* se sont avancées imprudemment au cœur du bois. Fauchées par les tirs, elles sont immédiatement prises de flanc par les *Panzer*, qui les isolent du reste du régiment. L'artillerie canadienne ne peut intervenir efficacement, car les combattants sont imbriqués. Le *North Shore Regiment* tente de profiter de la bataille pour déborder les Allemands par l'est, mais il est chassé du bois par des tirs… amis. C'en est trop, l'offensive est stoppée à 14 kilomètres de Falaise.

UN CAS D'ÉCOLE

« Totalize » met en évidence la difficulté de convertir une percée locale brillante en une exploitation victorieuse. Pendant des décennies, le témoignage de « Panzer » Meyer suffit à l'expliquer. Évoquant le début d'après-midi du 8, il se souvient que « de chaque côté de la route, une division blindée se tient prête à l'attaque. Cette offensive ne doit pas reprendre, nous devons saisir l'initiative. Je prends la décision de défendre la localité de Cintheaux avec les forces qui y sont déjà en ligne, puis d'attaquer d'une manière foudroyante à l'est de la route avec tous les soldats dont je dispose et de jeter le trouble dans le projet des Canadiens. […] Une telle force blindée rassemblée ne pouvait absolument pas être arrêtée, et elle devait laminer les défenseurs de fond en comble. Pourtant, le dieu de la bataille en a décidé autrement, malgré l'accumulation de matériel, l'être humain vainquit. Les escadrons de chars qui se lancèrent à l'assaut furent contenus par une troupe courageuse jusqu'à la mort […] » Évoquant la passivité des Canadiens dans la matinée du 8 et l'inutilité du second bombardement aérien, le *Kommandeur* de la « Hitlerjugend » en conclut que « dans une méconnaissance totale de la situation, les divisions d'attaque sont accrochées au plan horaire du IIe corps canadien, et, ainsi, elles sont frustrées de leur victoire. Une bataille de chars ne pouvait pas être conduite d'un bureau, le commandant de troupes responsable de la conduite des opérations fait partie des éléments avancés de ses troupes offensifs afin d'être capable de prendre des décisions en rapport avec la situation et donner des coups de griffes destructeurs. Une attaque de chars qui est subdivisée en phases ressemble à une charge de cavalerie au cours de laquelle on fait intervenir une pause pour le fourrage. […] Le plein succès fit défaut au IIe corps canadien parce que l'organe de commandement des deux divisions d'attaque était inexpérimenté et qu'il a engagé ses chars par petits paquets et d'une manière indécise. Un chef d'unité des blindés expert aurait conduit à la victoire la 4e division blindée canadienne le premier jour de « Totalize ». Les attaques locales des 9 et 10 août sont aussi parfaitement incompréhensibles que l'avance hésitante du 8 août » [9].

▶ À 34 ans, Kurt Meyer commande déjà une *Panzer-Division* en remplacement de Fritz Witt , tué le 16 juin 1944. Cet ancien policier a adhéré par conviction au parti nazi dès 1930 et à la *SS* un an plus tard, avant qu'Hitler ne soit élu chancelier. Récipiendaire d'une première Croix de fer dès la campagne de Pologne, il se révèle un redoutable guerrier et un meneur d'hommes exceptionnel. Capturé en septembre, emprisonné pendant dix ans pour crime de guerre, son autobiographie a largement participé à la légende de l'Ordre noir. DR

[9] Meyer (K.), *Soldats du Reich*, Heimdal, 1997, pp. 360-378.

D'après « Panzer » Meyer, l'échec allié s'explique :

1) Par la réactivité, l'intelligence tactique et le courage des *SS* qui ont tué dans l'œuf la charge des divisions blindées alliées dans l'après-midi du 8. On pourrait y ajouter leur talent, le lendemain, pour ralentir les Polonais, laissant le temps de balayer la force Worthington.
2) Par la faute d'un bombardement aérien qui a retardé de huit heures l'exploitation du succès initial. Sans être d'aucune utilité puisqu'il a manqué sa cible, causant au contraire des pertes dans les rangs alliés, il aurait été la fausse bonne idée de Simonds.
3) Par l'inexpérience des deux divisions blindées et surtout de celle de leurs commandants qui ont « engagé les chars par petits paquets et d'une manière indécise ».
4) À cause de commandants qui n'ont pas su exploiter les opportunités parce qu'ils préféraient rester à l'arrière au lieu de commander depuis l'avant. Cette attitude, que l'on devine dans l'esprit de Meyer être aussi une forme de couardise, s'accompagnerait d'une rigidité incompatible avec la vitesse des opérations blindées. Elle n'empêcherait pas pour autant les chefs de perdre le contrôle de la bataille, comme en témoigne

▼ Deux Panther de la *Kampfgruppe* « Wünsche » près de Potigny. La *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » n'a alors qu'une dizaine de ces excellentes montures encore opérationnelles. ECPA-D

◀ La force de la *Wehrmacht* est de savoir parfaitement se camoufler et transformer chaque hameau en forteresse. Ce canon *Pak 40* de *7,5cm* aux mains de *Waffen-SS* est mortel pour les chars alliés jusqu'à 2 000 mètres.
Archives Caraktère

le délitement de l'offensive en simples attaques locales. Tout l'extrait mentionné cherche au passage à convaincre de la supériorité de l'officier allemand [10].

Reprenons chacun de ces arguments.

LES *WAFFEN-SS* ONT-ILS BRISÉ L'OFFENSIVE ?

Il est bien sûr certain que les Allemands sont de remarquables adversaires. Ils ont parfaitement profité du paysage qui combine un mitage rural dense et des openfields. Il n'y a jamais plus de 3 000 mètres entre chaque hameau, souvent bien moins. Une fois ces hameaux hérissés de *Pak* (qui tous sont mortels à 1 500 m), il devient impossible pour les chars alliés de manœuvrer sans être à portée de tir d'un ou plusieurs canons. Contourner un obstacle, c'est s'offrir à un autre. L'intelligence tactique des Allemands est d'avoir su se retrancher dans chaque hameau, y compris dans la profondeur, puis d'avoir su se redéployer quand la position devenait intenable. Ils ont aussi brillé par leur rapidité à regrouper et réengager de suite les fuyards. Cette intelligence n'est d'ailleurs pas spécifique aux *SS*. Les divisions d'infanterie n'ont pas démérité, contrairement à ce que prétend Kurt Meyer [11].
Mais pour ce qui est de la contre-attaque du 8 août, force est de constater quelle n'a en rien perturbé les Alliés. Elle s'est brisée sur le cordon de sécurité britannique. Pire, les pertes élevées en *Panzer* – près de la moitié des chars engagés – auraient pu avoir des conséquences dramatiques. Le jour suivant, les *SS* n'ont pas davantage excellé. Ils se sont fait prendre de vitesse par Worthington sur la cote 140, une position clé. L'en déloger prendra seize heures. C'est en profitant de leur allonge supérieure que les *Panzer* ont méthodiquement éliminé les Sherman. L'assaut lui-même a été confié aux *Grenadiere* de la *85. Infanterie-Division*. On peut être surpris, étant donné l'urgence de la situation, que les *SS* aient été aussi pusillanimes, mais sans doute avaient-ils conscience qu'une charge prématurée aurait été trop coûteuse. De plus, à plusieurs reprises, les *Panzer* ont été distraits pour freiner l'avance de la 4e blindée canadienne et de la 1re polonaise, sans compter que les Typhoon se sont avérés dissuasifs. Toujours est-il que les *SS*, face à un ennemi retranché, n'ont pas été plus rapides que les Canadiens et que nous sommes loin des images héroïques colportées par Kurt Meyer [12]. La nuit suivante, les *SS* se sont de nouveau fait surprendre et ont perdu la cote 195. En général, ils ont été désarçonnés par les initiatives nocturnes canadiennes. Les *Flak-Kampf-Truppen*, à en croire les rapports, n'ont guère donné satisfaction. Les artilleurs de la *Flak* n'ont pas brillé dans une mission antichar pour laquelle ils n'ont pas été entraînés, et ils ont subi de lourdes pertes une fois leur position révélée. Certes, agressifs et professionnels, les Allemands ont finalement fait trois erreurs qui auraient pu leur être fatales si les Canadiens avaient su en profiter.

[10] Ce texte, traduction d'un témoignage de 1957, est un archétype de cette littérature romantique d'après-guerre écrite par des vétérans et qui oppose la guerre destructrice menée par le rouleau compresseur allié et celle créatrice, toute en intelligence, des Allemands. Il est révélateur que durant des décennies, on ait douté qu'un tankiste ait pu détruire le char de Wittmann, et donc le vaincre « loyalement avec des armes équivalentes », lui préférant la thèse de la roquette d'un Typhoon ou de celle d'un obus de marine qui aurait retourné le Tiger, deux hypothèses plus conformes aux stéréotypes.

[11] Un passage, page 363, décrit comment il aurait, seul, stoppé et remotivé une colonne de fuyards de la *89. Infanterie-Division*. Puis Kurt Meyer s'attarde sur la destruction totale de cette division. Le *SS* omet donc le rôle décisif joué par les soldats de la *Heer* retranchés dans chaque village et qui ont fixé et épuisé les unités alliées.

[12] Meyer (K.), *op. cit.*, p. 372.

***Panzer VI Ausf. E* Tiger I**
2. Kompanie
schwere SS-Panzer-Abteilung 101
Normandie, France, août 1944

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

FALLAIT-IL ANNULER LE BOMBARDEMENT DE LA *8TH AIR FORCE* POUR EXPLOITER PLUS RAPIDEMENT LA PERCÉE INITIALE ?

En fait, Meyer se trompe quand il prétend avoir vu deux divisions blindées rester l'arme au pied des heures durant. Les chars qu'il a observés sont ceux des deux brigades blindées de la première vague qui ont atteint leurs objectifs. À midi, les deux divisions blindées montent encore en ligne, ralenties par des embouteillages. Certains régiments ne sont toujours pas sortis des faubourgs Sud de Caen. Il faut avoir à l'esprit qu'ensemble, les deux divisons blindées représentent une masse de 5 000 véhicules qui traversent les lignes d'un corps d'armée entier, puis un champ de bataille encore miné et où plusieurs carrefours sont toujours le théâtre de combats. Tout comme lors de « Goodwood », la débauche de matériel par les Alliés est devenue une contrainte. Avec ou sans bombardement, la 2e vague ne pouvait donc pas être engagée plus tôt. Une alternative aurait été d'ordonner aux troupes de la 1re vague de poursuivre sur leur lancée tout en annulant le second bombardement. Mais cette décision devait être prise au tout début de la matinée pour être transmise à la *8th Air Force* au plus tard à 8h00. Or, à cette heure, rien n'indique la pauvreté de la deuxième ligne allemande. Une telle décision aurait causé un désordre considérable, sollicité des soldats déjà épuisés par une nuit de combat et aurait été contraire au règlement. Simonds n'avait alors aucune raison de modifier son plan qui fonctionnait à merveille. Il n'était même pas sûr qu'en cette matinée du 8 août, les Canadiens aient laissé passer une occasion, tout simplement parce que, contrairement aux affirmations de Meyer, la *89. Infanterie-Division* n'était pas désintégrée. Au moins la moitié de ses combattants se sont regroupés dans la matinée autour de Cintheaux, où était déployée sa réserve divisionnaire, le *Füsilier-Bataillon 89*. Dès 10h00, certains de ses éléments ont contre-attaqué. Les *8,8cm* du *III. Flak-Korps* et de la *SS-Flak-Abteilung 12* formaient aussi un cordon de protection de part et d'autre du village. Il est donc abusif d'écrire que hormis la *Kampfgruppe* « Waldmüller », plus personne ne faisait barrage aux Alliés. Ce bombardement n'a pas été utile, mais il n'est pas la cause des atermoiements alliés.

LES ALLIÉS VICTIMES DE LEUR INEXPÉRIENCE ?

Reste la critique d'avoir employé des divisions inexpérimentées. D'une manière générale, les soldats canadiens ont effectivement peu d'expérience et souffrent d'un entraînement médiocre. Les instructeurs, en nombre insuffisants, n'ont eux-mêmes reçu qu'une formation de quelques semaines dans les écoles britanniques. Il n'est donc pas étonnant que le long entraînement se limite souvent à des marches épuisantes et à des exercices physiques aussi démoralisants qu'insuffisants. La *4th Armoured Division* n'a pu roder, lors de grandes manœuvres, ni son nouvel équipement (en particulier ses Sherman) ni son nouvel état-major. Pour autant, l'inexpérience en 1944 n'est pas une spécificité canadienne. Les troupes allemandes saignées en URSS comptent, elles aussi, une majorité de « bleus », tout comme les *Armored Divisions* américaines qui déferlent alors en Bretagne. Incriminer l'infériorité de l'équipement allié n'est pas plus pertinent.

Naturellement, le Sherman et, pire, le Cromwell sont inférieurs en performances brutes aux *Panzer*, mais là encore, les Américains ont réussi à exploiter leur percée alors qu'ils sont encore moins bien armés, n'ayant pas dans leur arsenal l'excellent *17-Pdr* et le Firefly.

La différence aurait-t-elle résidé dans le fait que ces « bleus » n'aient pas été encadrés par des officiers et sous-officiers chevronnés et compétents ? C'est ce qu'affirme Meyer… mais aussi Simonds, à l'occasion d'une conférence dès le 13 août ; conférence qui est restée ancrée dans les mémoires. Le général canadien reproche publiquement aux officiers des régiments blindés d'avoir laissé l'infanterie faire l'essentiel du travail, d'avoir manqué d'initiative et d'avoir bivouaqué au lieu de foncer. Nommément, le *Lieutenant Colonel* Halpenny, patron des *Canadian Grenadier Guards*, est jugé trop timoré dans sa conquête de Brettevile-le-Rabet, tout comme le *Lieutenant Colonel* Scott, chef du *21th Armoured Regiment* (*Governor General's Foot Guards*), apathique le 10 dans la non-exploitation au sud de la cote 195. Mais Simonds pointe surtout du doigt le *Brigadier* Booth, commandant de la *4th Canadian Armoured Brigade*. Endormi au cœur de l'après-midi du 8 [13], il a ensuite mis quatre heures à informer Worthington et Halpenny qu'ils devaient se préparer à une attaque de nuit. Il lui fallut encore 3h30 pour terminer les préparatifs, et, finalement, les Sherman s'ébranlèrent neuf heures après que Simonds en ait donné l'ordre ! Il restait alors moins de trois heures d'obscurité, ce qui fit qu'Halpenny ne put attaquer de nuit Bretteville-le-Rabet et que Worthington n'avait aucun droit à l'erreur de navigation s'il voulait se saisir de la cote 195 avant le jour. Tous les officiers de la *4th Armoured* étaient pourtant relativement expérimentés, contrairement à ce qu'affirme Meyer. Ils avaient combattu au sein d'autres unités en Italie, mais il est vrai que là-bas, il n'y avait jamais eu de percée à exploiter [14].

Pour John A. English et Brian A. Reid, le corps des officiers a surtout souffert d'un défaut de formation et de sélection. Le Canada, manquant dramatiquement d'officiers en 1939, a été contraint de recourir à des promotions rapides et massives [15]. En outre, à la décharge des officiers, les outils doctrinaux à leurs dispositions ne leur permettaient pas de s'exprimer. Plusieurs de ces principes fondamentaux qui déterminent la manière de combattre, de s'entraîner, de s'organiser, de s'équiper étaient erronés. La doctrine, les matériels sont en fait britanniques et communs à toutes les troupes du *21st Army Group*. Simonds est diplômé du *Staff College* anglais de Camberley et Kitching est même un ancien officier de la *British Army* qui a migré avant-guerre au Canada. Canadiens et Polonais, vierges de toute expérience du maniement d'unités blindées, hormis quelques engagements tactiques en Italie l'année précédente, s'en remettent aux théories anglaises, en particulier à celles de Montgomery, que Simonds admire.

[13] Simonds ne connaît alors pas la cause de la « sieste ».

[14] L'expérience n'est de toute façon pas une solution miracle. En effet, au même moment, Montgomery limoge une grande partie de l'état-major de la *7th Armoured Division*, les fameux « Rats du désert », ulcéré par ses erreurs et son manque d'allant depuis le 7 juin 1944. Le commandant de la *51th Highland Division* a subi le même sort quelques semaines plus tôt, tant les performances de cette division prestigieuse avaient été décevantes.

[15] Les effectifs de l'Armée canadienne ont été multipliés par 119 depuis 1939 contre une multiplication par 15 pour la *British Army*. La plupart des officiers rapidement promus, à commencer par Kitching, seront limogés au cours des semaines suivantes.

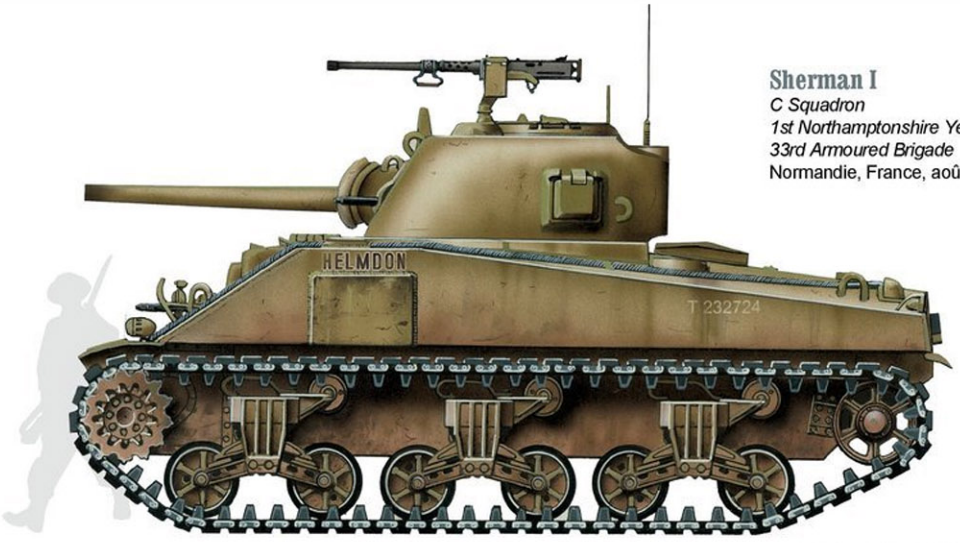
1. Des forteresses volantes B-17 en route la Normandie. Leurs équipages ont développé une technique utilisant un bombardier leader qui donne le signal de largage à tout son groupe, ce qui sera la cause de tragiques bavures durant « Totalize » (65 Polonais et Canadiens tués). US Nara

2. Les soldats de seconde classe L.B. Roy et R.L. Parker, de la *9th Canadian Infantry Brigade*, déploient un drapeau nazi capturé à Hautmesnil le 10 août 1944. Bibliothèque et Archives du Canada

3. Autre prise de guerre, ce pistolet Luger, peut-être trouvé dans le char visible à l'arrière-plan. Remarquez qu'au coeur de l'été, ce Canadien n'a pas abandonné son pull. Il est vrai que 1944 connaît un été pluvieux, même selon les critères normands. Bibliothèque et Archives du Canada

4. Plusieurs engins de démolition filoguidés de type Goliath auraient été engagés contre la *4th Armoured Division* le 10 août dans l'espoir de reconquérir la cote 195. Cet engin exotique a une efficacité limitée : lent (10 km/h) et peu protégé. Par contre, l'effet psychologique est réel ; les témoignages comparent l'impression laissée par ces petits engins à des araignées grimpant le long de la jambe !

▼ Un rare cliché montrant une *Troop* de quatre Sherman polonais, dont deux Firefly. Il s'agit d'une adaptation britannique armée d'un canon de *17-Pdr*, seul capable de percer les blindages frontaux des Tiger et Panther. Les Polonais l'ont adopté avec enthousiasme pour son punch, même si l'optique d'origine n'est pas adaptée au canon, ce qui rend la visée aléatoire. D'autant que les départs d'obus provoquent une fumée aveuglant le tireur. La production étant lente, il n'y a, sauf exception, qu'un Firefly par *Troop*.
NAC



Sherman I
C Squadron
1st Northamptonshire Yeomanry
33rd Armoured Brigade
Normandie, France, août 1944

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

UNE DOCTRINE INADAPTÉE

Ces principes se retrouvent dans le plan dessiné par Simonds :

- Conformément au manuel, l'offensive est violente et se déroule sur un front étroit. Simonds concentre sur 7 kilomètres 650 chars, 1 500 bombardiers lourds, 720 bouches à feu. Elle veille à préserver le principe de concentration des forces. Le général estime qu'une bonne exploitation doit se borner à une pointe unique de la largeur d'une brigade afin de permettre un appui rapide à l'unité de tête, d'offrir une base de repli solide, d'éviter de disperser les unités d'appui (comme l'artillerie et le génie) et permettre à l'état-major de corps de conserver un contrôle strict de la bataille [16].
- Conformément au manuel, l'exploitation se fait en échelons, c'est-à-dire que la première vague sécurise le terrain, tandis que des bataillons de renfort relancent l'assaut vers l'objectif suivant. Une telle attaque permet aussi, pense-t-on, de ménager le moral des troupes en leur donnant des objectifs limités qui réduisent leur exposition en première ligne.
- Contrairement à la philosophie allemande de la guerre qui estime que la clé du succès réside dans la capacité à s'accommoder de la nature chaotique du combat, la philosophie britannique cherche au contraire à restaurer un ordre à travers l'exécution minutieuse d'un plan, ce qui est le cas ici. Une telle philosophie implique un commandement centralisé et réduit les subordonnés à de simples exécutants. C'est ce que les Britanniques appellent le *Restrictive Control* [17]. Pour Simonds, ce contrôle a aussi l'avantage de compenser l'inexpérience de ses troupes. Dans cette optique, commander depuis l'arrière est une procédure logique, si ce n'est indispensable, et l'accusation de couardise portée par Kurt Meyer n'est pas fondée et n'est rien de plus que de l'ethnocentrisme.

Tous ces principes, hérités de la Grande Guerre et du désert libyen quand l'assaillant, désorganisé par son avance, était culbuté par des contre-attaques allemandes agressives, se conjuguent mal avec une exploitation mécanisée réussie. Depuis vingt ans, les historiens (tels English, Samuels, Buckley) en ont mis en évidence les défauts systémiques. L'attaque sur un front très étroit facilite le travail du défenseur tout en restreignant les possibilités de manœuvre de l'attaquant. Au lieu de s'écarter et de suivre la ligne de moindre résistance, les axes de progression ont convergé vers le bois du Quesnay, un véritable coupe-gorge. L'avance en échelon a empêché une progression fluide. Elle s'est apparentée à

[16] *Operational Policy of Second Canadian Corps*, Simonds (G.), 17 février 1944.

[17] Martin Samuels l'oppose au commandement par objectif allemand (*Auftragstaktik*), dans lequel l'initiative de la base est encouragée – à condition qu'elle respecte l'esprit des directives générales – afin de profiter sans délai de toutes les opportunités qui s'offrent dans une bataille fluide et imprévisible. Samuels (M.), *Command or Control? Command, training and Tactics in the British & German armies, 1888-1918*, Franck Cass, 1995.

[18] Déclaration du 1er juillet 1944 lors de l'exercice « Iroquois », cité par J.A. English, *op. cit.*, p. 219.

une succession de coups de boutoir. Elle a renforcé l'engorgement des rares axes de circulation, où renforts, artillerie en cours de redéploiement, convois de ravitaillement et colonnes d'ambulances de retour du front se sont entremêlés. Comme il est du ressort de la vague qui a avancé de sécuriser le terrain, les brigadiers et divisionnaires des divisions blindées se sont retrouvés débordés par l'obligation de relancer l'assaut vers les objectifs qu'ils n'avaient pas atteints tout en réduisant les poches de résistance. Ils y ont dispersé leur attention et leurs moyens, ont désarticulé leurs divisions, ce qui a contribué, de concert avec les embouteillages, à réduire paradoxalement la force de frappe du *21st Army Group* à peau de chagrin. Des moyens considérables à disposition initialement, seuls furent engagés simultanément, le 9 août contre la ligne de résistance principale allemande, les *Worthington* et *Scott Forces* ainsi que les Polonais du 1er régiment blindé et du 24e Lanciers, soit 4 régiments de chars sur 14 et un seul régiment d'infanterie sur 26 ! Le lendemain, l'attaque sur le bois du Quesnay se borna à deux régiments d'infanterie, moins de 1 000 hommes, une misère. Voilà l'origine des « attaques locales » pointées par Meyer.

Quant à la planification, elle a conduit Simonds à construire un plan inutilement complexe. Après les modifications de la phase II, le plan était devenu « une usine à gaz », comme en témoigne l'affaire de Gaumesnil. La conquête de ce village, situé dans la zone II, a été confiée à la *2nd Canadian Infantry Division*, une unité de la phase I. Mais par sécurité, la division devait attendre la fin du bombardement américain et donc se lancer à l'assaut en même temps que se mettait en branle la *4th Armoured Division*. Ainsi, trois brigades appartenant à deux divisions différentes se retrouvaient à attaquer le même objectif au même moment sans s'être concertées ! Dans les faits, la 4e blindée a retardé son avance le temps que la 2e division conquiert le village. Trois heures ont été gaspillées, une éternité. Complexe, le plan était aussi trop rigide, chaque objectif intermédiaire devait être saisi à des heures précises par des unités désignées à l'avance. Elle a bridé les acteurs et contribué à les embourber. D'une manière générale, le *Restrictive Control* fut incapable de tirer profit des opportunités et conduisit à ralentir les opérations. Ce travers a été aggravé par la modification du plan 48 heures avant l'attaque. Le *Brigadier* Booth ne put convoquer ses chefs de régiment que cinq heures avant l'heure H, sans être capable de leur expliquer clairement le déploiement des unités. Les équipages, notamment ceux des *Grenadier Guards* qui devaient ouvrir la route, n'avaient pas la moindre idée de ce qui allait se passer. La situation s'est encore détériorée avec la défaillance de nombreuses radios, comme en fit l'amère expérience Worthington. Saturation de l'espace, complexité excessive, manque d'informations et de souplesse, rigidité et défaillance de la chaîne de commandement, tous ces éléments se conjuguent pour expliquer les atermoiements qui ont laissé le temps à l'ennemi de se rétablir.

Sur un point, la doctrine avait été amendée. Avant le débarquement, Montgomery restait convaincu qu'une poursuite ne pouvait être menée avec assez de célérité qu'avec des moyens mécanisés. Pour cette raison, l'infanterie motorisée d'une division blindée (trois régiments réunis dans une brigade) était considérée comme une force d'appui et était découplée de la force rapide, la brigade blindée (trois régiments de chars et un d'infanterie mécanisée sur *Half-Tracks*). C'est ainsi que la 1re DB polonaise connut son baptême du feu. Mais Booth, qui suivait de près les expériences menées en Normandie par la *11th Armoured Division*, convainquit Kitching que les chars seuls avaient « peu de chance de succès contre les *Kampfgruppen*. Pour les vaincre, il fallait les imiter et les surpasser en équipement, en esprit offensif, en initiative et en coopération interarmes » [18].

▲ Un *Sherman* doublement déchenillé et abandonné. Inférieur en performances brutes aux *Panzer*, aisément inflammable au point que les Allemands l'avaient surnommé le « Tommy cooker », gourmand en essence, le Sherman est pourtant un bon compromis pour la guerre industrielle : facile à produire, peu encombrant, fiable, polyvalent avec sa pièce de 75 mm qui tire des obus antichars et explosifs. Ici, un char de la 1re DB polonaise, comme le prouve l'insigne sur le châssis.
Archives Caraktère

▼ Cette pièce de 4.5 in (114 mm) assure l'appui-feu à moyenne portée (18 000 m). Simonds est un artilleur de formation et aspire à offrir le meilleur soutien possible aux combattants. « Totalize » déçoit ses espérances.
IWM

C'est pour cette raison que la *4th Armoured* adopta une nouvelle structure imbriquant chars, infanterie et d'autres unités d'appui au sein de *Battle Groups*. Cette initiative constituait en apparence un progrès certain. Mais ces *Groups* n'étaient en rien similaires à une *Kampfgruppe* ou à un *Combat Command* américain. Il ne s'agissait que d'une formation *ad hoc* associant des unités qui n'avaient aucune expérience commune. Surtout, n'ayant pas d'état-major, ces *Battle Groups* faisaient peser une charge insupportable pour un seul homme, souvent le chef de l'unité de tanks, dépourvu d'expérience interarmes, tout en restant de simples unités d'exécution peu réactives et dépendantes d'un commandement central.

DES APPUIS DÉFAILLANTS

Plus surprenant, « Totalize » semble avoir singulièrement manqué d'appui-feu. Meyer écrit que les chasseurs-bombardiers ont fait défaut le 8 août [19], l'artillerie s'est faite très discrète ; pire, les rares mentions insistent sur les bavures. Les appuis sont pourtant essentiels dans la doctrine du *21st Army Group*, et la *Royal Artillery* est bien organisée. Chaque régiment de chars et d'infanterie est accompagné de plusieurs observateurs d'artillerie reliés par radio à la fois à leur régiment et à un officier centralisateur ayant autorité pour réquisitionner d'autres régiments. Les échanges radio ont été simplifiés, les intermédiaires réduits et les appuis massifs encouragés. Ainsi, un observateur pouvait obtenir automatiquement, en quelques minutes, l'appui de toutes les pièces d'une division en commençant son message par le code « Uncle Target », les codes « Victor » et « William » déclenchant les feux de toutes les pièces disponibles à l'échelon du corps et de l'armée. L'artillerie a d'abord pâti des embouteillages et des dégâts collatéraux de la *8th Air Force*. Plusieurs régiments n'ont pas pu se redéployer à temps pour couvrir l'avance des divisions blindées. Pour autant, Simonds avait à sa disposition des moyens considérables qui devaient compenser ces aléas tactiques [20]. Pour John Buckley, le principal problème résidait dans un équipement partiellement inadapté. La pièce de campagne du *21st Army Group* était le *25-Pdr* : si elle était fiable, légère, souple et avait rendu d'inestimables services comme arme antichar d'appoint dans le désert, cette pièce n'avait pas une portée et une létalité suffisantes. Un obus délivrait moins de la moitié d'explosifs que son équivalent allemand de *10,5cm*. Il n'était mortel qu'à condition d'exploser à un mètre d'une tranchée. Pour autant, un pilonnage pouvait, par exemple, museler les pièces antichars et faciliter le contournement des points d'appui allemands en les noyant sous les fumigènes. Mais ce ne fut pas le cas. La réponse réside une nouvelle fois dans le manque de coopération et dans l'ignorance des tankistes. L'officier d'observation avancée du *23rd Artillerie Regiment* note que le 8 août, « les tankistes de la *4th Brigade* n'avaient pas confiance en l'artillerie et ne demandèrent même pas un écran de fumée ». Autre exemple, la force Worthington était accompagnée des observateurs avancés des *19th, 23rd Field Regiments* et du *Captain* Searle, observateur du *11th Medium Regiment*, mais dont le char spécialisé tomba vite en panne [21]. Or, la présence de Searle était

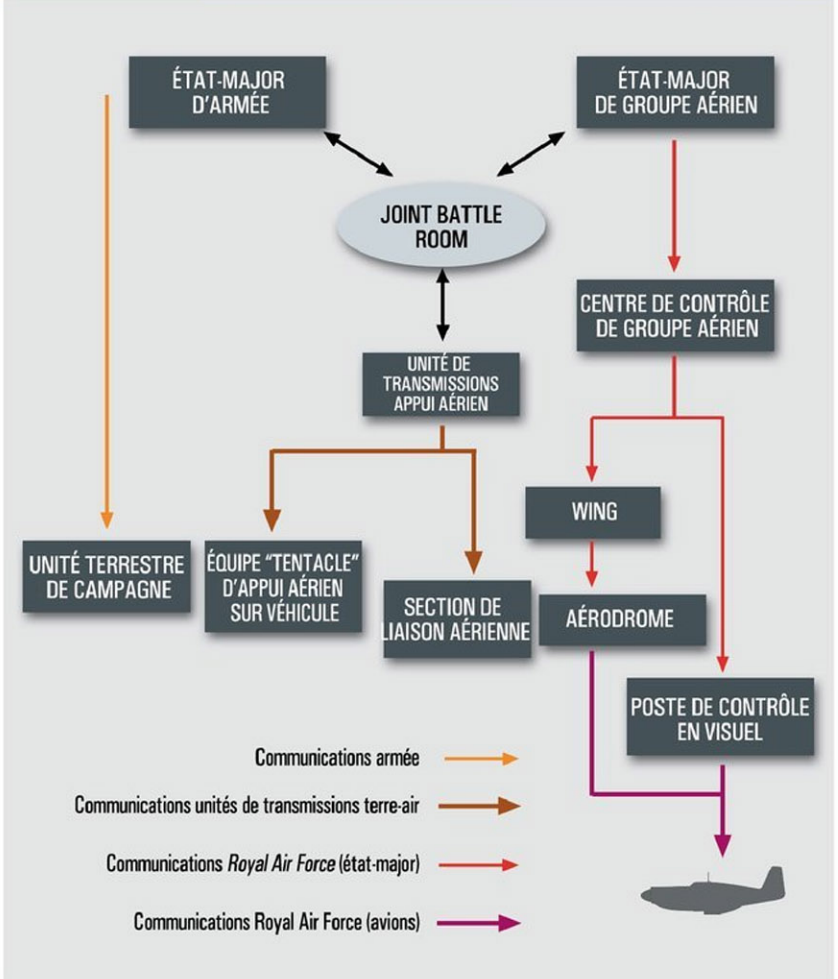
[19] Meyer (K.), *op. cit.*, p. 364.

[20] Simonds les avait d'ailleurs anticipés et avait imaginé le second tapis de bombe comme un moyen de compenser l'artillerie.

[21] Un *Ram Obervating Post* bardé d'antennes de radio et pourvu d'un canon factice.

▲ Un Hawker Typhoon armé de roquettes vient de prendre l'air. Redoutable avion d'attaque au sol, il est sous-exploité à cause d'une coopération médiocre entre la RAF et l'*Army*.
IWM

ORGANISATION DE L'APPUI AÉRIEN TACTIQUE BRITANNIQUE



◀ Le seul char de conception canadienne, le RAM (sur châssis du M3 Grant américain), est obsolète en 1944, et seuls 84 RAM OP (*Observating Post*) servent de véhicules d'observation avancée pour les artilleurs des *Armoured Divisions*. Pour permettre de loger les deux radios Wireless n°19, les casiers à obus et le canon ont été démontés. La bouche à feu visible est en fait un tube factice.
Région Basse-Normandie, Archives du Canada

vitale dans la mesure où seules les pièces lourdes de son régiment auraient eu la portée suffisante pour atteindre la cote 195. Au lieu de cela, le *Captain* fut invité à prendre place sur le siège du mitrailleur dans un char… dont la radio était en panne : de cette place, il ne vit quasiment rien. L'officier, dont la mission était de savoir toujours où il se trouvait et de rester en contact avec ses supérieurs, fut incapable de travailler. Cela montre bien que les tankistes n'avaient aucune conscience des contraintes de leurs collègues artilleurs. On notera aussi que, contrairement aux Allemands et aux Américains, aucune unité d'artillerie n'a été directement rattachée aux *Battle Groups*. Sans doute était-ce pour éviter leur dispersion, mais cela n'a favorisé ni la coopération ni la projection des pièces vers l'avant.

La coopération avec l'aviation tactique a été encore plus mauvaise, la faute à des procédures inadaptées. On a vu que les Typhoon avaient appuyé Worthington sans jamais être en contact radio avec lui, tout simplement parce que ce n'était pas possible. Fin juillet, l'Américain Pete Quesada, commandant de la *9th US Air Force*, avait validé une procédure de coopération : l'*Armoured Column Cover*, qui permettait une télécommunication directe entre un officier de l'*Air Force* détaché dans une colonne blindée et les avions en appui. Les Britanniques ne se sont pas inspirés de leurs Alliés, conservant un système bien plus primaire, où chaque armée transmettait des demandes de frappe à une *Joint Battle Room* (un état-major interarmes *Army-RAF*) qui les répercutait au *84th Composite Group* de chasseurs-bombardiers de la *2nd Tactical Air Force*. Une demande de la sorte devait donc remonter toute la chaîne de commandement terrestre, puis redescendre celle de la RAF, une procédure bien trop lourde et longue (voir schéma). Dans ces conditions, les 2 000 sorties aériennes n'ont guère été profitables. Il s'agissait soit de frappes planifiées à l'avance, soit de vols de reconnaissance armée. Les pilotes, craignant les « bavures », en ont été réduits souvent à des tirs d'opportunité en arrière des lignes allemandes. C'est ainsi, à l'occasion d'un vol libre, que les Typhoon découvrirent les rassemblements allemands au pied de la cote 140. Pour Terry Copp, si la force Worthington avait été américaine, non seulement elle aurait profité d'un parapluie aérien massif, mais son erreur de localisation aurait été rapidement corrigée et l'information relayée au commandement.

RECONNAISSANCES NÉGLIGÉES & OPPORTUNITÉS GÂCHÉES

Mal renseignés, les officiers le furent aussi du fait de l'absence quasi-totale d'opérations de reconnaissance dans la profondeur du dispositif ennemi. Les Canadiens et les Polonais n'ont jamais su ce qu'ils avaient en face d'eux.

▼ Des fantassins du *Royal Winnipeg Rifles*, *2nd Candian Infantry Division*, viennent d'être relevés. Engagées quasi quotidiennement depuis fin juillet, ses compagnies épuisées et en sous-effectifs ne participeront qu'à la phase I de l'opération.
Bibliothèque et Archives du Canada

Et pour cause, dans la matinée du 8, aucune reconnaissance ne fut lancée, alors que les Canadiens en avaient le temps puisque le second tapis de bombes n'était prévu qu'à midi. Les deux divisions blindées attaquèrent en aveugle. La situation se répéta les deux jours suivants. Il s'agissait une nouvelle fois d'une défaillance doctrinale. Au sein du *21st Army Group*, les reconnaissances terrestres se limitaient à l'envoi d'éclaireurs, une action purement tactique. Plus révélateurs encore, les régiments de reconnaissance des deux divisions blindées étaient équipés de chars, un outil inadapté, et ils servaient de force de frappe à l'instar des autres régiments blindés. Il n'y avait donc plus que le régiment de reconnaissance du corps d'armée, équipé d'automitrailleuses pour les reconnaissances en profondeur. C'est que les généraux s'en remettaient principalement aux photos aériennes. « Totalize » prouve que cette confiance était non seulement excessive, les Allemands étant passé maîtres dans l'art du camouflage, mais aussi que cette procédure était incompatible avec l'accélération du rythme de la bataille, les renseignements étant souvent obsolètes une fois entre les mains de Simonds. Il faut ajouter que même au regard de ces standards modestes, la collecte de renseignements était jugée médiocre, et quatre jours avant le début de « Totalize », un stage destiné aux officiers de renseignements était encore organisé pour l'améliorer, visiblement sans grand résultat.

Ainsi, la conjugaison de ces éléments explique non seulement la prudence apparente des Alliés mais permet aussi de mieux comprendre pourquoi, quand ils y dérogeaient, la prise de risque ne fut jamais récompensée, comme en témoignent les charges des tankistes polonais ou l'expédition dramatique de Worthington. Ce dernier épisode met en lumière aussi les opportunités manquées. Bien loin d'être un désastre initial, l'erreur de navigation de Worthington aurait pu être un involontaire coup de maître. En effet, alors que l'itinéraire prévu le conduisait, à l'aube, au plus près des pièces antichars ennemies installées dans le bois du Quesnay, où il se serait probablement fait étriller, Worthington, en s'installant sur la cote 140, a déstabilisé la défense allemande. La *Kampfgruppe* « Waldmüller » et le reliquat de la *89. Infanterie-Division* étaient alors virtuellement pris en étau entre lui et les Polonais, tandis que la *Kampfgruppe* « Wünsche » avait son flanc droit à découvert. Au matin du 9, une brèche existait de fait,

▶ Hubert Meyer est le chef d'état-major de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend ». Il joue un rôle actif dans les opérations, suppléant son supérieur – et homonyme – Kurt Meyer quand ce dernier se projette aux avant-postes, ce qui est assez fréquent. Le fonctionnement d'un état-major divisionnaire allemand n'a rien en commun avec celui de son homologue allié. DR

▶ Page de droite : Artilleurs allemands affairés dans le bocage autour d'une pièce *Pak 40* de *7,5cm*. Les canons antichars, bien camouflés dans la végétation, sont une menace constante pour les tankistes alliés en Normandie. NAC

[22] Bernage (G.) & Meyer (H.), *op. cit.*, p. 374.

[23] D'Este (C.), *Decision in Normandy*, 1983 traduit chez Perrin, *Histoire du débarquement*, 2013

▼ Ce cliché est révélateur du paysage dans lequel se déroule « Totalize » : des openfields où les blés à maturité cachent des menaces, ponctués de bois et de hameaux transformés en autant de points d'appui, difficiles à contourner. Ces Cromwell appartiennent obligatoirement au 10e chasseurs à cheval polonais, seule unité à en être équipée lors de la bataille. NAC

et la *4th Canadian Armoured Division* était en bonne position pour s'y engouffrer. Le lendemain matin, *bis repetita* en prenant la cote 195, les Canadiens eurent l'opportunité de déborder la *12. SS-Panzer-Division* par l'ouest. Scott y renonça face au barrage dressé par les *8,8cm* en contrebas. Pour Hubert Meyer, ancien chef d'état-major et auteur de l'historique de la « Hitlerjugend », ce choix est révélateur de l'effet psychologique dévastateur que suscitaient ces pièces de *Flak*. L'ancien *SS* rappelle qu'une fois repérées, elles étaient pourtant une cible toute désignée pour l'artillerie et les « Jabos » [22]. Mais il n'y eut pas de bombardement, et, à la place, Simonds se heurta de plein fouet à la *Kampfgruppe* « Wünsche ». Pour autant, ces opportunités d'ordre tactique ne sont rien au regard de celle offerte à Montgomery.

Carlo d'Este, dans sa thèse sur la campagne de Normandie [23], estime que « Monty » a commis une erreur en n'intervenant pas dans le déroulement de la bataille. L'historien militaire américain pense qu'il aurait dû renforcer le corps canadien avec des unités prélevées à la *IInd British Army*.

[24] D'après le *British Field Service Pocket Book*, la finalité de l'opération (*the object*) ne doit pas être confondue avec l'objectif (*the objective*), « *une localité dont la capture facilite et accélère la réalisation de la finalité* ».

[25] Cette hypothèse se fonde sur le constat qu'à chaque fois que les Britanniques ont cherché à s'inspirer des Allemands, la greffe de ces techniques étrangères à leur culture militaire conduisit à une hybridation cumulant les handicaps sans en tirer les avantages.

[26] La *Field Service Regulation* de 1920 part du postulat que les Britanniques ne peuvent plus se permettre des hécatombes. Elle exige du commandant en chef qu'il économise le sang et préserve le moral, et recommande déjà des offensives minutieusement planifiées sur un front étroit, en échelon associant coopération interarmes, primat du feu et *Restrictive control* évitant tout danger d'être déséquilibré par l'ennemi.

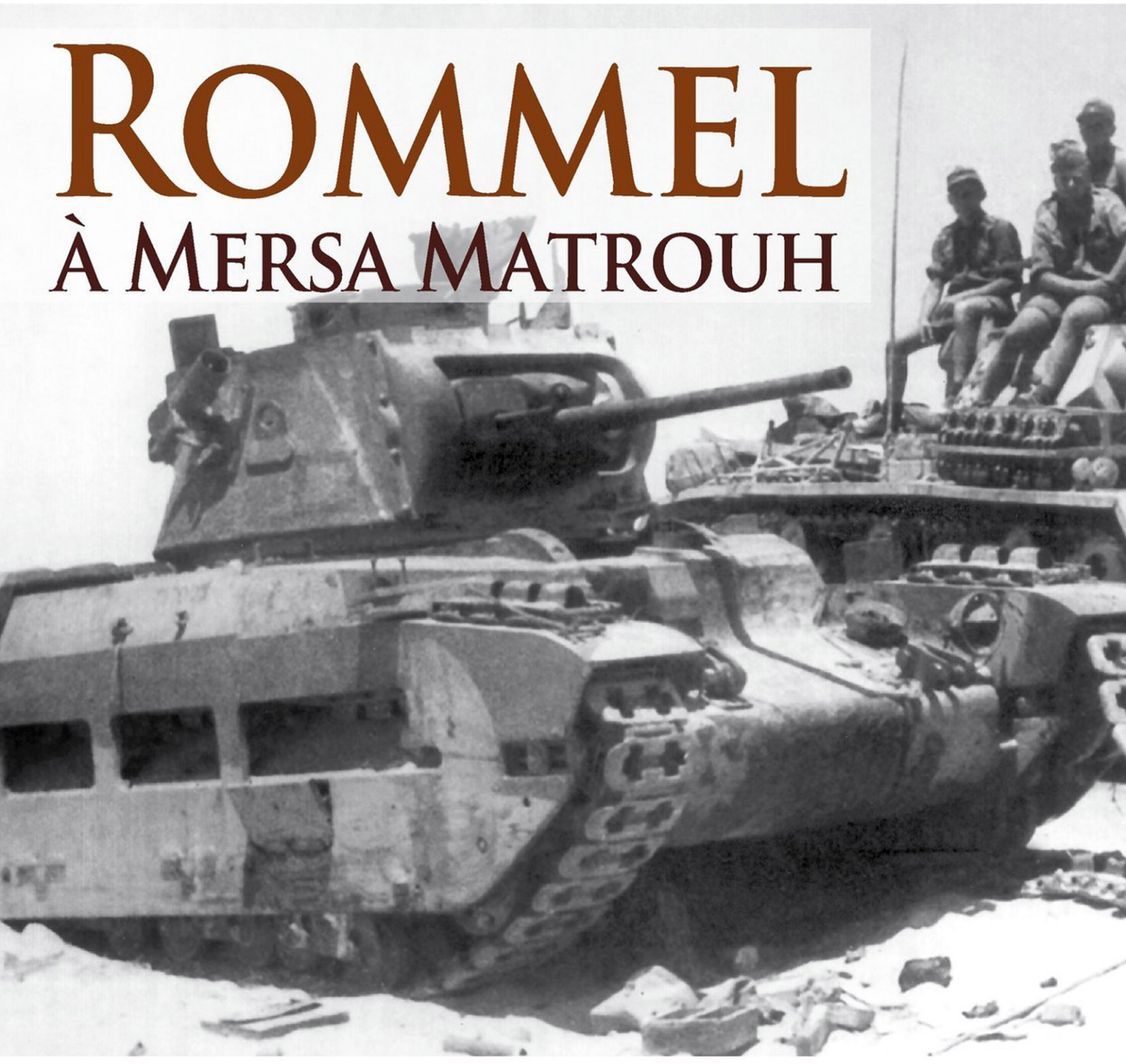
D'Este estime que cela aurait suffi à faire sauter le verrou sur la route de Falaise. Mais ces unités auraient pu être encore plus décisives en s'engouffrant dans la brèche qui s'ouvrait alors entre le *I. SS-Panzer-Korps* et la *272. Infanterie-Division.* À travers cette trouée, les Alliés auraient pu soit se précipiter sur Trun et réaliser le petit encerclement qu'appelait de ses vœux Bradley, soit foncer sur Rouen *via* Lisieux et réussir le grand encerclement sur la Seine, qui avait les faveurs de « Monty » et Patton. Mais cela impliquait de chambouler complètement le plan et obligeait à une improvisation complexe : extraire plusieurs divisions de la région de Vire, les basculer sur une cinquantaine de kilomètres et les projeter dans une région vallonnée et boisée le long de l'axe Saint-Pierre-sur-Dives–Lisieux. Une telle option était d'autant plus improbable que tous les regards étaient fixés abusivement sur Falaise. Huit jours avant le déclenchement des opérations, dans le rapport préliminaire à « Totalize », Simonds écrivait déjà que la finalité était de « percer les positions allemandes le long de la route Caen–Falaise ». Il y avait une confusion majeure entre le but – permettre la destruction des armées allemandes au sud de la Seine – et l'objectif – Falaise [24]. Finalement, le général canadien n'eut aucun renfort et dut stopper son avance quatre jours, le temps de planifier un nouveau coup de boutoir. Falaise, qui avait entre-temps perdu tout intérêt stratégique, ne fut libérée que dans la soirée du 16 et la poche fermée le 19 dans la région de Trun–Chambois, douze jours après les débuts de « Totalize ».

La transition ratée de la percée vers l'exploitation a donc une origine doctrinale. C'est elle qui explique la rigidité des opérations et le *Restrictive Control* qui les ont ralenties et entravé les manœuvres. C'est également elle qui est à l'origine des difficultés d'intégration interarmes et des défaillances du renseignement. Il s'est ensuite ajouté des appuis mal gérés et un encadrement de la troupe parfois défaillant. L'échec de l'exploitation de « Totalize » est donc structurel et doit bien peu à la conjoncture (réactivité des *SS*, erreur de navigation, pause imposée par un second bombardement) et encore moins à un soi-disant manque de *Fighting spirit*. Il est bien sûr tentant de se gausser *a posteriori* de cette performance, surtout à la lumière du « Blitzkrieg » de 1939-41 ; mais en août 1944, celui-ci n'était plus qu'un souvenir, et le visage de la guerre mécanisée avait depuis bien changé. Face à des défenses renforcées en moyens antichars et étagées en profondeur, convertir une percée tactique en une exploitation exigeait dorénavant une planification méticuleuse (en particulier de la logistique comprise comme une gestion fluide des mouvements et non comme une simple accumulation de matériels), une supériorité aérienne, une intégration interarmes la plus parfaite possible, une chaîne de commandement souple et réactive, et une culture de la bataille dans la profondeur. En 1944, seules les Armées soviétique et américaine pouvaient, quoique imparfaitement, réunir ces cinq conditions. Pour les armées issues du modèle britannique, une telle transformation de leur doctrine était impossible tant le terreau culturel était hostile. Quand bien même la mutation aurait-elle été conceptualisée, qu'il eut fallu un délai pour s'équiper convenablement et s'entraîner. Surtout, dans cette éventualité, les autorités auraient dû réussir à disséminer cette nouvelle pensée auprès de dizaines de milliers de cadres dans un contexte de guerre, tout en surmontant les résistances d'un corps social par essence traditionaliste. Une telle révolution aurait tellement disloqué les structures que l'on peut douter de son efficacité [25], et c'est finalement avec la doctrine formulée en 1920 [26], mais matinée d'innovations techniques et tactiques, que les armées inspirées par le modèle britannique ont remporté la victoire en 1945. ■

BIBLIOGRAPHIE

- Bernage (G.) & Meyer (H.), *12. SS Panzerdivision « Hitlerjugend »*, Heimdal, 1994.
- Buckley (J.), *British armour in the Normandy campaign*, Franck Cass, 2004
- Buckley (J., dir.), *The Normandy campaign 1944, sixty years on*, Routledge, 2006.
- Copp (T.), *Fields of Fire: The Canadians in Normandy,* University of Toronto Press, 2003
- English (J. A.), *The Canadian Army and the Normandy Campaign : A Study in the Failure of High Command*, Praeger, 1991
- Lodieu (D.), *La Massue. Les soldats polonais dans la bataille de Normandie*, Ysec, 2004
- Reid (B. A.), *No Holding Back, Operation Totalize*, Robin Brass Studio, 2005
- Stacey (C.), *Histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la seconde guerre mondiale*, Imprimeur de la Reine, 1957 (vol I) et 1960 (vol III)

ROMMEL
À MERSA MATROUH



LA VICTOIRE DE TROP ?

Mersa Matrouh est la bataille qui n'aurait pas dû avoir lieu. Le maréchal Ugo Cavallero, chef d'état-major du *Regio Esercito*, et le maréchal Albert Kesselring, commandant en chef du front Sud, souhaitent que la *Panzer-Armee* « Afrika » se positionne sur la frontière égypto-libyenne après la prise de Tobrouk le 20 juin 1942. Il importe avant tout, selon eux, de s'emparer de Malte. Fort de l'appui du *Führer* et de celui du *Duce*, Le *Generalfeldmarschall* Erwin Rommel entame pourtant l'invasion de l'Égypte, où son destin se jouera à El-Alamein.

Par **Benoît Rondeau**

L'entrée de Rommel dans le royaume arabe tient cependant du risque calculé : les messages décryptés adressés à Washington par le colonel Fellers, l'attaché militaire américain au Caire, ne confirment-ils pas les importantes pertes subies par la *8th Army* ? Mais avant d'atteindre El-Alamein, les troupes germano-italiennes vont devoir affronter la *8th Army* au cours d'un premier engagement majeur sur le sol égyptien, qui aurait pu tourner à leur désavantage.

MERSA MATROUH OU EL-ALAMEIN ?

Le général Neil Ritchie, qui tient encore les rênes de la *8th Army* au début de l'été 1942, entend s'appuyer sur les défenses de Mersa Matrouh, décision fort logique puisque, depuis 1940 et même avant, la petite localité égyptienne constitue le pivot de la défense britannique de l'Égypte face à un assaillant venant de l'ouest. Depuis ce temps-là, tout le monde s'accorde à dire que la perte de Matrouh entraînerait immanquablement la chute du pays. C'est la raison pour laquelle, la position, base principale de l'ancienne *Western Desert Force*, est bien fortifiée. D'autant que les sapeurs, à l'abri d'un cordon de protection, s'activent à renforcer les champs de mines : 9 000 engins doivent être posés par les troupes du génie des *2nd New Zealand* et *5th Indian Divisions* pour renforcer la zone au sud du point dit « Charing Cross ». Un travail dangereux, effectué sans même pouvoir disposer du relevé exact des anciens champs de mines sur les cartes mises à jour. Un camion transportant 350 mines explose ainsi après avoir roulé par mégarde sur un engin. Bilan : 2 tués, 5 blessés et un disparu. Rommel estime que près de 200 000 mines protègent la forteresse de Mersa Matrouh.

Changement notable dans les jours qui suivent : Ritchie ne présidera en aucune manière aux destinées des troupes de la *8th Army*, car, le 25 juin, Auchinleck le relève et assume personnellement le commandement en Égypte. Se fiant aux services de renseignements britanniques créditant le « Renard du désert » de 339 blindés, dont 220 *Panzer*, Auchinleck estime la situation critique et tergiverse : il ne veut pas prendre le risque de voir la plus grande partie de son corps de bataille anéantie à Mersa Matrouh. Il craint une percée au centre ou un enveloppement par le sud, et ne pense pas que la position soit tenable. Un repli est sans doute à envisager jusqu'à El-Alamein, où, déjà, les Sud-Africains donnent les premiers coups de pioche pour renforcer les défenses existantes. S'il avalise l'idée d'un repli d'abord sur Fouka (les plans sont déjà distribués aux unités), Auchinleck envisage finalement d'accepter de livrer bataille à Mersa Matrouh, ne serait-ce que pour retarder l'adversaire : « *j'ai donc annulé les ordres de tenir à Matrouh et j'ai donné les instructions à la* 8th Army *pour se replier jusqu'à El-Alamein, en retardant l'ennemi le plus possible au cours de cette manœuvre.* »

Un *Panzer III* triomphant de la *15. Panzer-Division* dépasse la carcasse d'un char britannique Matilda, symbole de l'humiliante défaite subie par la *8th Army* en Libye. Après la prise de Tobrouk, l'Axe fait face à un dilemme : faut-il faire une pause en Afrique et attaquer Malte ou bien profiter de l'avantage acquis et tenter d'atteindre le delta du Nil ?
Archives Caraktère

Un groupe de chars légers M3 Stuart ou « Honeys » déployés dans un espace désertique plat comme la main dont la monotonie n'est interrompue que par de légères ondulations et les quelques éminences visibles à l'arrière-plan. Dans un tel environnement, mobilité, rapidité, portée des bouches à feu et dissimulation sont les maîtres-mots.
Archives Caraktère

Or, la nouvelle directive qu'il envoie à la *8th Army* est tout sauf claire : certes, elle annule la précédente, qui envisageait de livrer la bataille décisive à Matrouh, et confirme clairement le repli jusqu'à El-Alamein, mais l'ordre stipule également que « *la* 8th Army *stoppera l'avance de l'ennemi vers l'est et le sud dans la zone Matrouh – El-Alamein – Naqb Abu Dweiss – Ras el Qattara* » (ces deux dernières positions se situant au sud d'El-Alamein) ! Que faut-il comprendre ? Les *Xth* et *XIIIth Corps* doivent-ils donc tenir à Matrouh si aucune attaque sérieuse les menace (c'est-à-dire s'il n'y a pas danger d'annihilation) tout en préparant le repli ? Ils semblent en effet devoir se préparer à mener des opérations mobiles : tout le matériel, le ravitaillement et les troupes (les unités d'artillerie doivent rester, mais seulement le « *minimum d'infanterie* ») non jugés essentiels pour les combats dans la zone de Mersa Matrouh doivent se replier, alors que les ordres précédents visant à transformer Matrouh en forteresse ne se sont pas encore complètement traduits sur le terrain. Par exemple, la *10th Indian Division*, qui devait se retrancher, reçoit l'ordre de se préparer à passer d'un combat statique à une guerre de mouvement. Ce n'est que dans la nuit du 25 au 26 juin, voire en début d'après-midi le 26, que les formations de la *8th Army* sont informées des nouveaux ordres. Mais les *Panzer* de Rommel ne sont plus très loin…

Le regard d'Auchinleck se porte en fait déjà sur El-Alamein, position beaucoup plus forte que celle de Mersa Matrouh (car non contournable si on dispose de suffisamment de défenseurs). C'est là que sera livrée la bataille décisive : c'est un changement radical par rapport aux directives données par Ritchie quelques jours auparavant. Ceci dit, la *8th Army* va tout de même devoir livrer combat à Mersa Matrouh. C'est à son corps défendant qu'il est contraint par Rommel à combattre à cet endroit. Les limites du style de commandement d'Auchinleck apparaissent ici au grand jour : si tout est clair dans son esprit et dans celui de Dormann-Smith, son chef d'état-major officieux, les ordres transmis sont moins limpides pour les subalternes.

LES FORCES EN PRÉSENCE

La *8th Army* s'articule en deux corps, le *Xth* et le *XIIIth* (un troisième, le *XXXth*, est alors à El-Alamein). La jonction entre eux est des plus fragiles, puisqu'elle n'est couverte que par deux « Jock Columns » [1] chargées de mener des patrouilles, les « Leathercol » et « Gleecol ».

Le *Xth Corps* du général Holmes, qui a reçu l'ordre de tenir Mersa Matrouh quel qu'en soit le coût, rassemble la *10th Indian Division* retranchée dans la forteresse même et la *50th (Northumbrian) Infantry Division* installée à Wadi Tawawiya et devant servir de réserve, ainsi que le *4th South African Armoured Car Regiment* et le *2nd South African Antitank Regiment* finalement repositionnés hors de la forteresse. La valeur de ces unités est incertaine : la division indienne, venue d'Irak, n'a pas encore été engagée en unité constituée, mais certains de ses éléments ont déjà connu quelques revers, alors que la *50th (Northumbrian) Infantry Division* a subi des pertes sensibles à Gazala avec la destruction de sa *150th Brigade*.

Le général Gott commande le *XIIIth Corps*, qui est très dispersé. Ce corps d'armée rassemble la *1st Armoured Division* du général Lumsden (*22nd* et *4th Armoured Brigades*, *7th Motor Brigade* repliée sur El-Alamein), la *2nd New Zealand Division* du général Freyberg (relevée à Matrouh, que Freyberg jugeait être une souricière, par

1

2

3

[1]Rassemblant chacune une compagnie d'infanterie, une batterie d'artillerie, une section antichar, deux sections antiaériennes. Les « Jock Columns » sont des unités mixtes chargées d'attaquer en force un point précis dans une optique de harcèlement.

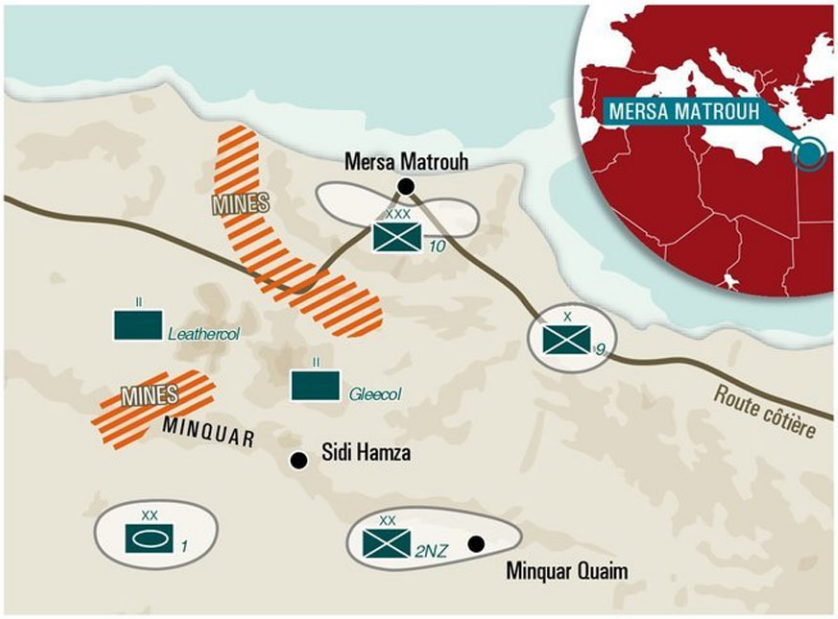
la *10th Indian* ; elle n'aligne que deux brigades à Minqar Qaim) et la *5th Indian Division* (en fait la seule *29th Indian Brigade* éclatée en six groupements, les restes de l'unité éprouvée étant repliés sur le Delta). Arrivé à Minqar Qaim, Freyberg s'empresse de repérer les positions les plus favorables à la défense, offrant des obstacles à la progression des chars, pouvant être couvertes par des antichars et être renforcées par des mines. Il entend aussi faire usage de son artillerie, commandée par le *Brigadier* Weir, de façon massive et concentrée, selon les exercices pratiqués alors qu'elle était cantonnée en Syrie. La division néo-zélandaise est au final déployée sur six positions sur l'escarpement. Alors que la bataille s'annonce, un nouvel équipement commence à être perçu par les unités antichars de Sa Majesté : l'excellente pièce de *6-Pounder* (même si certains canons sont livrés avec des pièces manquantes…). Les obsolètes tubes de *2-Pounder* disponibles sont ainsi versés aux bataillons d'infanterie, renforçant modestement leur capacité antichar.

Pour s'opposer à un adversaire épuisé par un mois de bataille suivi d'une avancée en profondeur en Égypte, Auchinleck bénéficie d'un avantage de taille : certaines de ses unités sont fraîches, car venant tout juste de rallier le désert. C'est notamment le cas de la solide division néo-zélandaise de Freyberg. Le moral reste toutefois quelque peu défaillant dans les rangs de ceux qui viennent de subir la défaite de Gazala. Quant aux tankistes, vaincus à diverses reprises depuis une année, comment vont-ils se comporter au feu après les pertes conséquentes subies devant Tobrouk ?

Loin de disposer de 339 chars comme le croit Auchinleck, Rommel n'a pas l'avantage numérique en blindés : ce dernier en aligne 104 (60 *Panzer* et 44 chars italiens) contre 174 (155 au sein de la *1st Armoured Division* et de la *7th Motor Brigade*, et 19 *Intantry Tanks* Matilda et Valentine). Toutefois, les *Panzerschützen* ne s'en alarment pas : ils sont coutumiers du fait depuis le début de leur campagne africaine. Les meilleurs chars de l'inventaire des deux armées ne représentent qu'une partie des engins en ligne : moins de 50 M3 Lee/Grant pour les Britanniques, quelques *Panzer III Ausf. J* et *Panzer IV Ausf. F2* pour la *Panzer-Armee* « Afrika ». Plus problématique, chaque division allemande ne peut plus compter que sur quelques batteries d'artillerie, et le nombre de *Schützen* est dramatiquement bas au sein des divisions mécanisées : 1 000 hommes à la *21. Panzer-Division*, moins de 3 000 si l'on rassemble le *Deutsches Afrika-Korps* (*15.* et *21. Panzer-Divisionen*) et la *90. leichte Afrika-Division* !

La revue des forces de l'Axe serait incomplète sans mentionner les Italiens, répartis en trois corps d'armée (*10°*, *20°* et *21° Corpo*), qui loin de constituer des laissés-pour-compte, tiennent un rôle essentiel dans la stratégie de Rommel. Les seules divisions « Ariete » et « Trieste », qui vont assurer le flanc droit de la *15. Panzer-Division*, alignent 2 000 fantassins, soit davantage que tout le DAK réuni ! Malheureusement pour Rommel, le talentueux général Baldassare, le chef du *20° Corpo*, ainsi que le général Placenza, le commandant de son artillerie, sont tués le 26 au cours d'une attaque de la *Desert Air Force*.

DÉFENSES DE MERSA MATROUH



ÉTAT D'ESPRIT

Les 24 et 25 juin, les ordres de Ritchie (tenir à Matrouh et livrer bataille) se traduisent par la mise en place de plusieurs contre-mesures en fonction de l'option d'attaque retenue par Rommel. Les communications font cependant défaut, et loin de s'effectuer dans le calme requis, les ordres sont exécutés sous la pression de l'ennemi. Les troupes ayant combattu à Gazala sont épuisées, elles sont déficitaires en hommes et équipements ; mais plus grave, leur moral est à zéro. La confiance dans les chefs est grandement altérée par les récents revers.

1. Le M3 Grant, surnommé « Egypt Last Hope » au cours de l'été 1942, est sans conteste une amélioration sensible dans l'arsenal des tanks de la *8th Army*. La silhouette trop haute de l'engin et le faible débattement de sa pièce de 75 mm, montée en casemate, constituent cependant de sérieux écueils. Par ailleurs, il n'est pas à l'abri du terrible canon *Flak* de *8,8cm*.
Archives Caraktère

2. Soldats indiens à bord d'un Morris C4. Couvre-casques et absence de pare-brise permettent de se prémunir de tout reflet de soleil qui révélerait la position à l'ennemi. Le fusil antichar Boys semble bien inoffensif, mais, à ce stade de la guerre, les Britanniques n'ont ni PIAT ni bazookas. Des éléments des *5th* et *10th Indian Divisions* participent à la bataille de Mersa Matrouh. DR

3. Les Britanniques disposent de 174 tanks sur la ligne de Mersa Matrouh, presque tous regroupés au sein de la *1st Armoured Division*. Moins d'une cinquantaine de ces engins sont de précieux M3 Grant. Après les revers successifs subis face aux *Panzer*, les tankistes britanniques parviendront-ils à affronter l'adversaire avec efficacité ?
Archives Caraktère

4. Les deux premiers chars de la colonne sont des Crusader. Ce type d'engin va bientôt retrouver une nouvelle jeunesse en étant équipé d'une pièce de *6-Pdr*. Si le blindé est rapide, sa fiabilité reste sujette à caution.
Archives Caraktère

Cette impression est renforcée par la succession d'ordres et de contre-ordres qui laisseraient à penser que le Haut commandement est dépassé par la situation. Le remplacement de Ritchie par Auchinleck n'influe aucunement sur le moral, alors qu'un bouleversement de commandement est parfois de nature à galvaniser la troupe. Les changements d'affectations successifs de certaines unités ajoutent à la confusion : la *1st Armoured Division* est ainsi en réserve du Haut commandement au *Xth Corps*, puis passe sous l'autorité directe de la *8th Army*, avant d'être placée sous celle du *XIIth Corps* ! Par ailleurs, Auchinleck puis Ritchie entendent réorganiser leurs divisions en *Battle Groups*, alors même que la *Panzer-Armee* « Afrika » est sur leurs talons… Il s'agit, selon eux, de ne garder sur la ligne de front que les unités entièrement motorisées afin de garantir leur mobilité sur le champ de bataille, mais cette décision introduit de nouveaux changements.

Holmes, dont la situation serait particulièrement exposée si Rommel enfonce le centre du dispositif de la *8th Army*, n'est guère rassuré depuis le départ de la *2nd New Zealand* vers Minqar Qaim. Nombre de ses formations ont des effectifs réduits, et la *18th Indian Division*, qui devait venir renforcer la *5th Indian Division*, est finalement retenue à El-Alamein (où elle tiendra un rôle crucial le premier jour de la bataille). Avec le changement d'ordres, les stocks accumulés doivent être évacués ou détruits. L'idée même qu'il faille envisager le repli, ou pire la défaite, n'est pas de nature à stimuler la troupe. Au *XIIth Corps*, qui doit en théorie contre-attaquer en direction du *Xth Corps* en cas de percée ennemie au centre, l'optimisme n'est pas non plus de mise en ce qui concerne son chef, Gott, et la *1st Armoured Division*, trop souvent malmenée ces dernières semaines. Les Néo-Zélandais, fraîchement arrivés de Syrie, ont en revanche de la détermination à revendre. Le moral est excellent. Freyberg pense que l'ennemi a juste besoin d'être frappé en force pour renverser l'initiative et redonner l'avantage à la *8th Army*.

▲ Rommel observe des *Bersaglieri* à bord d'un camion britannique de prise. La capture d'un important butin à Tobrouk et le concours des troupes italiennes sont indispensables au « Renard du désert » pour envisager l'invasion de l'Égypte.
US Nara

▼ L'*Afrika-Korps* ne dispose plus que d'une soixantaine de *Panzer* lorsqu'il parvient à Mersa Matrouh. Les équipages sont recrus de fatigue, mais l'ascendant pris sur l'adversaire et la prise de Tobrouk ont gonflé le moral à bloc. Dès le premier jour de l'attaque, la *90. leichte Afrika Division* et la *21. Panzer-Division* s'immiscent au sein du dispositif allié.
Archives Caraktère

ROMMEL ARRIVE À MERSA MATROUH !

Le 25 juin, alors que les Britanniques se retranchent fébrilement à Mersa Matrouh, la *Panzer-Armee* « Afrika » se rapproche rapidement. Mais célérité ne rime pas avec facilité. Le ravitaillement (en essence notamment) est problématique, et les troupes sont épuisées par un mois de combat. L'armée germano-italienne subit par ailleurs les désagréments d'une force confrontée à un ennemi détenant la suprématie aérienne sur un espace désolé et sans couverts. Certes, depuis le ciel, l'identification des colonnes porte à confusion (usage de nombreux véhicules alliés par les Germano-Italiens, poussière et sable soulevés par les engins en marche), mais les attaques aériennes sont régulières. Ainsi, ce n'est pas sans satisfaction que les Néo-Zélandais observent un groupe assez important de bimoteurs Boston bombarder l'ennemi qui s'approche de Mersa Matrouh. Toutefois, les « Kiwis » ont rapidement la déconvenue d'être eux-mêmes sujets à toutes les attentions de 49 bombardiers allemands (23 Ju 87 Stuka et 26 Ju 88).

Ce même jour, la *90. leichte Afrika-Division* rapporte – non sans une once d'ironie – la joie des hommes à la vue des premiers chasseurs allemands qui débouchent très tardivement. La *Luftwaffe* et la *Regia Aeronautica* sont alors à la peine, car il leur faut déménager toutes

◀ Le M13/40 est certes le meilleur char de l'arsenal italien, capable de tenir tête à la plupart des *Cruiser Tanks*, mais face aux nouveaux chars américains (Lee/Grant et bientôt Sherman), ce blindé moyen ne fait plus le poids, même lorsque l'équipage renforce le blindage de patins de chenilles.
Coll. Zambon

les infrastructures vers l'est pour suivre la progression de la *Panzer-Armee* « Afrika » en Égypte. Autre écueil pour l'Axe dans les airs, la RAF a repris la maîtrise du ciel au-dessus de la Méditerranée. En effet, si 34 000 tonnes de fret et 2 000 véhicules ont été convoyés par les navires italiens en mai 1942, ces chiffres ont chuté respectivement à 5 000 tonnes et 400 véhicules en juin ! En outre, les attaques aériennes de la *Desert Air Force* sur les arrières de la *Panzer-Armee* « Afrika » ne sont pas sans funestes conséquences sur le ravitaillement des troupes de Rommel. La *21. Panzer-Division* rapporte ainsi qu'elle ne dispose de carburant que pour une cinquantaine de kilomètres, puisque la moitié de l'essence disponible fait défaut suite à la dispersion d'une colonne d'approvisionnement.

Le « Renard du désert » se rapproche, mais tout ne se déroule pas comme prévu. Le 24 juin, le rapport de la *Panzer-Armee* soulignait sa déception de n'avoir pas pu accrocher le gros des forces ennemies. En revanche, Rommel se montre satisfait de l'avance effectuée jusqu'à Mersa Matrouh à moindre frais : les pertes au feu sont négligeables. Lui et son état-major estiment en outre que les Britanniques n'ont pas disposé de suffisamment de temps pour organiser les défenses sur place.

LE PLAN DE ROMMEL

Emporté par l'élan de son triomphe à Tobrouk et son entrée en Égypte, le fraîchement promu maréchal Rommel pèche par excès d'optimisme. Il ignore pourtant tout du dispositif réel de l'adversaire. La *Luftwaffe* ne lui est d'ailleurs pas d'un grand secours, puisque les bombardiers qui ont matraqué les Néo-Zélandais la veille n'ont pas transmis d'informations faisant état d'une importante concentration de véhicules et de soldats à Minqar Qaim. Si le « Renard du désert » a bien été avisé du retour des « Kiwis » sur le front, il les croit encore à Mersa Matrouh, le long de la piste de Siwa, avec les *10th Indian* et *1st South African Divisions*. Quant aux « Rats du désert », ils seraient au sud du front. Derrière, dans le secteur de Garawla, seraient positionnés les restes de la *50th Infantry Division* et de la *1st Armoured Division*. Dans ses grandes lignes, le plan du vainqueur de Tobrouk est relativement simple. Au nord, du côté de la Méditerranée, les *10°* et *21° Corpo* doivent attaquer frontalement la forteresse de Mersa Matrouh pendant que la *90. leichte Afrika-Division* de Kleemann percera le front entre le second escarpement et « Charing Cross », avant d'obliquer vers le nord-est et de couper la route côtière à Garawla, isolant ainsi les défenseurs de Matrouh.

Sd.Kfz. 250/3 Kommandowagen
Stab Panzer-Armee « Afrika »
Secteur de Mersa Matrouh, Égypte, juin 1942

Note : avec le célèbre « Greif », il s'agit de l'autre *Sd.Kfz. 250/3* utilisé par Rommel.

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

Pendant ce temps, perçant également au centre et au nord de l'escarpement, la *21. Panzer-Division* doit parvenir jusqu'à Bir Shineina. La *15. Panzer-Division* a ordre de gravir l'escarpement au niveau de la piste qui mène à l'oasis de Siwa et de se diriger jusqu'à Bir Abu Shavit (dans la zone de Minqar Qaim). Quant au *20° Corpo* (divisions « Trieste » et « Ariete »), il avancera également au sud du second escarpement, tandis que, encore plus au sud, l'*Aufklärungs-Abteilung 3* fera écran vers le sud-est. Enfin, la « Littorio » est tenue en réserve d'armée, prête à exploiter toute percée.

PERCÉE AUDACIEUSE DE L'AFRIKA-KORPS

Le 26 juin, le premier mouvement offensif du DAK le porte à travers le champ de mines, à l'endroit où il est de moindre profondeur, à savoir entre les deux escarpements, au nord de Bir el Hukuma : les faibles « Leathercol » et « Gleecol » sont balayées. Pire, cette dernière transmet un rapport erroné et alarmiste : une centaine de chars ont traversé le champ de mines et progressent vers l'est ! Or, la *90. leichte Afrika-Division* ne possède aucun *Panzer*…

L'assaut allemand n'a débuté qu'à 17 heures en raison de l'intense activité aérienne alliée et de difficultés d'orientation. Le *Panzer-Grenadier-Regiment 104*, force de frappe de la *21. Panzer-Division* avec les chars et l'artillerie, aligne un millier de fantassins au sein de ses trois bataillons, appuyés par des pièces antichars et d'infanterie (en sus de l'artillerie divisionnaire), dont des tubes de *25-Pounder* capturées. Face à lui, la *29th Indian Brigade* est dispersée aux quatre vents, des éléments s'accrochant notamment à Bir el Hukuma, selon les ordres reçus. Au cours de son avance, la *21. Panzer-Division* perd 8 de ses 30 chars (dont plusieurs *Panzer II* bien inutiles…) dans un champ de mines et, vers 21h30, elle stoppe son avance. Un *Panzer* sera cependant réparé dans la nuit. Une dizaine de pièces d'artillerie adverses ont toutefois été réduites au silence, et en s'emparant de ces positions, les Allemands identifient la *2nd New Zealand Division*. Sans le savoir, Rommel a frappé le point faible du dispositif d'Auchinleck. Ce dernier n'évalue pas clairement la situation faute de disposer de renseignements fiables.

À ce moment-là, les Italiens se sont attaqués à la forteresse de Mersa Matrouh. De l'autre côté de l'escarpement, la *15. Panzer-Division* bivouaque en plein désert sans avoir combattu. Quelques combats auront encore lieu la nuit, notamment à Sidi Hamza. Au cours de la journée, 400 soldats britanniques ont été capturés. Erwin Rommel, particulièrement optimiste, reçoit la visite de Kesselring et de Cavallero. Il leur assure qu'il sera au Caire d'ici le 30 juin ! Mais il ferait bien de se garder de tout triomphalisme. Dans les jours qui suivent, la situation des Allemands pourrait vite devenir dramatique, en particulier pour la *21. Panzer* (à peine *16 Panzer III*) et la *90. leichte*, si d'avenir les Britanniques saisissaient l'opportunité qui s'offre à eux : isoler les deux unités ennemies imprudemment exposées entre les deux corps d'armée britanniques et les détruire, un objectif qui semble à leur portée.

▲ Rommel à bord de son *Sd.Kfz. 250/3* de commandement baptisé « Greif ». Le vainqueur de Tobrouk pèche par excès de confiance à Mersa Matrouh en lançant ses troupes à l'assaut d'un dispositif insuffisamment reconnu.
US Nara

▼ Embossé au ras du sol, ce *Pak 38* de *5cm* est presque invisible à distance. L'armement antichar des Allemands, combiné à une tactique misant sur la coopération interarmes, provoque des hécatombes dans les unités blindées britanniques. À Mersa Matrouh, Auchinleck entend absolument préserver celles-ci de la destruction, et, de fait, les engagements entre blindés restent de faible ampleur.
Archives Caraktère

▲ Un *25-Pounder* et deux caissons attelés à un *Quad Gun Tractor* frappé du swastika. Avec les butins de Gazala, de Tobrouk et de Mersa Matrouh, la *Panzer-Armee* « Afrika » va jusqu'à compter 44 de ces excellentes pièces d'artillerie de prise dans ses rangs. Une réalité qui n'est pas sans compliquer la tâche d'une logistique déjà défaillante... US Nara

Le 27, l'audacieuse attaque du « Renard du désert » (qui n'a plus que 39 *Panzer* en état...) se poursuit plus en avant au sein du dispositif ennemi. Alors que les *10°* et *21° Corpo* font écran devant la forteresse de Matrouh en menant de farouches combats face aux Indiens (un bataillon de *Guastatori* – sapeurs – s'empare du carrefour baptisé « Charing Cross ») et que le *20° Corpo* avance de concert avec la *15. Panzer* au sud du front, la *21. Panzer*, la « Littorio » et surtout la *90. leichte Afrika-Division* s'enfoncent en profondeur en bousculant la *5th Indian Division*. Depuis la forteresse, les Indiens tentent de frapper les arrières de l'avance adverse mais sont repoussés par la division italienne « Pavia ». Autre revers à mettre au passif des Anglais : la *9th Durham Light Infantry* (*50th Division*) est anéantie par la progression de la *90. leichte Afrika-Division*. Les combats, qui ont débuté par une escarmouche, ont ensuite été acharnés, et les deux parties en sont venues au corps à corps. Les compagnies britanniques, isolées les unes des autres, ont été réduites une à une, l'ordre de repli venant après 4 heures de combat. En dépit de son succès (elle a fait 300 prisonniers), la division allemande est durement frappée par les tirs de l'artillerie ; à tel point que son avance doit être interrompue jusqu'à l'après-midi. Toutefois, elle atteint presque la route côtière : de fait, le *Xth Corps* est en passe d'être isolé à l'intérieur de la forteresse ! Reste que la 90e division est dans une situation bien précaire entre les *2nd New Zealand* et *50th Divisions*... Pendant ce temps, la *15. Panzer* et le *20° Corpo* ont maille à partir avec la *1st Armoured Division*. Au cours d'un premier combat livré dans la matinée, cinq *Panzer III* sont incendiés, mais la contre-attaque des Britanniques coûte à ces derniers 31 Grant et Crusader selon les Allemands, un chiffre très exagéré. Un second assaut de la division blindée britannique est lancé contre la *15. Panzer-Division* depuis le sud (la destruction de 38 Crusader et Stuart est revendiquée par les Allemands), mais celle-ci est bien épaulée par l'« Ariete » et la « Trieste », alors rattachées au DAK. Quant à la *21. Panzer*, elle avance elle aussi péniblement, mais, en progressant, elle semble parvenir à encercler la *2nd New Zealand Division*.

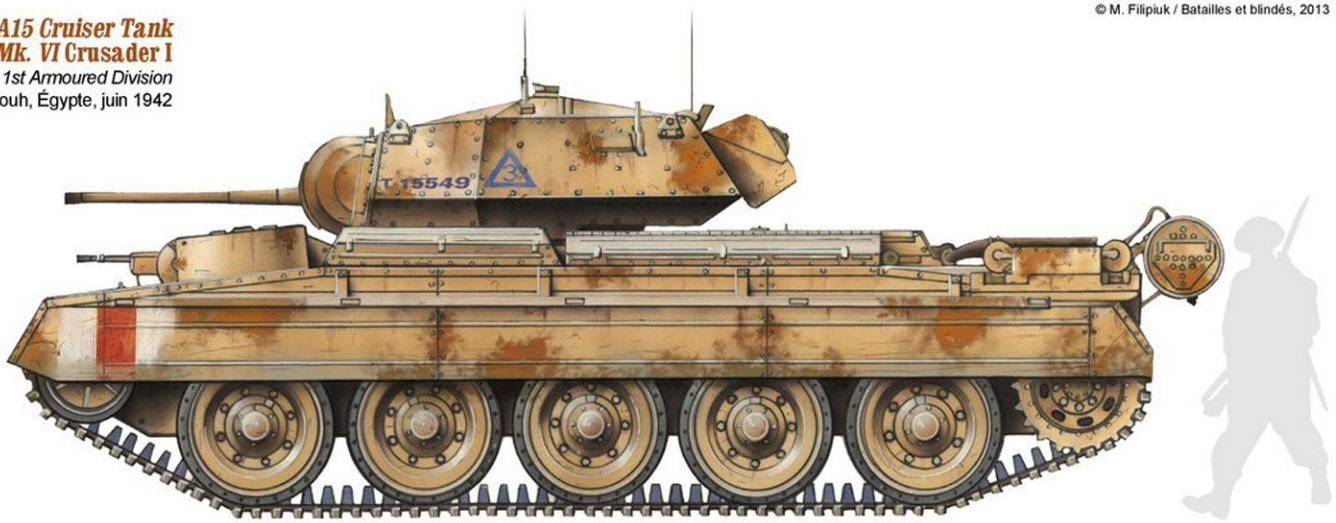
LES NÉO-ZÉLANDAIS À MINQAR QAIM

La *21. Panzer-Division* du général Bismarck reçoit alors l'ordre d'obliquer vers le sud afin d'encercler les forces blindées adverses de concert avec la *15. Panzer-Division* et le *20° Corpo*. Ce faisant, l'unité allemande se heurte de plein fouet à la *2nd New Zealand Division*. Georg von Bismarck ne s'émeut guère de la concentration de forces qui lui fait face et estime au contraire que cela fera de belles cibles pour les Stuka. Poursuivant sa progression, il atteint Bir Shineina avec le gros de sa division.

◀ Les Allemands revendiquent avoir détruit 70 chars pour la seule journée du 27 juin. Estimations exagérées... Ce Crusader déchenillé de la *1st Armoured Division*, dont on distingue clairement l'insigne (un rhinocéros blanc sur fond noir), illustre la quarantaine d'engins perdus au cours de l'ensemble de la bataille. Les défaites subies depuis des mois face aux *Panzer* expliquent en grande partie la répugnance des équipages anglais à accepter le combat. Archives Caraktère

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

A15 Cruiser Tank
Mk. VI Crusader I
1st Armoured Division
Mersa Matrouh, Égypte, juin 1942



La bataille de Minqar Qaim débute à 8h30 le 27 par une préparation d'artillerie allemande. Celle-ci fait feu de toutes ses pièces (*10,5cm*, *21cm*, *25-Pounder* de prise et *Flak* de *8,8cm*). Les positions défensives néo-zélandaises sont renforcées par des canons, tandis que deux sections de Bren Carriers sont envoyées vers l'avant (à Bir el Haswa) pour engager l'artillerie adverse à courte portée. Les chenillettes sont finalement mises en fuite par l'apparition de chars de la *21. Panzer*. À 10h30, le *28th New Zealand Battalion* a identifié un millier de véhicules ennemis de tout type. Forts des obusiers perçus, les « Kiwis » engagent la colonne allemande. Un déluge d'acier s'abat sur les lignes des deux adversaires mais ne cause, au final, que des pertes légères. De son côté, la *15. Panzer-Division* attaque depuis l'ouest et le sud. Les blindés allemands n'ont d'autre alternative que de foncer droit sur les positions d'artillerie adverses, mais les Maoris n'hésitent pas à affronter les *Panzer* avec des grenades à main et des armes d'infanterie !

Freyberg reçoit la visite de Gott à 11 heures (les deux hommes réceptionneront peu après un message en provenance d'Auchinleck, dont il est question plus loin). Un quiproquo s'ensuit : le Néo-Zélandais entend camper fermement sur ses positions, alors que Gott – qui refuse d'envoyer des *Infantry Tanks* en renfort aux « Kiwis » afin de ne pas disperser ses blindés – relativise l'importance du terrain, puisque Auchinleck a insisté sur le fait que la sauvegarde des unités prime avant toute autre considération. La *1st Armoured Division* durement éprouvée (elle perd encore une quinzaine de chars face à la *15. Panzer* et à l'« Ariete ») et la *2nd New Zealand Division* dans une mauvaise posture (elle est sur le point d'être encerclée), le chef du *XIIth Corps* ne va pas tarder à prendre une initiative malheureuse… Cependant que la *8th Army* va donner des instructions à Holmes pour soulager le flanc de Gott, Freyberg pense que c'est plutôt à lui, avec la *1st Armoured Division*, d'attaquer pour soulager Holmes, déjà fortement pressé par l'ennemi ! Bref, côté britannique, c'est le flou artistique.

Au nord-est, à 14 heures, les Néo-Zélandais observent l'infanterie adverse mettre pied à terre. D'autres véhicules, dont des blindés, sont ensuite repérés : les artilleurs néo-zélandais se méprisent en pensant être parvenus à repousser la *21. Panzer-Division*. En fait, cette colonne, qui effectuait simplement un mouvement tournant, réapparaît un peu plus tard. Des Bren Carriers sont envoyés en investigation, avec pour consigne de retenir les tirs pour éviter toute méprise : une colonne de ravitaillement est attendue depuis la même direction. Mais des *Balkenkreuze* sont rapidement identifiées, et les Allemands « allument » les nouveaux venus avec des antichars et de l'artillerie. Les unités de transport néo-zélandaises sont surprises et doivent s'enfuir sous les tirs adverses : c'est dans la plus grande confusion que les 300-400 véhicules de la *5th New Zealand Brigade* foncent vers le sud pour se mettre hors de danger. Or, parti avec son seul chauffeur en reconnaissance à bord de sa Jeep, Gott est témoin de ce spectacle qu'il interprète malencontreusement comme le signe de l'anéantissement de la division néo-zélandaise ! Il ira ainsi jusqu'à renvoyer vers El-Alamein une colonne de ravitaillement destinée à Freyberg.

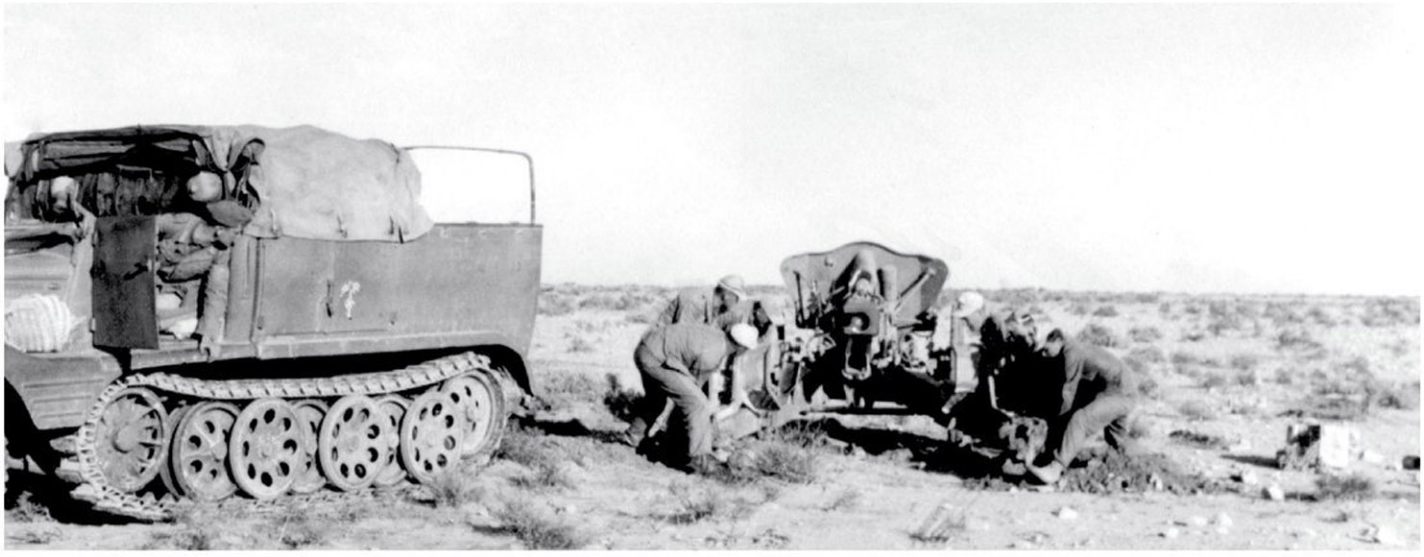
Peu après, Bismarck, dont les *Panzer* sont à court d'essence et de munitions, se ravise et renonce pour l'heure à attaquer : les unités de la *21. Panzer* reçoivent donc des consignes pour établir des positions défensives. Cette décision est avalisée par l'*Afrika-Korps*. En effet, son *Kommandeur*, le *Generalleutnant* Walther Nehring, décide que le coup de grâce sera asséné le lendemain avec la *15. Panzer* et le *20° Corpo*, la *21. Panzer* devant simplement se tenir prête à entamer la poursuite de l'ennemi vaincu.

Alors que Lumsden, le chef de la *1st Armoured Division*, se prépare à rapprocher son QG de celui de Freyberg (ce dernier, blessé par un éclat vers 17 heures, est remplacé par le *Brigadier* Inglis) pour s'assurer d'une meilleure coopération entre les deux divisions, il reçoit un message de Gott l'informant que « *la division néo-zélandaise n'existe plus* » ! En fin d'après-midi, Gott donne par conséquent l'ordre à la *1st Armoured* et à la *5th Indian* de décrocher vers l'est. C'est alors que Freyberg, cherchant un appui en blindés, appelle Lumsden – surpris d'apprendre que les Néo-Zélandais n'ont pas été balayés, alors que Gott lui a assuré du contraire –, qui lui répond qu'il a reçu l'ordre de se replier. Le patron de la *1st Armoured* entend le Néo-Zélandais de son mieux et lance des éléments de la *22nd Armoured Brigade* contre la *21. Panzer*, assaillie de toute part, mais que Bismarck parvient à s'extirper du danger avec brio. À 21 heures ce 27 juin, Lumsden se rendra cependant en personne auprès de la division néo-zélandaise et acceptera de prendre sous son aile le *21st New Zealand Battalion* ainsi que les véhicules de la *5th New Zealand Brigade*, qui sont séparés du reste de la division. Il rejettera en revanche l'idée d'un repli coordonné des deux divisions à la faveur de la pleine lune, étant donné que ses chars doivent refaire leur approvisionnement à Bir Khalda.

Pourtant, selon les plans arrêtés le 24 juin, le *XIIIth Corps* devrait contre-attaquer en direction du nord pour anéantir

▶ En batterie ! L'appui en artillerie est crucial au cours des divers engagements de la guerre du désert. Le tracteur de cette pièce de *10,5cm leFH 18*, un *Sd.Kfz. 11*, est surchargé des impedimenta des soldats en campagne, y compris un casque colonial pourtant peu prisé : cette accumulation de matériel à bord d'un engin est typique de la guerre du désert.
Archives Caraktère

▼ Lumsden, obéissant aux ordres de Gott, décroche vers El-Alamein en abandonnant la *2nd New Zealand Division*, dont on lui a annoncé la destruction, et le *10th Corps* à leur sort. Il tentera cependant d'offrir un soutien mesuré à Freyberg lorsqu'il découvrira que les Néo-Zélandais sont toujours en lice.
DR



l'ennemi qui s'est enfoncé dans le centre du dispositif britannique. Pis, si Inglis déplace son unité (puisque Gott lui a affirmé que le terrain compte moins que la sauvegarde de sa division), l'éventuelle contre-attaque de Holmes peut très bien se diriger vers des positions désormais abandonnées par les Néo-Zélandais… Gott ne semble pas saisir la situation précaire de Rommel. Il n'envisage de frapper en force que la *21. Panzer* (à qui il ne reste plus que 600 hommes et 14 *Panzer*…) ou la *90. leichte*. Cette dernière, isolée, n'aligne que 1 600 combattants et ne résisterait probablement pas à un assaut résolu de Holmes.

GOTT CRAQUE

Lorsque le commandant du *XIIIth Corps* craque nerveusement et décide de quitter précipitamment le champ de bataille, le coup de bluff de Rommel a réussi. Gott ordonne en effet à ses hommes de se replier, avant même de prévenir ses supérieurs. Le *XIIIth Corps* retraite sans raison véritable, abandonnant le *Xth Corps* à son sort et même certaines de ses propres unités puisque la *2nd New Zealand Division* est considérée comme perdue ! Pourquoi Gott a-t-il osé prendre une telle décision ? Beaucoup plus tôt dans la journée, ce 27 mai, à 11h20, Auchinleck a en effet autorisé ses deux chefs de corps défendant Mersa Matrouh à déclencher l'opération « Pike » : rompre le combat à Mersa Matrouh et faire mouvement en direction de Fouka. Auchinleck, qui a toujours retenu cette option à l'esprit, est encouragé dans cette voie par une grossière surestimation des effectifs adverses : il crédite Rommel de 30 000 hommes et 200 chars, des effectifs (s'ils s'étaient avérés exacts) qui auraient sans doute donné un réel avantage à Rommel quelques jours plus tard à El-Alamein…

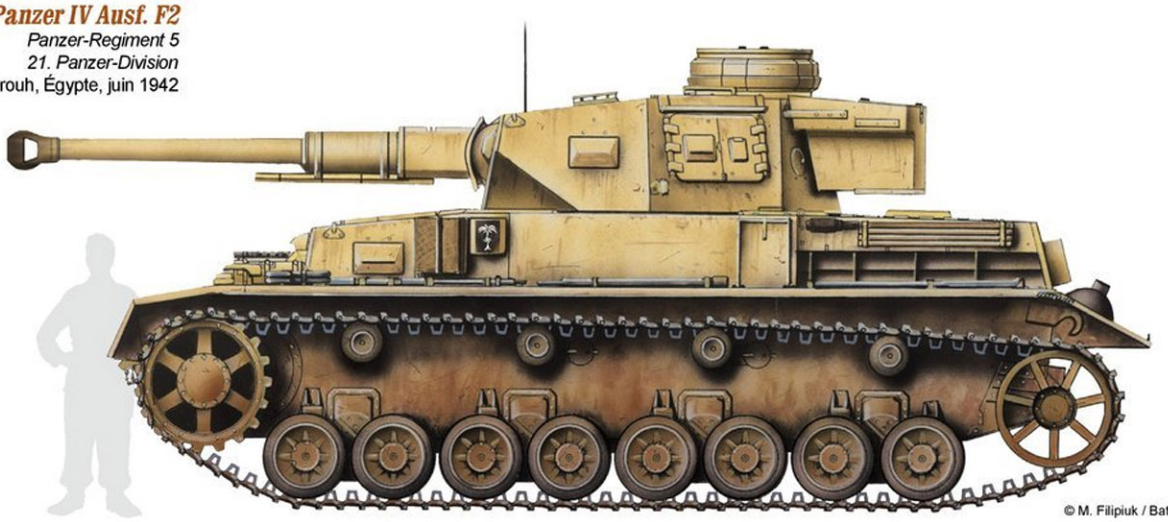
À la nuit tombante, Auchinleck, qui n'a pas été informé de la décision de Gott, semble plutôt satisfait de la situation puisque les différentes divisions allemandes – quand bien même elles aligneraient une centaine de *Panzer* – sont séparées entre elles et restent isolées au beau milieu du dispositif de la *8th Army*. Ce n'est donc pas sans déception qu'au cours de la nuit il est informé de la décision de repli général prise par son subordonné. Acceptant l'interprétation de Gott présent sur le terrain, Auchinleck transmet donc le code « Pike » au *Xth Corps*…

CONFUSION ET FUITE ÉPERDUE VERS L'EST

Gott a certes donné l'ordre de retraite, mais celle-ci s'effectue sans coordination avec le *Xth Corps*, ni même au sein du *XIIIth Corps* puisque la *1st Armoured Division* se retire sans la *2nd New Zealand Division* et les unités de la *7th Motor* encore en ligne. Or, ce n'est pas ce que prévoyait le plan « Pike ». En position du nord au sud, les *5th Indian*, *2nd New Zealand* et *1st Armoured Divisions* devraient se replier de concert vers l'est. Abandonnés, Holmes et son *Xth Corps* ainsi que Freyberg et ses Néo-Zélandais doivent s'extirper de la nasse.

Le général Freyberg et le *Brigadier* Inglis estiment que le moment est venu d'infliger une sévère correction à l'ennemi : un assaut dans le secteur de la *4th New Zealand Brigade*, où il est le plus fort (à relativiser étant donné l'état de la *21. Panzer-Division*), lui causera donc le plus de dégâts sans mettre en péril le repli de la division.

Panzer IV Ausf. F2
Panzer-Regiment 5
21. Panzer-Division
Mersa Matrouh, Égypte, juin 1942



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

▲ Des Néo-Zélandais servent une vénérable mitrailleuse Vickers. La résistance des hommes de Freyberg à Minqar Quaim sonne le retour dans le désert de ces combattants de premier plan. Faute d'avoir pu les anéantir à Mersa Matrouh, Rommel va les retrouver devant son chemin quelques jours plus tard, à El-Alamein... DR

▶ Le 8e régiment de *Bersaglieri* est une des meilleures unités de la division blindée « Ariete ». Engagée sur le flanc Sud, celle-ci ne tient certes pas un rôle de premier plan dans la bataille, mais sa présence et son action sont un soutien efficace, voire indispensable, pour une *15. Panzer-Division* aux effectifs clairsemés. Coll. Zambon

Puisqu'il ne dispose plus guère que de 35 coups par pièce de *25-Pounder* (en comptant les obus fumigènes et antichars !) et que les mortiers n'ont plus beaucoup d'obus, il décide de procéder à un assaut nocturne, à la baïonnette et à la grenade. La percée est confiée à la *4th New Zealand Brigade* du lieutenant-colonel Burrows. Pendant ce temps, préparant son repli, la *5th New Zealand Brigade*, privée de son échelon de transport, s'entasse dans les véhicules de la réserve divisionnaire et dans ses engins de première ligne (et aussi sur les canons…). Pour ajouter aux difficultés de l'unité, il lui faut en partie dégager un champ de mines, à la main, en employant des fantassins faute de disposer de suffisamment de sapeurs.

Dès que les Allemands comprennent que les Néo-Zélandais font mouvement, les tirs s'intensifient de toutes les directions, les traçantes zébrant la nuit qui est tombée sur le champ de bataille. La *4th New Zealand Brigade* part alors à l'assaut en chargeant et en hurlant. Le *19th Battalion*, rencontrant peu d'opposition sur son objectif, n'hésite pas à prêter main-forte au *20th* qui fait face à une défense tenace au sein du *Laager* des véhicules de la *21. Panzer*. Les deux bataillons parviennent pourtant à pénétrer dans le dispositif. Le corps à corps à la lumière des engins incendiés est terrible. Sur le flanc droit, les Maoris ont réussi à neutraliser les défenses adverses. Les hommes peuvent alors remonter sur leurs véhicules et prendre la route de Fouka, puis d'El-Alamein.

Puisqu'une large part de la *21. Panzer* semble se battre à Bir Abu Batat, Inglis décide que le reste de sa division évitera ce secteur et fera d'abord route quelques kilomètres vers le sud, avant d'obliquer vers l'ouest. La colonne rassemble 900 véhicules et canons en rangs par neuf sur une largeur inférieure à 100 mètres. Le *18th Battalion* du lieutenant-colonel Gray mène l'assaut avec ses Bren Carriers. Les pièces de *25-Pounder* et les mitrailleuses Vickers sont placées sur les flancs de la colonne. Mais celle-ci se heurte malencontreusement à un second *Laager* de la *21. Panzer* : celui des blindés ! Les tirs commencent à fuser vers l'amoncellement de véhicules néo-zélandais dont la formation devient soudainement plus compacte. « *Un autre Balaclava !* », s'exclame Freyberg, alors étendu sur son brancard. Finalement, la colonne se scinde en trois éléments qui parviennent à passer. La division néo-zélandaise est sauvée, mais elle est dispersée et en pleine retraite. Cette nuit a coûté cher aux Allemands : environ 300 hommes sont enterrés à Minqar Qaim (en comptant les pertes subies les deux jours précédents). Au cours des combats confus de cette nuit-là, une tragédie survient dans une antenne médicale allemande : les patients sont massacrés par les assaillants. Preuve, s'il en était, que la guerre sans haine n'est qu'un mythe.

Holmes, handicapé par de mauvaises transmissions, ne reçoit le signal « Pike » qu'à 4h30 du matin le 28 juin (les liaisons avec la *8th Army* sont en effet coupées depuis 19h30 la veille…), alors que le *XIIIth Corps* a déjà évacué ses positions depuis des heures, y compris la *2nd New Zealand-Division*. Dans ces conditions, ses unités sont parties – comme convenu – à l'assaut pour soulager les Néo-Zélandais. À l'ouest, la *5th Indian Brigade* frappe dans le secteur où l'*Afrika-Korps* avait pénétré la ceinture des champs de mines quelques jours plus tôt. La « Pavia » et l'*Aufklärungs-Abteilung 580* la repoussent. Toutefois, une compagnie du *1st/4th Essex* parvient jusqu'à Sidi Hamza. À l'est, la *69th Brigade* se heurte à la *90. leichte Afrika-Division*. La *Kampfgruppe* « Menton » et la « Littorio » tiennent leurs positions. Le PC de Rommel est lui-même sérieusement menacé, mais la *Kampfstaffel* « Kiel » et le *12° Bersaglieri* veillent au grain. L'assaut britannique fait donc long feu, et les trois brigades sont de retour sur leurs positions de départ avant le lever du jour. Ce 28 juin, plus à l'est, la *29th Indian Brigade*, surprise en cours de débarquement, est décimée à Fouka, où est déjà parvenu l'*Afrika-Korps*, l'encerclement du *Xth Corps* à Matrouh étant assuré par les *10°* et *21° Corps* et par la *90. leichte*. Fouka tombée, les chances de Holmes de parvenir à s'échapper s'amenuisent…

En fin d'après-midi, Rommel lance ses troupes à l'assaut de la forteresse de Mersa Matrouh. La *Desert Air Force* appuie de son mieux les défenseurs, d'abord avec ses chasseurs au cours de la journée, puis en lançant 105 sorties cette nuit-là, essentiellement contre des véhicules de l'Axe cantonnés autour de « Charing Cross ». Holmes soutient le choc, de sorte que, à 21 heures, le *Xth Corps* tente une percée en fonçant sur les assiégeants. Les Italiens et les Allemands sont débordés et surpris, les Britanniques ne prenant même pas la peine de se soucier des prisonniers. Toutefois, les Italiens causent de lourdes pertes : des éléments de la *10th Indian Division* sont soumis à un feu nourri de la « Littorio » à l'entrée du Wadi Nagamish. La partie est plus dure face à la *90. leichte*. Le QG de cette dernière est assailli par la *50th Division* qui cherche à s'extirper de la nasse.

C'est miraculeux : le *Xth Corps* est en train de réussir à se sauver et à gagner le terrain libre le long de l'escarpement vers Fouka. Mais il lui faut maintenant parvenir jusqu'à El-Alamein avec la *Panzer-Armee* « Afrika » sur les talons… Si la *50th Northumbrian Division* s'est déjà extirpée avec succès d'un encerclement (opération « Freeborn » à Gazala), la fuite nocturne opérée à Mersa Matrouh se solde par des pertes conséquentes : 3 366 hommes (contre 5 409 à Gazala), dont 2 000 perdus par Holmes au cours de la percée. Le *7th Green Howard* subit des pertes sévères, mais sa résistance tenace a permis au reste de la *69th Brigade* de s'échapper de la nasse. Les deux brigades d'infanterie de la division (les *69th* et *151st*) totalisent sans doute moins de 2 000 hommes à elles deux, contre plus de 6 000 en

théorie : trois bataillons sont quasiment détruits et les trois autres sérieusement affaiblis. Toutefois, 60 % des troupes encerclées échappent à la captivité en empruntant essentiellement les brèches existant dans les défenses germano-italiennes.

LA CHUTE DE MERSA MATROUH

La tentative de percer les lignes de l'Axe n'est pas un succès complet puisque nombre d'unités d'infanterie italiennes ont renforcé le dispositif de Rommel. Le 29 juin, à 9h30, la « Trento » doit s'emparer de Matrouh depuis « Charing Cross », de concert avec la *90. leichte Afrika-Division* manœuvrant depuis l'est. Les sapeurs italiens de la 4e compagnie du *XXXII Guastatori* s'activent à préparer des passages dans les champs de mines sous les tirs nourris de l'artillerie alliée. À 13h00, ayant dû affronter une défense résolue, le gros de la division allemande perce depuis l'est, tandis que l'*Aufklärungs-Abteilung 58*0 et la *Kampfstaffel* « Kiel » enfoncent les lignes adverses au sud. Au total, près de 6 000 soldats alliés et 36 chars sont capturés à Mersa Matrouh. En outre, un matériel de guerre considérable tombe entre les mains des forces de l'Axe. Les soldats germano-italiens, fourbus, espèrent enfin se reposer et profiter d'un bain dans la Méditerranée. Le port est pourtant miné et détruit par les Britanniques. Les réserves d'eau sont contaminées et l'usine de dessalement d'eau détruite. Rommel s'est emparé de Mersa Matrouh, mais ce même 29 juin, il perd une de ses principales sources de renseignements quant au dispositif adverse : le colonel Feller, l'attaché militaire américain au Caire dont les codes avaient été « cassés » grâce à un espion italien, rentre aux États-Unis.

▲ 6 000 soldats du Commonwealth rejoignent les camps de prisonniers de l'Axe au cours de la bataille de Mersa Matrouh. Ce succès facile, obtenu à peu de frais après la prise de Tobrouk, semble confirmer à Rommel que l'Égypte est à sa portée.
Archives Caraktère

▼ Ces soldats italiens ont capturé une pièce antichar britannique. Au sein des formations de Sa Majesté, ce canon de 2-Pdr, qui n'a certes pas toujours démérité, est peu à peu remplacé par le 6-Pdr autrement plus efficace.
US Nara

BILAN : LA VICTOIRE DE TROP ?

La bataille de Mersa Matrouh est incontestablement la victoire la plus étonnante qu'ait remportée Rommel. La facilité déconcertante avec laquelle ce succès a été obtenu ne peut que le conforter à persévérer dans cette fuite en avant à laquelle il s'est condamné en poursuivant l'ennemi après la victoire remportée à Tobrouk : il pense devoir absolument empêcher la *8th Army* de s'établir sur de nouvelles positions défensives. Or, sa *Panzer-Armee*, épuisée et affaiblie, ne peut espérer emporter des positions solidement tenues. Rommel use donc d'audace et tente un coup de bluff. Celui-ci réussit avec brio à Mersa Matrouh. Mais la mécanique apparemment bien huilée du « Blitzkrieg » dans les sables d'Afrique du Nord se grippe à El-Alamein.

Tous les ingrédients qui vont présider à l'échec subit à El-Alamein le 1er juillet sont déjà présents à Mersa Matrouh : Rommel va en fait tenter de rééditer l'exploit, mais en vain. Des difficultés de repérage et d'approvisionnement en carburant l'auront une nouvelle fois retardé. Au cours des deux batailles, la *90. leichte* aura essayé d'isoler la forteresse ennemie sur la côte, et, dans les deux cas, les Allemands et leurs alliés italiens seront confrontés en partie à des adversaires frais et dispos, alors qu'eux-mêmes combattent en première ligne depuis un mois. De même, l'artillerie britannique, qui fera merveille à El-Alamein, a causé bien des difficultés au « Renard du désert » à Mersa Matrouh. L'activité de la *Desert Air Force* au-dessus de cette dernière donne quant à elle aux hommes de Rommel un aperçu des épreuves qui les attendent. Cette omniprésence de l'aviation alliée est nouvelle dans la guerre du désert, et ses effets seront pour beaucoup dans l'échec de la bataille d'Alam Halfa en août 1942. Enfin, Rommel, trop confiant et trop téméraire, attaque sans connaître avec précision le dispositif adverse. Une erreur récurrente chez le pourtant brillant maréchal, comme l'illustrent les premiers combats pour Tobrouk en avril 1941.

Certes, ceux menés à Mersa Matrouh ont donné un jour et demi de plus à Auchinleck pour renforcer les défenses d'El-Alamein (si seul un combat d'arrière-garde avait été mené, Rommel aurait repris la marche vers l'est le 27 au lieu du 28 pour l'*Afrika-Korps* et le 29 pour la *90. leichte*), mais la *8th Army* a subi une défaite supplémentaire. L'ascendant moral pris par la *Panzer-Armee* « Afrika » semble atteindre son pinacle. Nombre de soldats britanniques, considérant Rommel comme un officier hors pair, ne sont pas si surpris d'avoir été à nouveau vaincus. Les pertes sont conséquentes : 8 000 hommes, du matériel et des approvisionnements en quantité ont été saisis par les soldats de Rommel entre Mersa Matrouh et Fouka. La *5th Indian Division* est réduite à une seule brigade ne pouvant mener que des missions défensives. La *10th Indian Division* doit être évacuée sur le delta pour être rééquipée et recomplétée. Il en va de même pour la *50th Infantry Division*, qui ne laisse que quelques groupes de combat à El-Alamein. Quant à la *2nd New Zealand Division*, elle accuse la perte d'environ 900 hommes, 16 pièces de *25-Pounder*, 18 pièces antichars, 4 mortiers lourds et d'autres engins blindés (dont des *Portees*). Fort heureusement, le gros des forces britanniques a échappé à la destruction grâce à sa mobilité : une action plus fournie de la *Luftwaffe* et de la *Regia Aeronautica* contre les concentrations de véhicules de la division « kiwi » aurait sonné le glas de l'unité. Pour autant, tout ce matériel et ces hommes feront défaut à Auchinleck pour la bataille décisive qu'il entend mener à El-Alamein.

Rommel a pourtant été à deux doigts d'être vaincu et anéanti à Mersa Matrouh. Sa carrière, son aura et la postérité de l'*Afrika-Korps* en auraient été considérablement altérées. Au contraire, cette victoire incroyable, presque contraire à l'arithmétique guerrière lorsque seul est pris en compte le rapport de force, ne va faire que conforter Rommel dans son jugement erroné de la situation : il est trop confiant dans ses hommes. À El-Alamein, seuls un coup de bluff et un effondrement moral similaire à celui de Mersa Matrouh lui permettraient de l'emporter à nouveau. La victoire de Tobrouk a marqué l'apothéose de la légende de l'*Afrika-Korps*. Celle de Mersa Matrouh a été sa victoire de trop, faute d'avoir eu la sagesse de demeurer sur les positions frontalières. Croyant l'ennemi irrémédiablement battu, Rommel a estimé possible de s'emparer de l'Égypte par un coup de main. Le « Renard du désert » va s'en mordre les doigts…■

▼ Ce *Panzerschütze* s'en est cette fois-ci sorti avec quelques égratignures. La mort peut pourtant être horrible dans un *Panzer* en feu... Le tube court de *7,5cm L/24* est de plus en plus en passe d'être déclassé par le *L/43* long du *Panzer IV Ausf. F2*. Un galet a été fixé sur la droite de la tourelle, en renforçant ainsi le blindage ponctué d'un impact sur l'arête avant droite. Le blindage frontal de la caisse a été également épaissi par l'ajout d'une plaque additionnelle.
US Nara

▲ L'attelage *Sd.kfz. 7/Flak 8,8cm* en Afrique a retenu l'attention des *Propaganda Staffeln*, puis, après-guerre, des fabricants de maquettes... Celui-ci n'a pas échappé à la vigilance de la *Desert Air Force*, qui multiplie les attaques en soutien de la *8th Army* en retraite, contribuant au rétablissement britannique sur la ligne d'El-Alamein.
Archives Caraktère

▲ Un groupe de combattants de l'*Afrika-Korps*. Cinq de ces hommes sont coiffés de la célèbre casquette devenue le symbole de cette unité. À part l'unique soldat en bras de chemise, tous portent la vareuse vert olive et une casquette à teinte défraîchie par les lavages successifs et le soleil, sauf le tireur de la MG-34, coiffé du casque d'acier, indispensable dans les phases de combat. Le DAK semble invincible lorsqu'il envahit l'Égypte. Mais Mersa Matrouh n'est-elle pas la victoire de trop ?
Archives Caraktère

BIBLIOGRAPHIE

- Scoullar (J.L.), *Battle for Egypt: the Summer of 1942*, Wellington, 1955
- Mas (C.), « *Afrika-Korps*, Tome 2, 1942. De Tobrouk à El-Alamein », *Batailles & Blindés* hors-série n° 8, 2008
- Playfair I.S.O. *et alii, The Mediterranean and Middle East. Volume III: British Fortunes reach their Lowest Ebb (September 1941 to September 1942)*, 1960, republié par *Naval & Military Press*, 2004
- Converse (A.), *Armies of Empire. The 9th Australian and 50th British Divisions in battle 1939-1945*, Cambridge University Press, 2011
- Fish (K.), *Panzer-Regiment 8 in World War II: Poland.France.north Africa*, Schiffer Publishing Ltd, 2008
- Buffetaut (Y.), *Les batailles d'El Alamein*, Éditions Histoire et Collections, 1996
- Rommel (E.), *La guerre sans haine*, Le Livre Contemporain, 1960

L'ARMÉE DE L'UNION

L'armée européenne est un concept ; elle n'existe pas. Ce qui existe en revanche, c'est une organisation technocratique : la Politique de Sécurité et de Défense Commune (PSDC), elle-même instrument opérationnel de la Politique Étrangère et de Sécurité Commune (PESC) de l'Union Européenne.

Nous avons une Europe qui gère, jusqu'à l'empoisonner, à peu près toute notre vie quotidienne, il est donc logique que l'Union Européenne ait planifié une politique commune de défense. Sauf que la défense n'est pas un concept (relativement) simple comme un accord commercial. Elle implique une politique étrangère commune, un peuple européen, et non des peuples européens, ainsi que des intérêts communs. Sans même parler de l'indispensable notion de cause pour laquelle on est prêt à risquer sa vie. Car sans cause pas de soldat, et sans soldat pas d'armée, du moins pas d'armée telle que nous la connaissons, c'est-à-dire un engagement pour une valeur.
L'Union Européenne est une construction administrative, gérée par des technocrates dont la cause est la technocratie et non les peuples. Autistes en ce qui concerne les sentiments humains, ils ont compris, cependant, qu'une armée unique serait vouée à l'échec car sans cause. L'étape intermédiaire avant l'armée unique composée de soldats se sacrifiant pour l'Union Européenne serait une armée commune, créée ex nihilo et non pas de la fusion des armées nationales des États membres.

LES MISSIONS DE LA PSDC

La Politique de Sécurité et de Défense Commune est un outil de gestion de crise ; de toutes les crises, aussi bien civiles que militaires ou humanitaires, telles que définies par les missions de Petersberg (évacuation, humanitaire, maintien de la paix, missions de forces de combat et opérations de rétablissement de la paix). La PSDC ne se substitue pas à l'OTAN, les accords de Berlin du 17 décembre 2002 stipulent plutôt que la PSDC aura à sa disposition les moyens de l'OTAN, tels que le SHAPE [1] par exemple. On peut voir ces accords comme une coopération complémentaire, mais on peut aussi en conclure, vu le poids de l'OTAN, qu'il s'agit plutôt d'une mise des moyens de défense européens au service de l'OTAN qui conserve, elle, le pouvoir d'influer sur l'équilibre stratégique du monde, du moins tel que les États-Unis d'Amérique envisagent la notion d'équilibre.
À ces missions premières, ont été rajoutées une clause de solidarité et une clause de défense mutuelle entre les États membres.
Afin de remplir ses missions, l'UE a mis en place des organes remplissant différentes tâches qui permettent au Conseil européen ou au Conseil de l'Union européenne de prendre une décision. Pour faire appliquer ses décisions, l'UE pioche en priorité dans les capacités des États membres au cours d'un processus de génération de force ou en utilisant les « battlegroups ». L'UE peut également compter sur des forces multinationales dédiées à l'Union : Eurocorps, Euromarfor, le Groupe aérien européen ou encore EuroGendFor.

L'EXEMPLE DE L'EUROCORPS

L'Eurocorps est un état-major de corps d'armée européen qui a pour mission de commander jusqu'à 65 000 hommes. En réalité, il ne dispose uniquement que d'un état-major de 400 hommes et d'une brigade multinationale d'appui au commandement de 600 hommes. L'Eurocorps est peu utilisé. Par exemple, il ne l'a pas été pour l'opération « Serval » au Mali, alors qu'il aurait pu et aurait dû l'être. Seule la volonté politique manquait. Et c'est bien cela qui est inquiétant, quand on sait que les mêmes volontés politiques se disent convaincues de la nécessité d'une armée européenne intégrant les 28 pays membres de l'Union européenne. Et ce ne sont pas les propos du général Buchsenschmidt, commandant du Corps européen depuis juin, qui vont rassurer les sceptiques, puisque ce dernier affirme que « plus on est nombreux, plus le consensus est difficile à atteindre [2] ».

Or, pour l'instant, l'Eurocorps ce n'est que cinq nations-cadres et quatre pays associés… seulement !
La difficulté principale, d'après le général, viendrait des procédures et des différentes façons de réfléchir aux problèmes militaires. En somme, des différences de logique et de raisonnement propres à chaque culture. On devine également que l'autre obstacle est la langue commune : l'anglais. « Avoir des Américains à l'Eurocorps nous permettrait d'avoir des gens parlant vraiment l'anglais, et donc d'améliorer la qualité générale de cette langue au sein de l'Eurocorps », affirme le général Buchsenschmidt [3].
Si l'on considère que l'Eurocorps est un laboratoire d'essai de ce que pourrait être l'armée commune européenne, on frémit devant ce « machin » lourd et complexe, n'ayant pas encore résolu les questions de procédures, les différences culturelles et la maîtrise de la langue anglaise…
Car l'un des problèmes de cette parfaite construction organisationnelle qu'est la PSDC réside dans sa lenteur, sa lourdeur et ses lacunes opérationnelles. Son autre problème est que le système n'est pas ouvert et laisse peu de place à l'initiative qui est broyée par des tonnes de procédures et de réglementations. Enfin, il n'y a pas d'uniformisation des formations, des pensées et des matériels. Pour cela, il faut une école commune formant des officiers aux mêmes méthodes. C'est l'affaire d'une génération.

LA PSDC N'EST PAS FAITE POUR ASSURER LA SÉCURITÉ DES CITOYENS DE L'UNION

La PSDC n'a pas pour but la protection des territoires et des intérêts vitaux de ses membres, mais la gestion des crises hors de l'Europe, en tout cas celles qui peuvent mettre en péril les intérêts européens. La PSDC, de par la division des tâches entre l'OTAN et l'UE dans leur mission de gendarmes de la planète, contribue à véhiculer et imposer une vision occidentale et surtout américaine du monde, et ça n'a jamais été des missions de paix.
Malheureusement, on est aussi conduit à penser que des troubles sociaux en Europe pourraient mettre en péril les intérêts de nos « unionistes » de la même façon que s'ils avaient lieu en Afrique. Rassurez-vous, l'organe de répression existe et il est opérationnel : c'est L'EuroGendFor, qui a l'avantage de ne pas avoir le mauvais goût de risquer de se rallier à des émeutiers composés d'amis et de membres de sa famille.

LA FORCE DE GENDARMERIE EUROPÉENNE OU EUROGENDFOR

L'EuroGendFor a été formée en 2004 à l'initiative de l'ancienne ministre française de la Défense Michelle Alliot-Marie, par cinq pays fondateurs : la France, l'Italie (où est basé l'état-major permanent de l'EuroGendFor), l'Espagne, les Pays-Bas et la Roumanie. D'une capacité de 800 hommes, elle intervient dans les 30 jours partout dans le monde. C'est une force autonome, distincte de l'Union Européenne et de toute autre organisation internationale mais qui peut être mise à leur disposition (UE, ONU, OSCE, OTAN). Les missions de l'EuroGendFor sont des missions de police durant toutes les phases d'une opération de gestion de crise : maintien de la sécurité, protection des personnes et des biens et maintien de l'ordre en cas de troubles à l'ordre public [4].
Il apparaîtrait que l'EuroGendFor serait intervenue en Grèce, au plus fort des troubles sociaux qui y ont éclaté. Rien ne peut toutefois le confirmer, si ce n'est des témoignages d'émeutiers grecs s'étonnant d'entendre parler anglais dans les forces de police. L'EuroGendFor, au contraire, ne fait pas mystère, sur son site, de son intervention à Haïti, en Bosnie-Herzégovine ou encore en Afghanistan. C'est donc loin d'être un groupe « secret », comme se plaisent à la désigner les adeptes de la théorie du complot, mais c'est peut-être un groupe qui reste discret sur des missions qui seraient peu populaires chez les Européens.

ALORS ?

La Politique de Sécurité et de Défense Commune, tout comme l'UE dans son ensemble, n'est en réalité pas faite pour les peuples, même si certaines dispositions s'avèrent utiles, mais pour un système qui est démocratique par opportunisme et non par essence et qui a été construit pour faire prospérer le capital et non les sociétés humaines de la planète.
Aux citoyens de cette Union à veiller à conserver un certain nombre de leviers de pression, sous peine de voir l'ensemble voler en éclats, tant il est assuré que cette construction technocratique ne repose que sur l'adhésion volontaire des peuples.
Et à l'Union de comprendre que la paix sociale ne se conservera que par une juste répartition des pouvoirs entre elle et les peuples européens. ■

[1] Le *SHAPE* (pour *Supreme Headquarters Allied Powers Europe* ou Grand quartier général des puissances alliées en Europe) est le centre de commandement militaire des forces de l'OTAN en Europe.

[2] Interview du général du 6 avril 2013 dans le quotidien « Libération ».

[3] Les États-Unis ont demandé à rejoindre l'Eurocorps en tant que nation associée, mais le projet rencontre des obstacles légaux, administratifs et budgétaires.

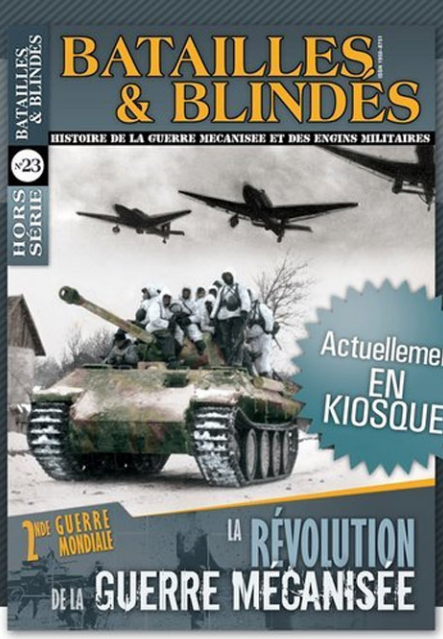
[4] Cette mission est récente, puisqu'elle a été ajoutée par le décret n° 2012-1021 du 4 septembre 2012.

Par Diogène

BATAILLES & BLINDÉS HORS-SÉRIE N°23

2NDE GUERRE MONDIALE

LA RÉVOLUTION DE LA GUERRE MÉCANISÉE



	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés,** soit 6 numéros, à partir du n°59 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés,** soit 12 numéros, à partir du n°59 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°19 : « J'étais à Berlin » (réf.279)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°21 : *Panzerknacker* Histoire du combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

- ☐ **N°7** : La SS-*Panzerdivision* «Totenkopf» dans l'enfer de Targul (ref.7)
- ☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)
- ☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)
- ☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)
- ☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)
- ☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref.17)
- ☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)
- ☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)
- ☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)
- ☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)
- ☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)
- ☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)
- ☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)
- ☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)
- ☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)
- ☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)
- ☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)
- ☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)
- ☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)
- ☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)
- ☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
- ☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)
- ☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
- ☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
- ☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
- ☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
- ☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
- ☐ **N°53** : Le baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
- ☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
- ☐ **N°55** : La campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
- ☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
- ☐ **N°57** : PANZER-DIVISION 45 (réf.257)

TOTAL / Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ =

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Immeuble Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

The Bastogne Barracks News

Daily Newspaper of Bastogne Barracks in the European Theatre of Operations

FRIDAY, Dec. 22, 1944

Casualties And Damage 'Not Heavy'

Prime Minister Winston Churchill admitted to the House of Commons yesterday that the Germans were firing rockets against England and that some of them had fallen and caused casualties and damage.

His was the first official Allied announcement of the Nazi V-2, which the Germans had announced in a communique Wednesday.

Shortly after Churchill's announcement, German News Agency circulated a Wilhelmstrasse statement that rockets also had been used for several weeks against Paris and Antwerp, where "heavy damage has been inflicted on the town and harbor installations."

Admitting that rockets had been coming over for the last few weeks, Churchill explained that official silence about them had been maintained to avoid giving "information useful to the enemy."

Casualties Not Heavy

"A number have landed at widely scattered points in this country," he said. "In all, casualties and damage have so far not been heavy."

"The rocket," as he described it, "contains approximately the same quantity of high explosive as the flying bomb. However, it is designed to penetrate rather more deeply. This results in somewhat heavier damage in the immediate vicinity, but rather less extensive blast effect.

"The rocket flies through the stratosphere, going up to 60 or 70 miles, and outstrips sound because of its high speed. Because of this no reliable warning can be given.

"There is, however, no need to exaggerate the damage. The scale and the effects of the attack have not hitherto been significant."

Rocket Areas Overrun

Some rockets had been fired from Walcheren, Churchill said, but this island is now in Allied hands, "and other areas from which rockets have been or can be fired will doubtless be overrun by our forces in due course."

Notes from the Air Force

S/SGT. Dick Rubin, of the 34th Troop Carrier Squadron, First Allied Airborne Command, is a happy boy these days. Happy because he has finally got the pin-up picture, suitably inscribed, he long has hankered after. It's a nifty, too, as you can see for yourself—of Lily Ann Carol, who warbles for Louis Prima and his orchestra. Yes, Lily Ann's is the voice you hear doing "I Walk Alone." And so popular has her singing of the

Lily Ann Carol

song become, especially, it seems, among Air Force fellers, that the American Forces Network has been giving out with it daily—once and even twice daily—for some 30 or more days now. In fact, they've only stopped now—for a while, anyhow—because the record is beginning to show signs of wear. What's got us is why any gal like Lily Ann should "walk alone." Maybe Rubin has the same wonder.

He said :

«WELL DONE!»

On the 27th of December 1944, Maj Gen Taylor shakes hand with Brig Gen McAuliffe «Well done Tony».

During five long days, 18.000 American soldiers were surrounded in Bastogne but the Germans never succeeded in sizing the town.

The Screaming Eagles had a «Rendezvous with Destiny»

13 - 14 - 15 Décembre 2013

vendredi de 13h à 18h

samedi et dimanche de 9h à 18h

ENTRÉE GRATUITE

Diorama Cave Mc Auliffe

Vehicle Restoration Center

Expo et défilé de véhicules 2e Guerre mondiale

Stand 2e Régiment de Chasseurs Ardennais

première unité qui a occupé la caserne de Bastogne en 1936

Expo Desert Storm - Modélisme - Bourse Militaria

RUE DE LA ROCHE, 40 - 6600 BASTOGNE - 061/24.21.24 - BB.MRA@SKYNET.BE

LA DÉFENSE

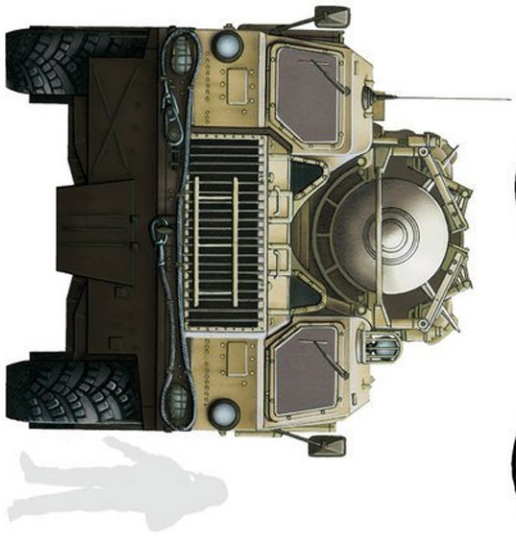
Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire

BASTOGNE BARRACKS

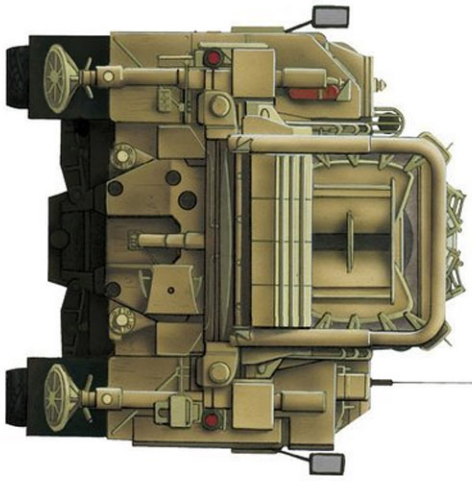
.be

SCUD HUNTERS

CHASSE AUX SCUD POUR LES FORCES SPÉCIALES



Scud-B sur châssis MAZ-543
Unité inconnue
Armée irakienne
Irak, janvier 1991



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2013